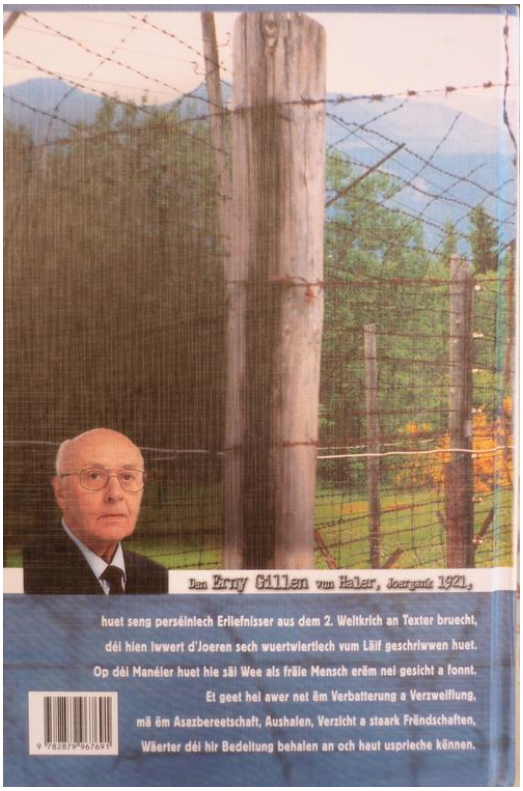
Traduction du chapitre sur le camp souche de Natzweiler-Struthof de l'ouvrage d'Ernest Gillen

Titre de l'ouvrage : « ***Sou wéi ech et erlieft hunn », Gestohlene Jugendjahre in den Konzentrationslagern Natzweiler-Struthof und Dachau, 1942-1945 /*** », Edition Saint-Paul Luxembourg, 2005.

[Tel que je l'ai vécu ; mes années de jeunesse sacrifiées dans les camps de concentration de Natzweiler-Struthof et de Dachau, 1942-1945]



Quelques indications biographiques sur Ernest Gillen

Ernest Gillen est né le 19 mars 1921 à Haller au Luxembourg. Après avoir fréquenté l'école élémentaire, il devint lycéen à Echternach. Durant la période d'occupation du Luxembourg par les nazis, son copain de classe, **Raymond Petit,** avait réussi à le convaincre d'adhérer au

mouvement de résistance **LPL** – Lëtzebuerger Patriote Liga- que Petit avait fondé en 1941. Ernest Gillen avait alors à peine 20 ans.

L'action de la LPL consistait à confectionner des panneaux, à distribuer des tracts, à organiser diverses actions, notamment la fabrication de faux papiers pour aider des opposants au nazisme à fuir le pays, à ravitailler en secret des opposants cachés ou poursuivis par la Gestapo.

Ainsi, Ernest Gillen se rendait régulièrement à Wittlich, afin d'aider des détenus luxembourgeois à fuir.

Mais il fut arrêté le **16 avril 1942** dans sa maison paternelle. Avec 2 autres membres de la LPL, il fut amené à la centrale de la Gestapo – Villa Pauly – à Luxembourg-ville, puis incarcéré à la prison Luxemburg-Grund.

Au bout de 3 jours, il fut déporté, sans autre forme de procès, au camp spécial des SS de Hinzert près de Trèves, Land de Rhénanie-Palatinat.

Le **13 juin 1942,** Ernest Gillen fut transféré à la prison de Wittlich. Malgré les relations épistolaires qu'il avait le droit d'entretenir avec ses parents et ses proches, il souffrit de solitude, de désespoir et d'ennui profond.

Le **7 octobre 1942,** il fut à nouveau déporté à Hinzert. Mais le 30 octobre 1942, au bout de 3 semaines de détention, il dut retourner à la prison de Wittlich, sans savoir pourquoi.

Le **28 janvier 1943**, les nazis décidèrent de déporter Ernest Gillen au camp de Natzweiler-Struthof, situé dans la région de Schirmeck en Alsace. Il porta le matricule **2486.**

Le **2 mars 1944,** Ernest Gillen fut à nouveau déporté, en compagnie de 300 autres détenus, à Dachau. Il porta le matricule **64949.**

Le **23 mars 1944**, un convoi transporta 300 détenus, dont Ernest Gillen, au camp annexe à Urbès-Wesserling en Alsace. Il porta le matricule **9343 et** dut travailler comme aide au bureau du grand chef des travaux.

Le **26 septembre 1944,** suite à l'avancée des troupes alliées par le versant ouest des Vosges à savoir par le col de Bussang, et aux attaques aériennes de plus en fréquentes, Ernest Gillen, de même que les autres détenus furent transférés en divers convois vers Neckarelz (Land de Baden, Allemagne) et le **10 octobre 44,** il fut affecté au camp d'Heppenheim (Land de Hessen, Allemagne).

Le **23 mars 1945**, les déportés exténués, affamés et souvent malades furent contraints de se rendre à pied, en une marche de la mort, d'Heppenheim à Dachau, sous le déluge des bombes des Alliés et avec l'angoisse permanente de mourir.

Ernest Gillen ne fut interné que peu de temps à Dachau. Le **5 avril 1945,** un convoi transporta Gillen et d'autres détenus à l'aéroport de Munich-Riem.

Le 29 avril 1945, les détenus furent contraints à une seconde marche de la mort, de Munich-Riem à Bad Tölz en direction du Tegernsee, puis de là en direction des Alpes, sans destination précise.

Ernest Gillen, bien que malade, et ses compagnons luxembourgeois réussirent à échapper à la vigilance de leurs gardes nazis et à prendre la fuite.

Après moult péripéties, ils furent recueillis et pris en charge par les troupes américaines. Lors de leur bref passage à l'hôtel Lutetia à Paris, ils reçurent un peu d'argent pour regagner leur pays natal ; ils étaient enfin à nouveau libres.

« Dans l'après-midi du 18 mai 1945, exactement 3 ans, 1 mois et 2 jours après mon arrestation le 16 avril 1942, j'étais de retour à la maison, chez mes parents, en tant qu'homme libre. Mes parents avaient, eux aussi, dû quitter la maison, au fur et à mesure que le front évoluait ; ainsi, ils n'étaient revenus à Haller, eux aussi, qu'un mois ou 6 semaines à peine avant mon retour. Mais, nous étions tous à nouveau heureux d'être réunis et enfin libres ».

Après la guerre, Ernest Gillen travailla dans divers consulats et ambassades et devint un membre très actif au sein du Conseil national de la Résistance et de l'Amicale luxembourgeoise Natzweiler-Struthof. Il revint en Alsace sur les lieux de son ancienne détention lors de cérémonies commémoratives à Urbès et au Struthof.

Il intervint également dans les écoles, afin de témoigner de ses propres expériences et surtout pour mettre en garde les générations futures contre toute forme d'idéologie politique qui mène au fanatisme et à la pire barbarie.

Ernest Gillen mourut le 2 février 2004 à Esch-sur-Alzette (Luxembourg).

Après sa mort, la famille autorisa la publication de ses Mémoires, intitulées « *Sou wéi ech et erlieft hunn* ».

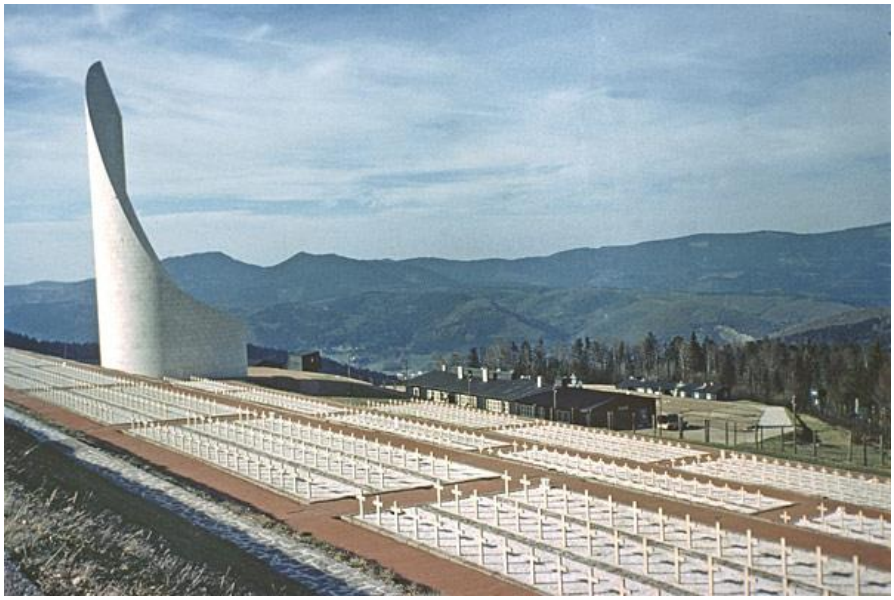
Ses explications détaillées, de même que ses nombreux dessins et plans, réalisés en cachette en tant que détenu de camp, ont permis de faire un travail historique approfondi sur le camp d'Urbès et celui du Struthof.

Un immense merci à Ernest Gillen pour ses dessins, ses photos et son précieux témoignage.

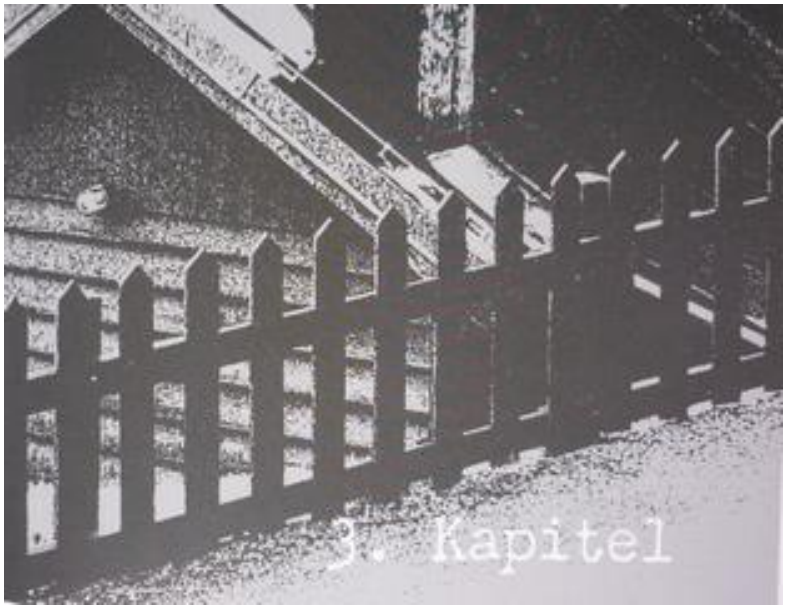
Pour davantage d'informations sur Ernest Gillen, veuillez consulter la leçon P3.

Le camp de Natzweiler-Struthof

Photos extraites d'Internet



Chapitre 3 : pages 85 à 256



Le camp souche de Natzweiler : chiffres, faits et statistiques sanglantes

Qu'est-ce qu'un camp de concentration, un KZ ou KL en allemand ?

(KZ est l'abréviation de « Konzentrationslager en allemand, abrégé par les nazis en « KL »).

Dès 1933, les nazis arrivés au pouvoir firent construire des camps destinés à rassembler des prisonniers civils. Le premier était celui de Dachau. C'était un moyen de terreur impitoyable et cruel pour mettre « hors circulation » tous les opposants gênants au régime hitlérien, puis de les exterminer.

En 1939, l'Allemagne nazie comptait déjà plus de 100 camps opérationnels, c'étaient soit des camps souches soit des camps annexes.

Lorsqu'éclata la IIe guerre mondiale, on assista à un véritable « boom » de camps de la mort, tels celui d'Auschwitz, Neuengamme, Natzweiler, Majdanek (Lublin), Bergen-Belsen, etc.

Jusqu'en 1941/1942, ils servaient à faire régner la terreur nazie et à exploiter des êtres humains considérés comme faisant partie de races inférieures en leur imposant un travail de forçat.

Après 1942, les détenus des camps nazis durent travailler pour l'industrie d'armement du IIIe Reich.

Au début, les camps de concentration étaient dirigés par les SA. Après le putsch de Röhm, le 30 juin 1934, la direction des camps releva des SS.

A partir de 1936, la SS devenait seule responsable des camps et tout particulièrement la section des « Totenkopf Standarte » [bataillons de choc armés ou régiments du nom de tête de mort].

En 1941, Heydrich répartit les camps en 3 grandes catégories :

1) Pour les détenus à culpabilité plus ou moins modérée : Dachau, Sachsenhausen, Auschwitz.
2) Pour les détenus à charge plus lourde, mais avec un petit espoir de s'en sortir : Buchenwald, Flossenbürg, Neuengamme, Auschwitz (en partie), Natzweiler (en partie).
3) Pour les détenus à charge très lourde et sans espoir de s'en sortir, appelés également « Schutzhäftlinge », des asociaux et des repris de justice, des prisonniers politiques, des Juifs… Concrètement cela signifiait pour eux l'extermination systématique : Mauthausen et en partie Natzweiler pour les « NN » [Nacht und Nebel/ Nuit et brouillard].

Au moment de cette classification des camps en catégories, celui de Natzweiler n'existait pas encore.

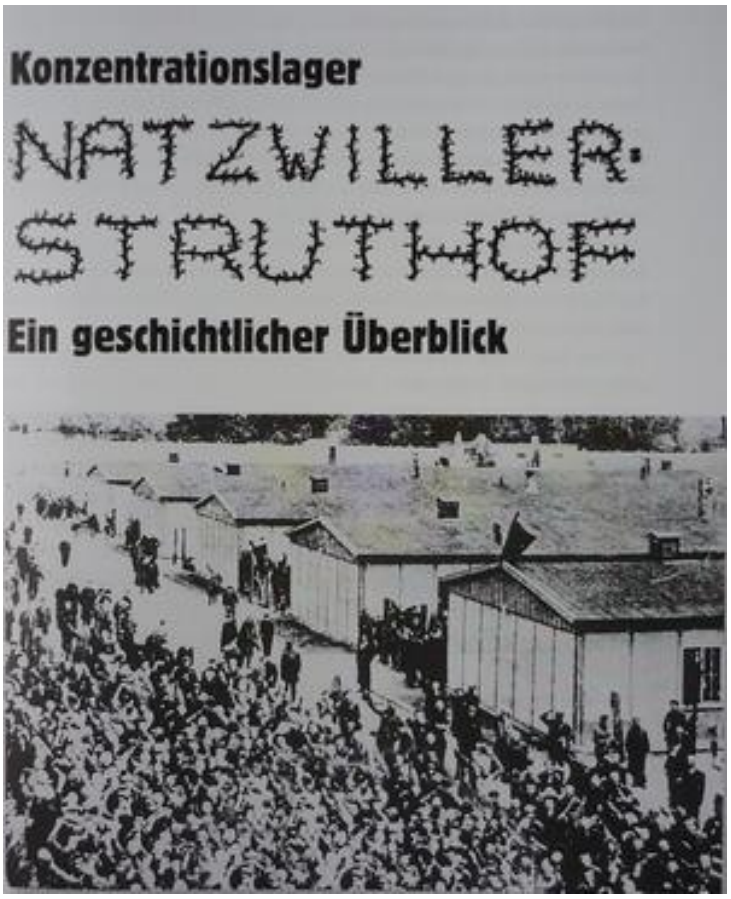
Afin d'assurer dans les camps un statut d'exploitation légale sur le plan économique, les SS créèrent en 1938 une entreprise baptisée « Deutsche Erd- und Steinwerke GmbH » ou en abrégé la « DEST » [entreprise minière allemande SARL].

Dans les camps d'extermination, tels que Auschwitz, Birkenau, Treblinka, Sobibor…, les nazis exterminaient des millions de Juifs de l'Europe entière dans les chambres à gaz, après la décision de la « solution finale » lors de la conférence de Wannsee, le 20 janvier 1942.

L'IDK Arolsen, service international de documentation Arolsen, a dénombré 1037 camps dans l'Allemagne nazie et dans les pays occupés, dont 23 camps souches et 1014 camps annexes, parmi lesquels 8 camps d'extermination systématique et un nombre à peine imaginable d'autres camps.

Le camp souche de Natzweiler-Struthof

Aperçu historique :



Le camp de Natzweiler a été construit par les détenus mêmes. Les baraques étaient disposées en rangs de deux sur des terrasses ou plateformes aménagées à flanc du versant nord de la montagne.

Création du camp

Dès septembre 1940, le chef des « SS Standarten » Blumberg qui connaissait la région vosgienne depuis quelque temps déjà avait forgé des plans pour l'exploitation de la carrière située à 800 mètres d'altitude à flanc de montagne dans les Vosges.

Cet endroit se situe à proximité du village de Natzwiller, appelé Natzweiler par les nazis, non loin de l'hôtel et de la ferme du Struthof. Ce lieu se trouve également à proximité du Rocher Louise, une butte parsemée de fragments de roche, fréquentée à l'époque par de nombreux skieurs, touristes et gens de la région de Strasbourg le weekend.

Blumberg avait projeté de réquisitionner et d'héberger la main-d'œuvre nécessaire à l'exploitation de la carrière dans un camp de concentration érigé non loin de ce lieu de travail.

Cette région montagneuse située à l'écart lui semblait alors l'endroit idéal.

En 1941, les travaux préliminaires à l'installation du camp de Natzweiler – c'est ainsi qu'il devait s'appeler – avaient tellement bien avancé, qu'il était possible de faire venir deux convois de 150 déportés chacun le 21 et le 22 mai 1941 ; ils venaient du camp de Sachsenhausen. Les deux premiers convois comptaient quasi exclusivement des déportés allemands, la plupart d'entre eux des détenus de droit commun, appelés par les nazis « Berufsverbrecher », traduits de manière littérale par « criminels professionnels » ; d'autres étaient considérés comme des « asociaux », d'autres encore comme des « Arbeitsscheue », c'est-à-dire des gens réticents à travailler.

Seuls 66 déportés, parmi lesquels 13 Polonais, étaient des prisonniers politiques.

Construction et agrandissement du camp

Les premiers déportés au camp de Natzweiler étaient chargés de l'édification du camp.

Un camp provisoire avait été aménagé au préalable sur le terrain appartenant à l'hôtel du Struthof. C'est de là que les détenus devaient transporter sur leurs épaules tous les matériaux de construction, de même que du matériel préfabriqué destiné à la construction des baraques sur le lieu du futur camp situé 100 mètres plus haut et à une distance de 700 mètres.

En mai 1941, le camp de Natzweiler, appelé également « **Häftlingslager** », camp de prisonniers, ne comptait que quelques baraques appelées aussi « Block ». Puis, leur nombre s'éleva à 9. Elles étaient disposées en rangs de 2 sur des terrasses ou plateformes aménagées à flanc de montagne, sur le versant nord.

En 1943, les nazis firent construire 6 baraques supplémentaires pour les détenus, de même que 2 édifices en briques pourvus d'un habillage en bois. L'un des deux bâtiments en dur devait servir de bunker ou de prison à l'intérieur du camp ; dans l'autre les nazis firent installer le crématorium, de même que des salles destinées aux expérimentations médicales, à la désinfection, aux douches, etc.

Le camp fut entièrement entouré d'une clôture de 2 rangs de barbelés, le rang à l'intérieur étant électrifié (380 volts).

A côté du camp des détenus fut érigé en 1942/1943 le camp pour les SS. Cette partie comprenait une série de baraques destinées à héberger les SS, la direction du camp, de même que divers ateliers.

Dans la **carrière** située à environ 700 mètres du camp, les détenus travaillaient à extraire jusqu'en 1943 exclusivement des pierres de granit rose et les chutes furent jetées sur un tas ou un terril.

Ainsi naquit peu à peu une grande plateforme, sur laquelle on édifia en 1943 2 baraques en bois et 6 autres bâtisses en béton, pierres et briques. Elles servaient d'usine, de dépôt, de bureaux et de local pour abriter le transformateur.

Le **Struthof** lui-même, c'est-à-dire l'hôtel et les dépendances situées sur la propriété, ainsi que les différentes bâtisses en bois de styles et de tailles variés construites à partir de 1941 étaient exclusivement réservés aux SS.

L'hôtel et une dépendance furent transformés en cuisine et en cantine des SS. A l'hôtel logeaient également quelques officiers SS qui y avaient installé leur bureau. Certains bâtiments abritaient l'administration, d'autres faisaient office de local de réserve pour nourriture, habits et matériels divers. Il y avait aussi des ateliers, des garages et des espaces réservés à l'exploitation agricole.

Au printemps 1943, les nazis firent installer une chambre à gaz dans un bâtiment situé tout juste en face de l'hôtel. La ferme du Struthof, située tout près de l'hôtel et à laquelle tout le complexe doit son nom, ne faisait pas partie du domaine du camp.

Capacité d'hébergement du camp

A la fin de la première phase de construction du camp, c'est-à-dire mi-1942, le **« camp de prisonniers** » pouvait accueillir 1600 détenus ; après l'agrandissement du camp à partir de l'été 1943, il pouvait contenir jusqu'à 3000 personnes.

A l'été 1944, il fut décidé de manière officielle et sur simple décision administrative de la part des nazis d'augmenter considérablement la capacité d'accueil qui passa ainsi de 3000 à 4200 détenus ; bien entendu, sans le moindre ajout de bâtiments ni de châlits.

Commandos ou camps annexes

Au début il n'y avait que peu de **commandos annexes** ; de plus, ils étaient relativement petits.

Le premier camp annexe fut installé à Obernai en décembre 1942. Du temps nazi, cette localité alsacienne située à environ 20 km à l'ouest de Natzweiler s'appelait Oberehnheim.

Au début, ce petit camp comptait 200 détenus, un mois plus tard plus que 150.

Jusqu'à fin août 1944, les nazis firent construire dans la France occupée toute une série de camps ou de commandos annexes, plus ou moins grands. L'Alsace et la Moselle ont été des régions annexées de fait dès 1940.

Dans l'Allemagne nazie, comme par exemple dans le Pays de Bade et du Wurtemberg, un nombre impressionnant de camps annexes, et souvent de très grands comptant plus de 3000 déportés, furent ouverts et ce jusqu'en janvier 1945.

Peu avant sa fermeture, le camp de Natzweiler-Struthof comptait jusqu'à 70 camps annexes avec une capacité d'hébergement globale de 14000 détenus (octobre 1944), voire de 17000 (janvier 1945).

Fin octobre 1944, cette capacité d'accueil était selon les indications officielles des SS susceptible d'atteindre le nombre de 27700 personnes en « cas de nécessité d'accueil maximal ».

Les différents groupes de détenus

Jusqu'en mars 1942, le nombre de détenus au camp souche de Natzweiler-Struthof était stable et s'élevait à 500 déportés ; en novembre de la même année, le camp comptait déjà 800 détenus. Puis, le nombre ne cessa d'augmenter.

Ainsi, en avril 1943, les détenus étaient déjà au nombre de 1500, fin 1943 le camp souche en comptait environ 1800, en avril 1944 dans les 3000 et au moment de l'évacuation progressive du camp à partir de début septembre 1944, le nombre de détenus s'élevait à 6000 personnes.

Jusqu'en juin 1943, la plupart des **camps annexes** ne comptait pas plus de 200 détenus. Leur nombre augmenta progressivement jusqu'à atteindre 700 détenus, début mars 1944. Puis le nombre de déportés transférés dans les camps annexes explosa littéralement.

Fin septembre 1944, on dénombrait environ 10000 personnes et fin octobre 1944 environ 180000. En ce qui concerne les mois suivants, c'est-à-dire jusqu'à février 1945, les documents nazis mentionnent l'arrivée de nombreux nouveaux convois, sans toutefois fournir des détails très précis.

Nombre total de déportés

Les registres nazis du camp du Struthof portaient soit le nom de « Nummernbücher », registre des matricules, soit celui de « Schutzhaftlagerrapporte » qui contenaient entre autres l'enregistrement systématique de l'arrivée de déportés par convoi, soit au camp souche même, soit dans l'un des camps annexes.

Le nombre total de détenus sur toute la période de l'existence du camp souche de Natzweiler-Struthof, c'est-à-dire de mai 1941 à mai 1945, date de la fermeture du dernier camp annexe, s'élève à 45000 détenus. Seul 1/3 d'entre eux était interné au camp souche du Struthof, certains pour un laps de temps court, avant leur transfert dans un camp annexe.

Plus de 30000 déportés étaient détenus dans des camps annexes, sans jamais avoir transité par le camp souche de Natzweiler-Struthof.

Origine et nationalité des déportés

Les détenus du camp de Natzweiler-Struthof étaient de nationalités multiples. Les documents officiels du camp font état de 30 nationalités différentes. Les pays d'origine du plus grand nombre de déportés étaient, dans l'ordre alphabétique : la Belgique, l'Allemagne, la France, la Hollande, l'Italie, le Luxembourg, la Norvège, la Pologne, la Tchécoslovaquie et l'Union Soviétique.

Les différentes catégories de détenus

De nombreux déportés au camp de Natzweiler-Struthof étaient des prisonniers politiques, appelés « Schutzhäftlinge » par les nazis. Ceci vaut autant pour les détenus allemands que pour les autres de nationalité différente.

Parmi les déportés d'origine allemande, il y avait également des témoins de Jéhovah et un nombre important de détenus catalogués comme étant des « Berufsverbrecher », c'est-à-dire des criminels professionnels ou des récidivistes. D'autres encore étaient classés en tant que « Schwerverbrecher », des criminels dangereux. Il y avait également des asociaux, des « Arbeitsscheue », c'est-à-dire des gens réticents à travailler, des homosexuels et des « Sittenverbrecher », c'est à dire des criminels ayant porté atteinte aux mœurs allemandes. Sans compter les Tsiganes et les Juifs.

Les déportés juifs étaient principalement transférés dans des commandos annexes, où ils devaient travailler en tant que main-d'œuvre qualifiée au profit de l'industrie de guerre nazie dans des usines d'armement souterraines et secrètes.

Classification des camps en différentes catégories par les nazis

Le port d'un triangle de couleur, signe distinctif des différentes catégories de détenus.

Au moment où, début 1941, Heydrich procéda à la classification des camps nazis en différentes catégories, le camp de Natzweiler-Struthof n'existait pas encore.

Néanmoins, des documents ultérieurs, parmi lesquels un télex du chef de la Gestapo daté du 26 juillet 1941, mentionnent la classification du Struthof en catégorie II, c'est-à-dire celle « des détenus à lourde charge, mais susceptibles d'être éduqués, donc de s'améliorer » !

Mais à vrai dire, le Struthof comptait également, au vu des divers documents nazis, des détenus de catégorie I, celle des « cas plus légers », de même que des détenus de catégorie III.

Dans la dernière catégorie, voire de la catégorie encore plus grave que celles définies en 1941, figuraient à compter de 1943 au camp de Natzweiler-Struthof de nombreux détenus classés « NN », c'est-à-dire « Nacht und Nebel » ou, en français, « Nuit et Brouillard ».

Etant donné que la classification dans l'une des catégories définies en 1941par les nazis ne reflétait pas souvent la réalité d'un camp et que la présence de détenus « NN » au Struthof était importante, on peut considérer que les conditions de détention au Struthof correspondaient en réalité à la catégorie III et non à la II.

Déportés, hommes et femmes

Au moins jusqu'à fin août 1944, le camp de Natzweiler était un lieu de détention pour les hommes. Toutes les femmes, à savoir 30 femmes juives, de même que 4 femmes-agents de services secrets d'origine anglaise et française et vraisemblablement d'autres encore ne furent amenés au Struthof que dans le but de les exterminer tout de suite. Cela fut également le cas des 90 femmes résistantes qui, dans la nuit du 1er au 2 septembre 1944, furent fusillées au camp de Natzweiler-Struthof.

Cependant, à partir de l'automne 1944, les nazis ouvrirent 5 camps annexes pour femmes qui comptaient alors 3255 déportées. Ces femmes étaient soumises aux mêmes conditions de détention que dans les camps pour hommes.

Direction nazie du camp

A la tête de la direction SS du camp il y avait le commandant entouré de son adjudant. Les commandants les plus connus du Struthof sont **Joseph Kramer** et **Fritz Hartjenstein**. Ils avaient le rang de « Hauptsturmführer » [capitaine] ou encore de « SS-Sturmbannführer », [commandant]. La direction quotidienne du camp était entre les mains du « Schutzhaftlagerführer », [directeur du camp de détenus], secondé durant un certain temps par un « Rapportführer », [directeur des registres]. Cette fonction a été longtemps remplie par **Wolfgang Seuss,** « SS-Hauptscharführer », [adjudant].

Le travail dans le camp relevait de la responsabilité du chef des travaux, fonction qu'exerçait **Robert Nitsch,** « SS-Oberscharführer », [adjudant-chef]. En outre, il y avait les « Blockführer », [chefs de blocs], les « Kommandoführer », [chefs de commandos], parmi lesquels **Ehrmanntraut, Fuchs, Oehler, Rottmann, Witzig** et autres.

Au sein de l'administration et des postes de service de la Gestapo se trouvaient des officiers et des sous-officiers.

Le bloc des malades était sous les ordres d'un médecin SS.

La garde SS était dirigée par un commandant du rang des « SS-Obersturmführer », [lieutenant], du nom **d'Emil Meier,** secondé par plusieurs officiers et sous-officiers.

La garde nazie du camp composée d'un nombre variable de SS de différents grades était chargée de veiller au camp et de surveiller les détenus au camp même ou dans les commandos externes au camp. De plus, ils étaient chargés de veiller au bon déroulement du travail. La troupe des SS était à la tête des commandos d'exécution.

En plus il y avait, sous le contrôle des SS, des détenus-kapos.

Certains détenus occupaient des postes clés. Il y avait le chef des kapos, les kapos, le chef des travaux, le secrétaire du camp, le chef de bloc, le chef de baraque, etc. Tous ces détenus appelés aussi « Funktionäre » formaient avec d'autres la « crème » du camp.

Le champ de compétences de l'ensemble de ces détenus kapos était certes limité et tous dépendaient de l'autorité des SS qui les surveillaient de près. En l'absence du chef SS et en

cas de litige entre ce beau monde, la situation pouvait facilement dégénérer en excès de tous genres.

Commandos de travail forcé

C'était des groupes de travail de tailles diverses chargés d'exécuter une tâche précise. Au début surtout, ces commandos étaient très durs : travaux de terre, travaux routiers, construction de baraques, aménagement de conduites d'eau, travaux dans la carrière, etc.

Plus tard, quelques commandos s'avérèrent être moins pénibles, comme par exemple avec les tâches à accomplir à l'intérieur des halls de l'usine située à la carrière même. Les tâches plus faciles étaient plutôt rares : elles se déroulaient à l'administration, dans les ateliers artisanaux, à l'entretien, à la cuisine, etc. Les travaux sous un toit à l'abri des intempéries étaient bien entendu les plus convoités.

Les différents commandos étaient sous la direction d'un SS, chef du commando, d'un kapo et d'un ou de plusieurs contremaîtres. Les kapos étaient des détenus, la majorité des contremaîtres également, hormis quelques employés civils.

Conditions de vie et de travail dans le camp

La plupart du temps les conditions de vie et de travail étaient extrêmement pénibles. En hiver, les détenus devaient se lever à 6 heures, en été à 4 heures du matin. Puis, il fallait faire un brin de toilette, avaler rapidement une espèce de soupe, plutôt de l'eau, ou de breuvage noir appelé café ou thé. Venait ensuite le temps de l'appel du matin qui pouvait durer facilement plus d'une heure, avant de se rendre au travail. Vers 10 heures, les détenus, qui travaillaient le plus durement, avaient droit à une tranche de pain. A midi, il y avait une pause d'une heure, le temps d'avaler une espèce de soupe à l'eau. Le soir, vers 18 heures ou 19 heures selon la saison, c'était le moment du retour au camp et au bloc. Un dernier repas composé d'une maigre ration de pain, de margarine ou d'un peu de fromage ou de saucisse, et puis arrivait enfin le moment de se jeter, épuisé, sur le sac de paille des châlits.

La plupart des détenus devait travailler dehors, sous la pluie, la neige, le vent, voire sous la tempête et sans cesse on les harcelait à travailler plus vite. Il fallait travailler vite et sans relâche, sous la pression et les menaces constantes.

Continuellement, les SS et les kapos criaient et hurlaient, donnaient des coups de pied et de matraque. La moindre broutille devenait prétexte à punitions : privation de repas, diminution de la ration, travaux punitifs, coups, bunker, compagnie punitive.

La nourriture était mauvaise et nettement insuffisante. Les malheureux détenus, qui ne recevaient pas de paquets de leur famille ou qui n'avaient pas le droit d'en recevoir, ni le droit d'accéder à l'un des rares postes privilégiés qui leur aurait permis de se procurer de la

nourriture supplémentaire comme en cuisine par exemple, maigrissaient à vue d'œil et perdaient très vite toutes leurs forces physiques.

Il n'y avait pas non plus d'habits en quantité suffisante. De ce fait, il était difficile de les laver, de les sécher ou les échanger contre des habits propres, même si cela s'avérait plus que nécessaire.

Dans les camps annexes, les travaux et les conditions de vie étaient tout aussi pénibles, surtout à partir de l'automne 1944 où il n'y avait pratiquement plus d'habits de rechange, où la nourriture se faisait de plus en plus rare, où les travaux forcés se faisaient cachés sous terre et souvent dans l'eau. En outre, les conditions d'hygiène dans les baraques devenaient épouvantables.

Soins médicaux

Les soins médicaux ne répondaient à aucune norme. Les détenus médecins, aussi bien que les détenus soignants qui devaient travailler sous la direction d'un médecin SS et qui étaient tributaires de ses caprices et de son humeur, n'étaient de loin pas en nombre suffisant. De plus, leur champ de compétences était limité. Le bloc des malades manquait drastiquement de médicaments, d'installations adéquates et de matériel médical ou bien les médicaments étaient inaccessibles et le matériel nécessaire extrêmement rare.

Les soins médicaux étaient réduits au minimum, souvent ils étaient prodigués en cachette ou bien il n'y en avait pas du tout. Dans les camps annexes, la situation dans ce domaine devenait catastrophique, surtout à partir de l'automne 1944.

Tentatives d'évasion

De nombreux détenus ont tenté de fuir, mais la plupart des tentatives ont échoué. De nombreux fugitifs furent repris aussitôt et fusillés sur place ; d'autres grièvement blessés furent abandonnés à leur sort, d'autres encore furent maltraités et battus à mort. Les rares survivants furent enfermés dans le bunker avant leur exécution - pour toute tentative de fuite on appliquait la peine de mort –

Certains ne furent repris que quelques jours après leur fuite et tous ces fugitifs furent ramenés au camp et condamnés à la pendaison.

Le 4 août 1942, la fuite d'un groupe de 5 détenus constitua l'unique tentative couronnée de succès, mais partiellement seulement : un seul des 5 fugitifs fut repris et condamné à la pendaison, alors que les 4 autres réussirent à gagner le monde libre, puis à s'engager du côté des Alliés jusqu'en Afrique du Nord et en Angleterre.

Les tentatives de fuite dans les camps annexes se terminaient dans la majorité des cas de la même façon, c'est-à-dire de manière tragique. Néanmoins, le taux de réussite des fuites est plus élevé qu'au Struthof, grâce à la proximité et à l'aide de la population civile.

Lors de l'évacuation du camp, le 22 novembre 1944, 6 détenus réussirent à fuir. Il en fut de même pour quelques rares détenus des camps annexes.

Le fait que, lors de l'évacuation des femmes détenues au camp annexe d'Hayange/ Ebange début septembre 1944, 110 à 120 femmes réussirent à se débarrasser de leur garde, relève d'un exploit. Des documents officiels du camp font même mention de 135 fugitives, mais il faut inclure dans ce chiffre 17 femmes reprises par la garde puis fusillées, d'après le témoignage d'anciennes détenues. Toujours est-il que cet événement illustre la dangerosité et les risques d'une telle entreprise.

Décès de détenus

De nombreux détenus mouraient d'une mort lente, après de longues périodes de maladie et de souffrances, de privations de toutes sortes et d'épuisement général.

De nombreux autres périrent suite à des coups et blessures, à un travail éreintant, aux mauvais traitements ou bien ils succombèrent à une mort lente dans le cadre de l'idéologie nazie de l'extermination par le travail.

Au camp souche périrent environ 3000 détenus, le total des décès dans les camps annexes est évalué à 20000 victimes (cf. procès de Rastatt et de Metz). Selon d'autres sources et d'autres documents, le nombre des morts serait moins élevé.

Le taux des détenus tués volontairement est très élevé et les méthodes appliquées étaient multiples. Certains furent pendus et la présence des camarades était obligatoire, d'autres furent tués par un commando d'exécution, d'autres encore abattus d'une balle dans la nuque. Les détenus tentant de fuir mais repris furent abattus sur place. 30 femmes et 57 hommes furent gazés ; plusieurs centaines de détenus furent tués en cachette, soit par pendaison, soit par des tirs de revolver ou de fusil, soit par des injections léthales, ou encore suite à des coups violents et meurtriers. Il y eut également les victimes des expériences médicales. Dans le cadre de ces mises à mort, les nazis se servaient également des chambres à gaz.

Incinération et inhumation des morts

Tous les morts parmi les détenus du camp furent systématiquement incinérés jusqu'en septembre 1944. On procéda aux premières incinérations au crématorium public à Strasbourg, plus tard au crématorium mobile dont l'emplacement était situé à proximité de l'hôtel du Struthof. A partir de l'automne 1943, les dépouilles furent incinérées au four crématoire installé entre-temps à l'intérieur même du camp. Les morts des camps annexes furent en partie seulement ramenés au Struthof pour y être incinérés, d'autres furent incinérés dans des crématoriums publics. A partir de septembre 1944, de nombreux morts des camps annexes furent enterrés à la hâte dans des charniers ou fosses communes.

Evacuation du camp souche

Au début du mois de septembre 1944, alors que la ligne du front s'approchait peu à peu du camp de Natzweiler-Struthof, la quasi-totalité des détenus fut évacuée d'urgence au moyen de plusieurs convois par voie ferroviaire à destination du camp de Dachau.

Environ 400 détenus qui avaient dû rester au camp et continuer à travailler dans la carrière, leur nouveau lieu d'hébergement, ne purent quitter Natzweiler que le 19 septembre 1944 ; eux aussi furent acheminés dans des wagons de marchandises vers le camp de Dachau. Les derniers détenus et les derniers SS qui jusqu'au 22 novembre 44 demeuraient à l'hôtel du Struthof et dans ses dépendances, quittèrent le camp en camions, en direction des camps de Neckarelz et environs. C'est à ce moment-là que 6 détenus réussirent à fuir.

Les détenus des camps annexes furent eux-aussi évacués à l'automne 1944 et répartis en grande partie dans divers camps annexes situés de l'autre côté du Rhin, dans l'Allemagne nazie. Vers la fin de la guerre, ils devaient quitter leur camp et se rendre à pied en direction de Dachau, au cours de marches de la mort longues, éprouvantes, voire meurtrières.

Après l'évacuation du camp de Natzweiler-Struthof et à partir du 11 septembre 1944, les baraques des détenus servirent de lieu d'hébergement à un certain nombre de gens de la milice de Vichy.

Après la libération du camp

Après la Libération, l'ancien camp de concentration du Struthof servit de lieu d'incarcération de prisonniers de guerre ; puis du 27 janvier 1945 à juillet 1947, on y enferma les prisonniers politiques ou les collabos.

Le 20 mars 1947, une partie du camp fut classée monument historique. En octobre 1949, le ministère des Anciens Combattants fut chargé du maintien et de la gestion de l'ancien camp ; différentes instances en avaient la charge auparavant. Au cours de la même année, on procéda à la vente de plusieurs baraques au camp même et à la carrière. En 1950 naquit l'idée d'édification d'une nécropole nationale, idée transformée peu après en projet de construction d'un Mémorial National de la Déportation, grâce à une souscription nationale.

En 1954, toutes les baraques subsistantes, excepté 4, furent soit vendues soit démolies. Certaines se trouvaient dans un état de délabrement tel qu'elles menaçaient de s'effondrer.

En 1955, il fut définitivement décidé d'ériger à l'endroit du camp une Nécropole Nationale en l'honneur des victimes, les travaux allaient durer deux ans. A la même période fut construit le Mur du Souvenir à proximité de la fosse à cendres.

La construction du Mémorial National démarrée en 1958 s'acheva en 1959 et il fut inauguré le 23 juillet 1960 par le Président de la République française, le Général Charles de Gaulle.

En 1964 fut décidée la création d'un Musée National de la Résistance et de la Déportation dans l'ancien camp de concentration nazi. Le musée fut installé quelques années plus tard dans l'une des baraques subsistant à l'intérieur de l'ancien camp.

Il est à regretter que ce musée très apprécié par de nombreux visiteurs pour la richesse de ses informations et de sa documentation devînt la cible d'actes de vandalisme répétés ; dans la nuit du 12 au 13 mai 1976 des mains criminelles y mirent le feu. La baraque fut aussitôt reconstruite, cette fois-ci en dur et le musée installé à nouveau ; l'inauguration officielle eut lieu le 26 juin 1977.

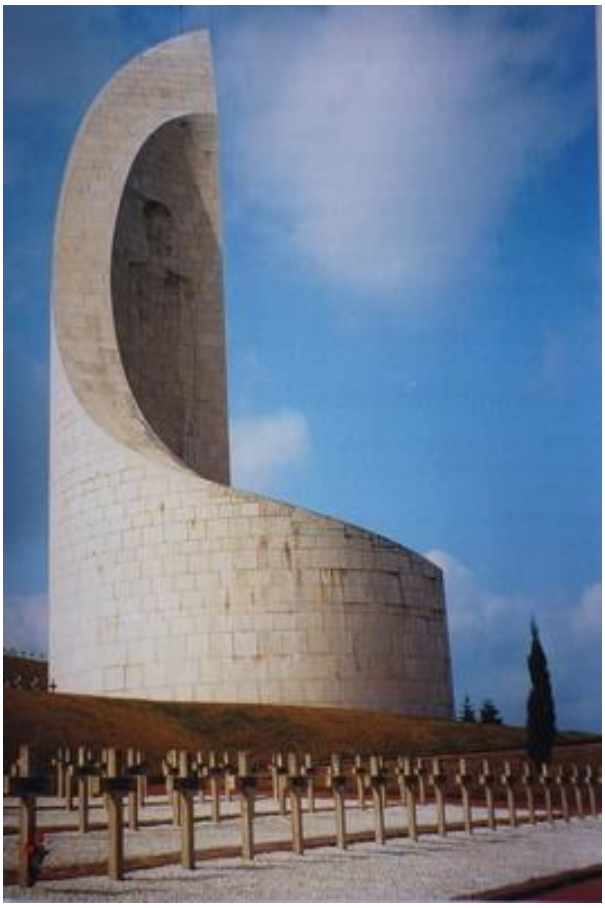


Photo du Mémorial National de la Déportation prise par Ernest Gillen.

Il fut inauguré le 23 juillet 1960 par le Président de la République française, le Général Charles de Gaulle.

Lieu de mémoire et lieu de pèlerinage

Depuis l'édification de la Nécropole Nationale, du Mémorial National et du musée, des milliers de visiteurs de tous âges, français et étrangers, viennent chaque année se recueillir sur le site de l'ancien camp de Natzweiler-Struthof.

Pour les détenus qui ont survécu, le Struthof est devenu un lieu de pèlerinage, de souvenir et de mémoire, le symbole de leur combat en faveur d'un idéal noble.

Photo : Freymann / Septembre 2003, le dernier pèlerinage d'Ernest Gillen sur ce site de terreur, où en tant qu'ancien détenu il eut à souffrir l'horreur nazie au quotidien, témoin de la brutalité, de la barbarie et des horribles crimes perpétrés par les nazis.

Culpabilité et sentence juridique

Les crimes perpétrés au camp souche de Natzweiler-Struthof et dans ses camps annexes devinrent l'objet de plusieurs procès après la guerre.

Le premier procès eut lieu à **Lüneburg** (Allemagne de l'Ouest) en septembre 1945 devant un tribunal militaire anglais. Lors de ce procès, l'ancien commandant nazi du camp, Joseph Kramer, fut condamné à mort le 11 novembre 1945. Son exécution se déroula le 12 décembre 1945 à Bergen-Belsen.

Un second procès eut lieu entre le 29 mai et le 1er juin 1946 à **Wuppertal** (Allemagne de l'Ouest), également devant un tribunal militaire anglais. Lors de ce procès étaient amenés à comparaître en justice les coupables de crime à l'encontre des 4 femmes-agents britanniques et françaises au camp de Natzweiler-Struthof, le 6 juillet 1944.

Lors du **procès de Rastatt** de 1946 à 1947, plus de 660 personnes, majoritairement d'anciens membres SS, durent répondre devant un tribunal militaire français de leur crimes commis **dans les camps annexes** du camp souche de Natzweiler-Struthof, **mais situés sur sol allemand.**

Lors d'autres procès, une centaine d'anciens membres SS ou de responsables nazis durent répondre de leurs crimes ou de leurs actes barbares perpétrés **soit au camp souche de Natzweiler, soit dans l'un des camps annexes, mais sur sol français**. Ils eurent lieu devant un tribunal militaire français entre 1952 et 1954 à **Metz, Paris et Lyon** concernant les médecins SS et entre 1954 et 1955 concernant d'autres anciens responsables SS ou coupables nazis.

Des années plus tard, des tribunaux allemands cette fois-ci condamnèrent d'anciens SS responsables de crimes commis dans des camps annexes du camp de Natzweiler situés sur sol allemand, notamment à Hechingen en 1965/1966 et à Ulm en 1969.

Photo d'Ernest Gillen / cette cloche réglait la vie au quotidien des détenus. De nos jours encore, elle est utilisée chaque année lors de la veillée devant le Mémorial National de la Déportation.

Toutefois lors de tous les procès cités, certains accusés ne furent soumis à aucune peine, d'autres furent condamnés à une peine de prison mais d'à peine quelques mois ou quelques années. Néanmoins, à l'encontre de certains fut prononcée la peine de mort ou une peine de prison très lourde.

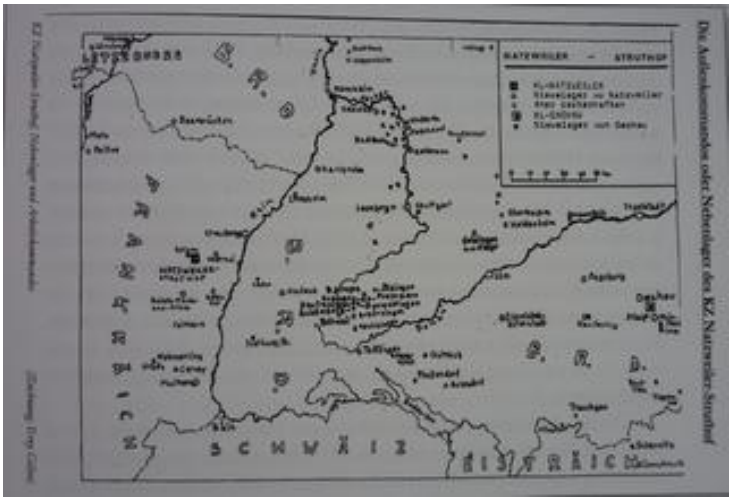
Mais seuls 2 cas de mise à exécution de la peine de mort nous sont connus, à savoir celle de Kramer (ancien commandant du camp du Struthof) et de Kampe. Toutes les autres peines capitales semblent avoir été commuées en peines de prison ou de maison d'éducation plus ou moins lourdes.

Pourtant, des informations fiables et vérifiables font état du fait que tous les responsables nazis condamnés par les tribunaux anglais et français à des peines de prison lourdes furent remis en liberté avant même la fin des années 50.

Les différents commandants du camp de Natzweiler

1)	Hans Hürtig	de mai 1941 à avril 1942
2)	Josef Kramer	d'avril 1942 à juin 1942
3)	Egon Zill	de juin 1942 à septembre 1942
4)	Josef Kramer	d'octobre 1942 à mai 1944
5)	Fritz Hartjenstein	de mai 1944 à janvier 1945
6)	Heinrich Schwarz	de février 1945 à mai 1945

Les commandos ou camps annexes du camp souche de Natzweiler-Struthof



Dessin d'Erny Gillen : le camp de Natzweiler-Struthof et ses camps annexes ou commandos de travaux forcés.

Document extrait d'Internet.

Tout comme les autres camps nazis, celui de Natzweiler-Struthof comptait **70 commandos ou camps annexes.**

Les camps annexes constituaient des « filiales » en quelque sorte du camp souche et sur le plan administratif, l'équipe de garde, les détenus et un camp annexe dans son ensemble relevaient de l'autorité du camp souche.

Les détenus étaient enregistrés au camp souche, mais ils étaient internés au camp annexe durant des mois, voire des années. Il ne faut pas confondre commando annexe et commando

de travail, ce dernier étant un groupe de détenus devant travailler soit au camp même, soit à l'extérieur non loin du camp, soit dans une des localités proches. Ces commandos de travail devaient retourner tous les soirs au camp.

En règle générale, les nazis installaient un camp annexe, là où ils avaient besoin d'un certain nombre de détenus en guise de main-d'œuvre gratuite sur une durée assez longue. Les détenus étaient alors mis à disposition d'autres administrations SS, d'entreprises SS ou autres, voire à celle de personnes privées contre indemnités. Ces indemnités, qui devaient être versées à la direction du camp de Natzweiler, s'élevaient à 5 Reichsmark par jour pour un ouvrier qualifié et à 3 Reichsmark pour un manœuvre ; mais le montant pouvait varier selon l'employeur ou le moment.

Le nombre de travailleurs forcés dépendait de la nature et de l'urgence du travail à accomplir, il pouvait varier entre 3 à 20 unités et compter jusqu'à 3000 détenus.

Etant donné que les détenus étaient transférés dans un camp spécifiquement pour y faire un travail pénible (en théorie contre indemnités pour les nazis), il était plutôt rare que l'un d'eux soit affecté à des travaux d'ordre administratif comme par exemple l'aide à la gestion du camp.

Les détenus chargés des soins aux malades disposaient de très peu de moyens.

Dans les camps annexes, les détenus étaient sous la direction d'un SS, responsable du camp entier. Dans les petits camps c'était souvent un « Kommandoführer » directeur de commando de rang relativement bas ; dans les camps de taille plus importante, à partir de 1000 détenus environ, il portait le titre de « Lagerführer » ou de « Lagerkommandant », [commandant du camp] et souvent il avait le rang d'officier.

Le commandant d'un camp était responsable de la garde, c'est-à-dire d'un certain nombre de sous-officiers et de gardiens pour la plupart des SS ; à partir du printemps 1944, également des soldats de la Luftwaffe faisaient partie de l'organisation Todt – OT*

[*L'organisation Todt, en abrégé OT, était un groupe de génie civil et militaire qui portait le nom de son fondateur et dirigeant nazi, Fritz Todt. Elle était chargée de réaliser des projets de construction, dont des usines d'armement, des lignes de fortifications, des bases de sous-marins, etc. dans l'Allemagne nazie et les pays d'Europe occupés par les nazis. Cette organisation avait employé jusqu'à 1400000 travailleurs forcés en 1944. De février 1942 à mai 1945, elle passa sous l'autorité d'Albert Speer].

(Source, site Wilkipédia)

Les détenus quant à eux étaient sous les ordres du ou des responsables d'un commando de travail. La plupart de ces responsables étaient des SS, mais aussi des gens de la Wehrmacht, de la Luftwaffe ou bien de l'organisation OT, voire des gens du privé.

Cette répartition des responsabilités générait souvent des problèmes de compétences qui soit bénéficiaient aux détenus, soit le contraire.

Le premier camp annexe du Struthof fut ouvert en décembre 1942 à **Obernai** en Alsace, à environ 20 km à l'ouest de Natzweiler. Il comptait 200 détenus.

C'était également le premier camp annexe, où les détenus devaient travailler pour **l'administration et les entreprises SS**. Le travail au camp d'Obernai consistait à construire des baraques et à aménager d'autres bâtiments destinés à héberger un centre SS de renseignements. Plus tard, s'ajoutèrent d'autres travaux.

Au début le camp était sous la direction du « SS-Hauptscharführer », de l'adjudant **Josef Seuss,** frère du « Rapportführer » Wolfgang devenu plus tard le chef du camp souche du Struthof - apparemment la famille était soudée et solidaire !

Joseph Seuss travaillait en étroite relation avec les responsables SS de cet office de renseignements. Sous sa direction de nombreux détenus moururent d'épuisement. Après la relève de Seuss et l'arrivée au camp d'Obernai de 31 détenus luxembourgeois la situation sembla s'améliorer nettement.

Le camp d'Obernai fut fermé en novembre 1944 et les détenus transférés dans des camps en Allemagne. Ils furent soumis à des marches de la mort éprouvantes et meurtrières.

En mars 1943, les nazis ouvraient un autre petit camp annexe à **Peltre,** situé à quelques kilomètres au sud de la ville de Metz ; il comptait 50 détenus, dont 3 Luxembourgeois.

Au début, les détenus furent hébergés dans une vieille bâtisse en périphérie de la localité, puis dans un bâtiment annexe d'un ensemble d'édifices situé au centre de la localité. Là aussi, les SS étaient les employeurs. Le camp fut fermé fin août 1944 et les détenus soumis à une longue marche en direction de Natzweiler.

En août 1943, peut-être même quelques mois plus tôt, naquit le camp de **Fort Queuleu,** appelé « Feste Goebe » par les nazis, à la périphérie sud de Metz. Les 80 détenus de ce camp devaient travailler sous la direction des SS soit à l'aéroport Frescati, non loin du camp, soit dans un centre de renseignements SS. Ce camp annexe, qui n'était pas identique à celui du « SS-Sonderlager » ou camp spécial SS, situé lui aussi au Fort, fut fermé en août 1944 et les détenus transférés momentanément dans un autre petit camp à Schwindratzheim, près de Brumath en Alsace dans le Bas-Rhin.

Un dernier petit camp de ce type avec travail des détenus au profit de l'administration et des entreprises SS, en zone occupée, plus précisément dans l'une des régions annexées de force, fut ouvert fin mars 1944 à Cernay - appelé Sennheim à l'époque – situé entre Thann et Mulhouse.

Environ 80, puis 255 déportés, dont 5 Luxembourgeois, étaient chargés d'aménager un camp pour les SS en formation. Dès septembre 1944, il fut fermé et les détenus transférés à Dachau.

Alors que la totalité des camps annexes de Natzweiler-Struthof cités plus haut se trouvaient exclusivement soit sur sol alsacien soit sur sol mosellan, les premiers camps de l'autre côté du Rhin dans le « Altreich » [Ancien Empire] apparurent à partir de juin 1943, notamment à Ellwangen [Pays de Bade-Wurtemberg] et à Heppenheim [Pays de Hessen] en octobre 1943, et un peu plus tard le camp d'Iffezheim dans le district de Rastatt [Pays de Bade-Wurtemberg].

A son ouverture le camp annexe d'Ellwangen comptait 20 déportés, puis environ 100, dont 8 Luxembourgeois. Le camp fut dissous dès janvier 1944, mais réactivé en octobre 1944.

Le camp d'Heppenheim comptait à son ouverture 20 déportés, il passa ensuite à 40 et finalement à 60, parmi lesquels 4 Luxembourgeois. Fin mars 1945, les détenus furent évacués à Dachau.

Le camp d'Iffezheim comprenant 100 détenus dont 11 Luxembourgeois fut lui aussi évacué en avril 1945 et les détenus furent transférés à Dachau.

Les employeurs de ces 3 camps annexes étaient tous des SS.

Plus tard, après l'évacuation et la fermeture du camp souche de Natzweiler-Struthof en septembre/novembre 1944, toute une série de camps annexes de diverses tailles virent le jour dans le Pays de Bade-Wurtemberg, toujours au profit de l'administration et des entreprises SS. Un petit nombre de détenus était affecté aux travaux relatifs à l'administration, aux transports ou encore aux soins médicaux au sein des camps, les autres devaient travailler au profit d'entreprises SS.

Un nombre de détenus très important était nécessaire à l'édification des camps mêmes et il en fallait encore davantage pour travailler à des endroits fortement endommagés par les attaques aériennes des Alliés, comme les aéroports par exemple.

Nombreuses étaient les victimes parmi les détenus des camps situés à proximité d'un aéroport, comme par exemple 111 morts à Echterdingen [Pays de Bade-Wurtemberg]. On comptait 245 morts à Hailfingen [Pays de Bade-Wurtemberg], et 182 à Hessenthal [Pays de Basse Franconie], auxquels il faut ajouter 150 morts lors de la marche de la mort, après la dissolution du camp.

Quant aux autres camps annexes mentionnés plus haut, les victimes étaient un peu moins nombreuses, une centaine environ.

Dans les 20 camps devant travailler au profit de l'administration et d'entreprises SS, on dénombre environ 800 morts – pas de Luxembourgeois – sur un effectif total d'environ 4000 déportés, dont 85 Luxembourgeois. Cela correspond à un taux de mortalité de 20% à 35% dans les camps situés à proximité d'un aéroport et de 50% dans les autres camps. Dans ce calcul ne figurent pas les camps ou blocs des malades, qui normalement devraient y être inclus ; par conséquent, cela changerait complètement les donnes.

En effet, les détenus gravement malades ou dans l'incapacité de travailler transférés dans un camp de malades et tous ceux décédés après leur transfert dans ce type de camps demeurent comptabilisés dans leur camp d'origine.

Avec l'ouverture du camp de **Schömberg** [Pays de Bade-Wurtemberg] en décembre 1943 commença un épisode extrêmement meurtrier et tragique dans l'histoire du camp souche de Natzweiler-Struthof. Les détenus de ce camp, de même que ceux des 6 autres camps de la région furent affectés à l'extraction de combustible à partir de schiste et le projet nazi prit le nom de **« Unternehmen Wüste** », [entreprise Désert].

Ce travail était extrêmement dur : aménagement du site, percement des roches de schiste, travaux sous terre et à l'air libre, exploitation des gisements. Le tout sous la pression et les menaces constantes des nazis au site de travail tout comme au camp, sous la pluie et la neige,

avec peu d'habits, de la nourriture largement insuffisante, des conditions d'hébergement déplorables, etc.

Parmi les camps du nom de « **Wüste-Lager** » il y avait en plus de **Schömberg** également ceux de **Schörzingen** (20.2.1944), de **Frommern** (1.3.1944), d'**Erzingen** (mars/avril 1944), de **Dautmergen** (23.8.1944), de **Bisingen** (24.8.1944) et **Dormettingen** (janvier 1945). Les dates entre parenthèses correspondent à l'ouverture de ces camps.

L'effectif maximum des détenus s'élève à 9650, Dautmergen et Dormettingen comptant respectivement 3000 détenus. Le nombre officiel de morts s'élève à 3511. D'autres sources avancent même le chiffre de 3645 victimes.

Ces chiffres n'incluent pas les déportés décédés lors d'une marche de la mort, ni les malades transférés à un camp de malades, où mouraient une bonne partie d'entre eux, à savoir plusieurs centaines.

Lors de l'approche des Alliés à partir de mi-avril 1945, tous ces camps furent dissous et la majorité des détenus soumis à des marches de la mort en direction de l'est, c'est-à-dire vers le camp de Dachau. Beaucoup moururent en chemin. Dans les camps « Wüste » il y avait 59 Luxembourgeois, 2 d'entre eux trouvèrent la mort.

Un second chapitre meurtrier et tragique s'ouvrit début 1944 dans l'histoire du camp souche de Natzweiler-Struthof, lorsque le gouvernement du Reich décida de **mettre à l'abri la plupart des usines de guerre dans des endroits souterrains.** Pour ce faire et selon le degré d'urgence des transferts, des milliers de déportés furent réquisitionnés. Cette décision gouvernementale nazie concerna également le camp souche de Natzweiler.

Les deux premiers camps annexes en relation avec le transfert d'usines de guerre dans des endroits souterrains – les nazis utilisèrent le sigle de « U-Lager » ou de « U-Baustelle » [camp souterrain/chantier souterrain] - furent ouverts dès début mars 1943 du côté allemand de la Moselle près de **Cochem,** à **Bruttig** et deux semaines plus tard près de **Treis.**

Quasi durant la même période naquirent d'autres camps du même type en Alsace, notamment à **Sainte-Marie-aux-Mines** et à **Urbès-Wesserling,** puis 3 autres dans le Bade-Wurtemberg dans la région du Neckar.

Parmi les 20 camps souterrains, 2 se trouvaient à proximité immédiate de la frontière luxembourgeoise, à savoir à **Thil** (à partir de juin 1944) et à **Audin-le-Tiche** (ce camp ne dura que quelques jours du 24.8 au 1.9.1944). Les détenus des 2 camps – 1500 dont 7 Luxembourgeois – furent transférés le 1.9.1944 soit vers des camps situés dans la région du Neckar soit dans le camp de Buchenwald, après avoir traversé le Luxembourg dans des wagons de marchandises ouverts. Un 3e camp situé près de la frontière avec le Luxembourg fut ouvert près d**'Oettange** dans le but d'y accueillir des déportés. Cependant, l'avancée des troupes alliées empêcha la mise en fonction de ce camp.

Les nazis avaient également envisagé des transferts d'usines dans des lieux souterrains au Duché du Luxembourg même, notamment dans des galeries dolomitiques près de Wasserbillig ou encore dans des tunnels près de Ulfingen et de Wiltz-Schimpach, voire dans

les caves viticoles telles la cave à crémant Mercier à Luxembourg ou bien la cave saint Martin à Remich.

Ces projets, qui n'avaient pas encore été mis en œuvre au moment du retrait des troupes d'occupation allemandes du Luxembourg en septembre 1944, auraient certainement conduit à l'intervention et au transfert de déportés du camp souche de Natzweiler, tout particulièrement à Wasserbillig (nom de code Sauer). Les nazis avaient prévu que l'entreprise W. Reiners KG de Bad Homburg fassent fabriquer des « transmissions à variation continue pour chars d'assaut HA » sur une surface de 2500 m^2 en utilisant la main d'œuvre des camps.

Le nombre total des déportés devant travailler dans ces camps souterrains s'élevait à 17000 personnes. Tout comme dans les « **Wüste Lager** » [camps-Désert], les conditions de survie et de travail forcé étaient épouvantables, plus particulièrement en ce qui concerne les travaux d'infrastructure qui mobilisaient la majorité des déportés, ce qui provoqua la mort de très nombreux détenus. Le nombre exact des victimes demeure à ce jour inconnu ; toutefois, on peut estimer le nombre de morts à 3000 au minimum et au moins au double au maximum.

Parmi les 17000 détenus des camps souterrains, il y avait 79 Luxembourgeois, dont 4 sont décédés.

Une dernière catégorie de camps annexes créée par les nazis devait permettre de faire travailler des déportés au profit de divers trusts allemands liés à l'industrie de guerre, à savoir Daimler-Benz, Messerschmitt, Henkel, Mannheimer Motorenwerke, BMW, Krupp, Adlerwerke, Hermann Göring Werke, et bien d'autres. Cette dernière catégorie comprend 20 camps annexes avec un effectif total d'environ 9400 détenus, dont 17 Luxembourgeois. Ces camps se situaient principalement aux environs de Darmstadt, Francfort-sur-le-Main, Mannheim et Stuttgart.

L'un des camps annexes situé sur sol français occupé est particulièrement important également pour nous, Luxembourgeois. Ce camp, appelé par les nazis « **Hayingen** », était un **camp pour femmes** situé à proximité de la ville de Hayange en Lorraine ; il ne dura que peu de temps. Les déportées arrivèrent par convoi le 24 août 1944, mais durent quitter le camp dès début septembre à cause de l'approche des troupes alliées.

En fait, toutes ces femmes déportées forcées à travailler dans les ateliers Hermann Göring à Ebange près de Hayange, étaient **les premières femmes** (1), enregistrées au camp de Natzweiler en tant que « **détenues régulières** ». Elles constituaient un groupe de 500 déportées, la plupart d'entre elles étaient juives ou polonaises et elles venaient du camp d'Auschwitz.

(1) Toutes les femmes détenues avant elles à Natzweiler, c'est-à-dire 30 femmes juives en août 1943 et 4 « espionnes » en juillet 1944 étaient amenées au camp pour y être immédiatement exécutées. Les 100 résistantes françaises connurent le même sort, début septembre 1944.

Le camp annexe d'Ebange/Hayange dut être évacué d'urgence début septembre 1944, apparemment dans une telle pagaille, que la direction du camp souche de Natzweiler avait

perdu tout contact durant les premiers jours avec les déportées et la garde nazie. C'est à ce moment-là que 135 femmes réussirent à fuir sans se faire reprendre tout de suite.

C'était un exploit sans précédent dans l'histoire du camp de Natzweiler !

Une femme mourut quelques jours plus tard ; deux autres furent congédiées peu de temps après et le reste des femmes détenues fut transféré fin septembre vers le camp de Ravensbrück, après avoir vraisemblablement transité par le camp annexe de Natzweiler pour femmes situé à **Geislingen** près de Stuttgart ou bien par celui de **Waldorf** près de Francfort-sur-le-Main.

Les 2 camps pour femmes cités ne furent construits qu'en septembre 1944 et l'arrivée des premières déportées eut lieu fin septembre ; respectivement 700 et 1700 détenues. Un peu plus tard, les nazis ouvrirent 2 autres camps pour femmes, notamment à **Geisenheim** avec 200 détenues et à **Calw** avec 155 déportées.

Aux 3255 femmes détenues ayant dû travailler pour l'industrie de guerre nazie, il convient de rajouter environ 6000 détenus internés dans d'autres camps annexes pour hommes.

En ce qui concerne cette catégorie de camps annexes, le travail forcé semblait être un peu moins pénible que dans les autres, du fait que ces ateliers de travail étaient en grande partie sous la direction d'employés civils et que les SS et d'autres nazis en uniforme se contentaient de la garde des détenus. Cela se reflète dans le taux de mortalité de déportés : en effet, sur un effectif d'environ 9000 déportés on dénombre moins de 1000 morts ; exception faite du camp de **Leonberg,** près de Stuttgart, à considérer en partie également comme un camp souterrain, et de celui de **Spaichingen** situé dans le sud du Bade-Wurtemberg, où les conditions de travail et de survie étaient nettement plus pénibles.

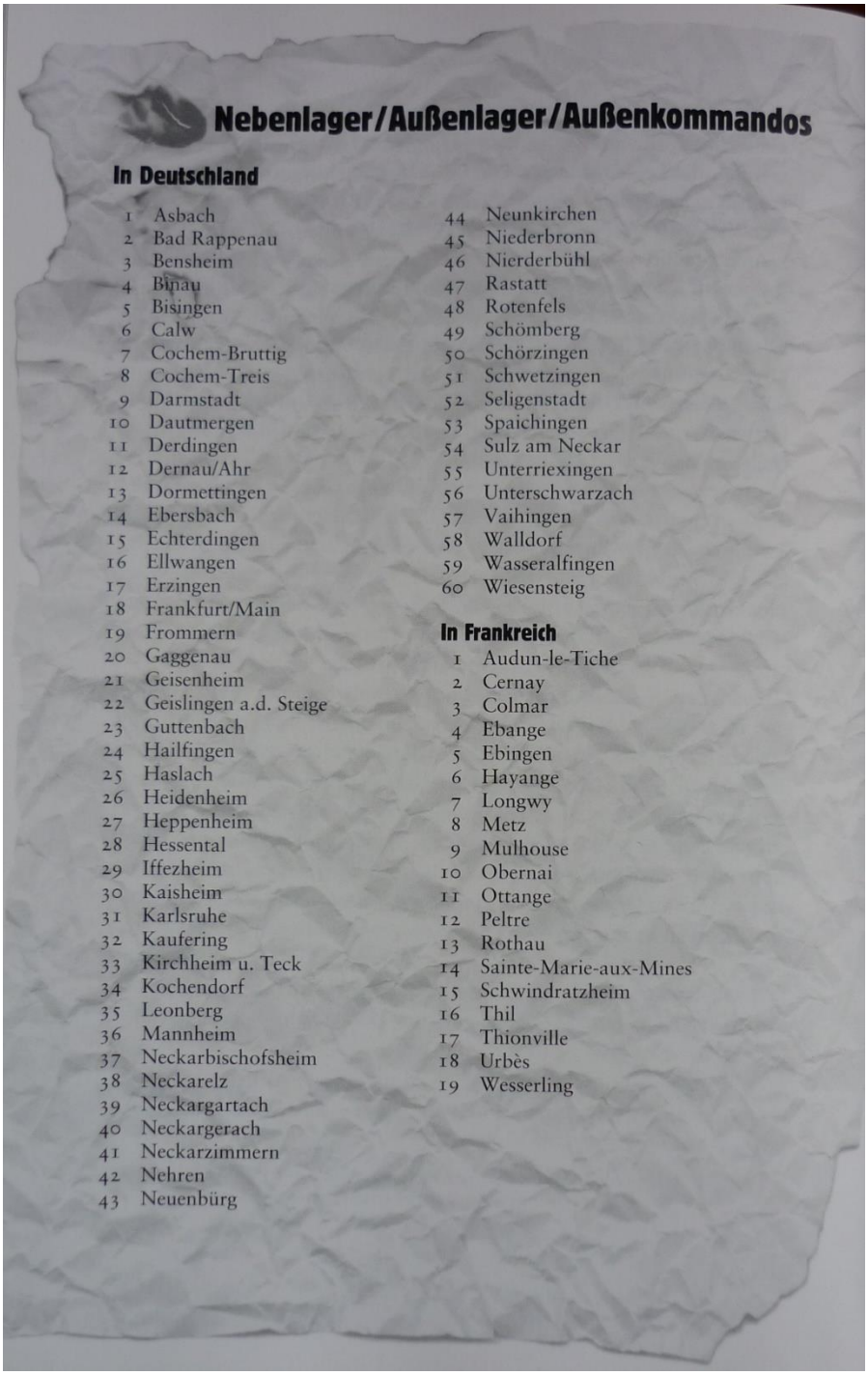
Au bout de quelques mois à peine, il y eut 373 morts à Leonberg (selon d'autres sources même 422, c'est-à-dire 20% de l'effectif total des détenus). A Spaichingen furent enregistrés 111 morts, voire 160, c'est-à-dire entre 25 et 40% de l'effectif total. Dans les 2 camps se trouvaient des déportés luxembourgeois, à savoir 12 à Leonberg et 4 à Spaichingen ; 3 d'entre eux moururent à Leonberg. Plus de la moitié des déportés ayant dû travailler au profit de l'industrie de guerre nazie périt dans l'un des deux camps, alors qu'ils ne représentaient qu'un quart de l'effectif total des détenus de camp.

Depuis la fermeture de tous ces camps annexes de Natzweiler-Struthof, 60 ans se sont écoulés. Il ne faut jamais oublier les 35000 [(2)] êtres humains qui ont dû souffrir dans l'un de ces lieux sinistres et tragiques. De 8000 à 11000 déportés y trouvèrent la mort, souvent après de terribles souffrances.

(2) Etant donné que sur les 35000 victimes citées certains ont séjourné dans différents camps et de ce fait été enregistrés plusieurs fois par les nazis, il convient de réduire l'effectif réel des déportés avancé de 4000 ou 5000.
Source : Rappel 1985/1-3, 1990/5-6, de même que d'autres documents du Bundesarchiv de Coblence NS3, NS4 Na, R3 et R7 ; en plus des témoignages et des documents personnels.

A présent, bon nombre de ces camps ont disparu, sans laisser la moindre trace. Pour certains, une stèle commémorative ou encore quelques rares vestiges rappellent cette période cynique. A Thil, par exemple, il reste le crématorium et il y a un mémorial à Bad Friedrichshall, Binau, Bisingen, Schömberg, Schörzingen, Spaichingen, Vaihingen. A d'autres endroits, des tombes de milliers de victimes rappellent le calvaire souffert dans l'un des camps annexes de Natzweiler-Struthof. Il ne faut jamais les oublier, afin que de telles atrocités soient épargnées aux générations à venir.

Liste par ordre alphabétique des camps annexes de Natzweiler-Struthof sur sol allemand et français :



Nebenlager/Außenlager/Außenkommandos

In Deutschland

1 Asbach
2 Bad Rappenau
3 Bensheim
4 Binau
5 Bisingen
6 Calw
7 Cochem-Bruttig
8 Cochem-Treis
9 Darmstadt
10 Dautmergen
11 Derdingen
12 Dernau/Ahr
13 Dormettingen
14 Ebersbach
15 Echterdingen
16 Ellwangen
17 Erzingen
18 Frankfurt/Main
19 Frommern
20 Gaggenau
21 Geisenheim
22 Geislingen a.d. Steige
23 Guttenbach
24 Hailfingen
25 Haslach
26 Heidenheim
27 Heppenheim
28 Hessental
29 Iffezheim
30 Kaisheim
31 Karlsruhe
32 Kaufering
33 Kirchheim u. Teck
34 Kochendorf
35 Leonberg
36 Mannheim
37 Neckarbischofsheim
38 Neckarelz
39 Neckargartach
40 Neckargerach
41 Neckarzimmern
42 Nehren
43 Neuenbürg
44 Neunkirchen
45 Niederbronn
46 Nierderbühl
47 Rastatt
48 Rotenfels
49 Schömberg
50 Schörzingen
51 Schwetzingen
52 Seligenstadt
53 Spaichingen
54 Sulz am Neckar
55 Unterriexingen
56 Unterschwarzach
57 Vaihingen
58 Walldorf
59 Wasseralfingen
60 Wiesensteig

In Frankreich

1 Audun-le-Tiche
2 Cernay
3 Colmar
4 Ebange
5 Ebingen
6 Hayange
7 Longwy
8 Metz
9 Mulhouse
10 Obernai
11 Ottange
12 Peltre
13 Rothau
14 Sainte-Marie-aux-Mines
15 Schwindratzheim
16 Thil
17 Thionville
18 Urbès
19 Wesserling

Les principaux responsables SS au camp de Natzweiler-Struthof… et la manière, dont j'ai eu à faire leur connaissance

Photo de Wolfgang Seuss, « Lagerführer » [directeur ou responsable du camp].

A mon arrivée au camp de Natzweiler, Wolfgang Seuss avait la fonction de « Rapportführer », c'est-à-dire responsable des rapports et des registres.

Quelques mois plus tard, après la mutation du responsable du camp Kampe, ce fut Seuss qui prit ce poste. Tout au long de mon séjour à Natzweiler, Seuss jouait le rôle qui lui permettait de décider la manière dont les détenus du camp étaient traités. Contrairement à son supérieur hiérarchique commandant du camp, Seuss était en contact permanent avec les détenus, il était responsable au quotidien du « bon » fonctionnement du camp qu'il surveillait constamment. Pour ces raisons, on a le droit d'affirmer, sans aucune hésitation, qu'il était le vrai responsable de tout ce qui s'était passé au camp de mi-1942 à septembre 1944.

Seuss était originaire de Nuremberg, membre des SS dès 1932. En tant que « Blockführer » ou responsable de bloc au camp de Dachau avant sa nomination à Natzweiler, il avait déjà acquis de l'expérience au niveau de la gestion d'un camp. Durant cette période, il devait avoir la quarantaine. J'ai eu affaire à lui dès le premier jour de mon arrivée, alors qu'il occupait la fonction de « Rapportführer ». Durant cette période, les appels étaient interminables et Seuss passait également son temps à se poster à l'entrée principale du camp, afin de pouvoir surveiller scrupuleusement les entrées et sorties des différents commandos de travail.

En ce qui concerne le commando qui comptait de nouveaux arrivants comme moi, Seuss était convaincu qu'il fallait nous « dresser sérieusement ». Il lui arrivait même de prédire le nombre de détenus qu'il fallait « porter » lors du retour au camp à midi ou bien le soir, soit morts soit sur le point de mourir. Il se rendait fréquemment sur le lieu de travail des détenus et avec cruauté il les poussait à travailler plus vite. De connivence avec un responsable de bloc ou de commando, Seuss obligea un jour un détenu à travailler plus vite ; il le maltraita, le harcela et le fit tellement souffrir sans la moindre pitié, qu'au bout de 15 jours le pauvre détenu succomba. Il poussait aussi régulièrement l'ensemble des détenus de ce commando à travailler jusqu'à la limite de l'épuisement total. Lorsqu'un détenu était pris en flagrant délit de fuite, il faisait croire que c'était Berlin qui avait ordonné la sentence de mort.

Alors tous les détenus devaient se rendre à la place de l'appel et tourner leur regard vers la potence. Le condamné à mort devait grimper sur une caisse, et après qu'on avait mis la corde autour du cou du malheureux, Seuss appuyait sur une pédale et le condamné tombait. Il ne décédait qu'au bout de quelques minutes.

J'ai dû vivre toute une série d'exécutions de ce type à cause de Seuss. Un jour eut lieu la pendaison de plusieurs détenus à la fois. Une autre fois eut lieu la pendaison d'un détenu d'origine allemande ; celui-ci espéra gagner du temps en commençant à raconter qu'avant son arrestation par la Gestapo, il avait commis un délit, pour lequel il n'eut pas à comparaître en justice. Seuss le laissa parler et lui dit finalement sur un ton plein de moquerie : « D'abord tu seras pendu et après seulement tu pourras parler autant et aussi longtemps que tu le voudras » !

Au camp annexe d'Urbès-Wesserling c'était également Seuss qui avait fait pendre 4 détenus russes. Ils avaient tenté de fuir et comme le camp d'Urbès dépendait du camp de Natzweiler, Seuss se rendit personnellement en compagnie d'autres responsables SS de Natzweiler au camp d'Urbès pour assister à la pendaison à l'entrée du tunnel.

Seuss avait tellement de crimes sur sa conscience, que le tribunal militaire français lors du Procès de Metz en 1954 le condamna à mort. Cette sentence fut confirmée en 1955 lors d'un procès en révision à Paris. Toutefois, je ne peux pas dire, si la condamnation à mort de Seuss a réellement été exécutée.

Heinrich Wagner, maître-chien, était lui aussi tout autant craint par les détenus.

Dès qu'un détenu osait quitter le rang ou qu'il travaillait trop lentement aux yeux de Wagner ou encore s'il attirait son attention pour une raison ou une autre, le SS lançait les chiens contre le malheureux.

Les chiens servaient également à retrouver les détenus qui avaient tenté de fuir. Ils étaient dressés pour attaquer de manière agressive les détenus et pour les mordre violemment. Lorsqu'ils mordaient un détenu, ils le blessaient grièvement, tant et si bien que les blessures profondes saignaient abondamment et qu'elles mettaient longtemps à guérir.

Wagner lui aussi dut comparaître, en tant que responsable de commando et maître-chien, devant un tribunal militaire français et s'expliquer sur les crimes qu'il avait commis.

Franz Ehrmanntraut**,** « Blockführer » [responsable de bloc].

Franz Ehrmanntraut occupait la fonction de responsable de bloc et de commando. Les Français lui avaient donné le surnom de Fernandel, mais certainement pas pour avoir fait rire les détenus ! Il était l'un des SS le plus imprévisible. Comme un éclair, il courait d'un endroit à l'autre du camp, sur les lieux de travail ; il surgissait de partout, vociférait après les détenus en

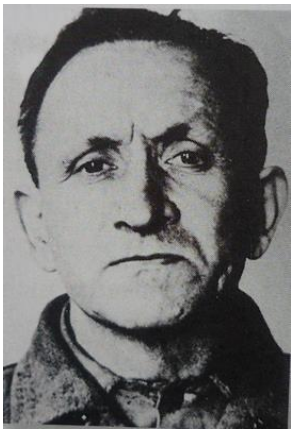
leur donnant coups de pied et de matraque. Partout où sévissaient brutalité et cruauté, il était présent. Il était toujours là, lorsqu'il fallait s'échiner au travail, lorsqu'il fallait travailler plus longtemps que prévu, lorsqu'un détenu était pendu, fusillé ou battu à mort. Je l'ai vu assister à des exécutions au camp ; j'ai vu comment il a violemment frappé des détenus au moment de l'appel, au travail ou encore à d'autres occasions. C'est aussi lui qui avait accompagné Seuss au camp d'Urbès le jour de la pendaison des 4 détenus russes, condamnés à mort pour tentative de fuite. Au « Unterkunftsblock », bloc d'hébergement, il venait régulièrement faire le malin, il menaçait même de nous tuer ou de nous battre à mort, mais il n'a jamais touché à l'un de nous. Lors du procès de Metz en 1954, les témoignages contre lui étaient accablants ; il fut condamné à mort par les juges. Cette sentence fut elle aussi confirmée à Paris en 1955.

Herbert Oehler était « Rottenführer » [caporal-chef] et responsable de bloc et de commando.

Il se comportait de manière relativement correcte avec les détenus sur les chantiers, mais il lui arrivait fréquemment de se montrer nettement plus dur au camp même, où il donnait volontiers des coups de pied et de matraque. Durant l'été 1943, j'eus l'occasion d'observer la manière dont il maltraitait des détenus « NN » français. Ils devaient travailler près de la nouvelle baraque, appelée « Effektenkammer » [local de stockage de vêtements] et remblayer la colline. Il s'était placé à côté de la nouvelle baraque et dès que les détenus passaient avec leur brouette chargée devant lui sur un étroit sentier, il leur donnait systématiquement des coups de matraque en visant tout particulièrement bras, tête et dos. Les détenus n'avaient aucun moyen d'y échapper. De plus, il leur donnait des coups de pied si violents, qu'ils perdaient leur équilibre et qu'ils tombaient du haut de la colline en roulant, emportant dans leur chute le chargement de cailloux et de terre de leur brouette. Ils étaient non seulement blessés, mais il fallait faire attention dans leur chute à ne pas toucher la clôture de barbelés électrifiés.

Au même endroit, il fit chuter d'autres détenus « NN » français du haut du talus et un SS posté dans l'un des miradors se chargeait de les fusiller.

Oehler fut condamné à mort lors du Procès de Metz ; sa peine fut commuée en prison à vie à Paris lors du procès en révision.



Albert Fuchs, « Unterscharführer » [sergent] et responsable de bloc er de commando

Albert Fuchs était l'un des pires responsables SS du camp. Il occupait la fonction de sergent et de responsable de bloc et de commando. Il avait très mauvaise réputation à cause de son penchant à tirer dans la nuque. Lorsqu'un détenu du camp ou un autre amené au camp pour y être exécuté se retrouvait dans la « Kiesgrube » [gravière], lieu d'exécution par le peloton, Fuchs s'octroyait le privilège du « coup de grâce » !

Un bel après-midi estival il se produisit l'incident suivant : en tant que factotum, j'étais en train de faire mon travail dans la baraque des SS comme d'habitude, lorsque subitement Fuchs surgit et m'interpelle : « J'ai une faim de loup, cherche-moi vite quelque chose à me mettre sous la dent ; je viens de terminer un beau travail » ! Etant donné que je ne savais pas de quoi il parlait, je tentai d'en savoir un peu plus. Ainsi, Fuchs me raconta qu'il venait tout juste de tuer un détenu. Le même après-midi, Fuchs avait cherché le piège à renard ou à lapin caché normalement sous son lit. Comme il ne le trouvait plus, il m'appela. J'avouai avoir vu ce piège quelques jours auparavant, mais je fus incapable de préciser où. Sur ce, Fuchs me soupçonna fortement de vol. C'était sa manière de provoquer et d'agir et cela aurait pu devenir dangereux pour moi.

Le SS Reutschler, (ou bien était-ce un autre ?) me raconta également le fait suivant : un jour, il refusa d'assister et de participer à l'exécution de plusieurs détenus, alors Fuchs furieux élimina les détenus un à un en leur tirant une balle dans la nuque.

Moi aussi, je fus mêlé un jour et à mon insu à une exécution : Fuchs m'ordonna de me rendre à la baraque du secrétariat pour y chercher un détenu « NN » français. Sans le savoir, j'avais cherché mon camarade français pour son dernier trajet. A la gravière, Fuchs lui tira une balle dans la nuque.

Je connais moins le sergent **Bautz** quant à sa fonction ou à ses activités au sein du camp. Il était vraisemblablement responsable du commando qui travaillait à la carrière. Dans la baraque d'hébergement des SS, nous étions frappés par sa voix tonitruante et sa manière de vociférer absolument incompréhensible. Il entrait fréquemment en conflit avec ses camarades SS, car en leur absence il s'attardait souvent dans leur chambre. Des objets disparaissaient régulièrement et bien-entendu les SS nous suspectaient en premier. Mais comme ils n'ont jamais réussi à le prouver de manière irréfutable et que certains SS nous défendaient même, il n'y a jamais eu de conséquence grave pour nous. A vrai dire, notre situation n'était pas aisée, car nous ne pouvions pas expliquer ouvertement aux SS que nous avions bel et bien vu Bautz fouiner dans les chambres de ses collègues. Ce genre d'explication n'était possible qu'avec certains rares SS fiables. Après avoir été informés, ils soumirent Bautz à un véritable interrogatoire, au cours duquel il dut avouer.

A mon arrivée au camp de Natzweiler-Struthof en janvier 1943, le « Untersturmführer » [sous-lieutenant] **Kampe** exerçait la fonction de directeur du camp ou « Lagerführer ». Il se manifestait régulièrement lors des appels et il était responsable de toute une série d'appels punitifs. Il dirigeait le camp à une période extrêmement difficile et dure à Natzweiler. Nous étions encore en plein hiver avec d'importantes chutes de neige et des précipitations fréquentes. En outre, nous étions tous surpris par le froid glacial qui sévissait dans la région.

Il est certain que Kampe était responsable de la sévérité extrême dans le camp. En tout cas, sa période en tant que directeur du camp correspondait à celle des appels au garde-à-vous interminables, aux compagnies punitives, aux appels punitifs, un véritable calvaire sans une seule minute de répit. Il était présent à toutes les exécutions, même si Seuss était chargé d'y procéder. Kampe affichait continuellement un air sarcastique et se délectait à mépriser les détenus. C'est de lui que vient la blague en relation avec un détenu du nom de Tausend, qui signifie en allemand « mille ». Un jour ce détenu du nom de Tausend fut surpris à s'être assoupi à son lieu de travail. Alors Kampe le railla à l'aide du jeu de mots suivant : « Mille détenus sont en train de travailler, alors que Monsieur « Mille » est en train de dormir » ! Tausend était un détenu allemand relativement âgé ; il était aussi chef parmi les kapos, c'est pourquoi Kampe le connaissait personnellement.

Le camp de Natzweiler-Struthof vécu et vu par les Luxembourgeois

Au total, 400 Luxembourgeois étaient détenus au camp de Natzweiler-Struthof, parmi eux 15 « NN » (détenus « Nacht und Nebel »).

Lors de leur arrivée au camp, le plus jeune avait 17 ans et 8 mois et l'aîné 68 ans.

Le premier détenu luxembourgeois fut transféré au camp le 18.10.1941 et le dernier en mars 1945 dans un camp annexe de Natzweiler.

Le 25.11.1942 mourut le premier Luxembourgeois à Natzweiler ; le dernier mourut sur le chemin du retour au Luxembourg le 26.5.1945 à l'hôpital de Colmar (Alsace).

29 Luxembourgeois trouvèrent la mort soit au camp de Natzweiler, soit dans l'un des camps annexes. 7 d'entre eux furent fusillés à Natzweiler le 19 mai 1944.

26 autres Luxembourgeois sont décédés dans d'autres camps nazis, après avoir séjourné au camp de Natzweiler. Ainsi, 85 Luxembourgeois ou 21,25% des détenus luxembourgeois ayant séjourné à Natzweiler n'ont plus jamais regagné leur patrie.

11 Luxembourgeois furent congédiés du camp mais pour être engagés de force dans la Wehrmacht.

37 Luxembourgeois réussirent à fuir, dont 4 lors de l'évacuation du camp souche et 33 autres lors de l'évacuation d'urgence des camps annexes.

Le camp souche de Natzweiler se situe à environ 220 km du Luxembourg.

A la frontière luxembourgeoise se trouvaient 4 camps annexes, à savoir Thil, Audun-le-Tiche, Ottange et Hayange.

Les nazis avaient prévu d'ouvrir au moins un camp annexe sur sol luxembourgeois, notamment près de Wasserbillig, heureusement que la guerre n'avait pas duré quelques mois de plus.

Un convoi d'évacuation comprenant plus de 1000 détenus de Natzweiler, parmi lesquels quelques Luxembourgeois, traversa en septembre 1944 le Luxembourg, dans des wagons de marchandises ouverts.

Quelques Luxembourgeois ont dû vivre les peines les plus sévères à Natzweiler : compagnie punitive et suspension par les bras.

Des milliers de paquets furent envoyés à partir du Luxembourg à destination du camp de Natzweiler-Struthof, non seulement par la famille des détenus, mais également par d'autres gens. C'était une véritable planche de salut, qui a sauvé beaucoup de détenus luxembourgeois. Ils n'oublieront jamais ce beau geste.

Chapitre 4

La réalité quasi irréelle du monde au camp de Natzweiler-Struthof

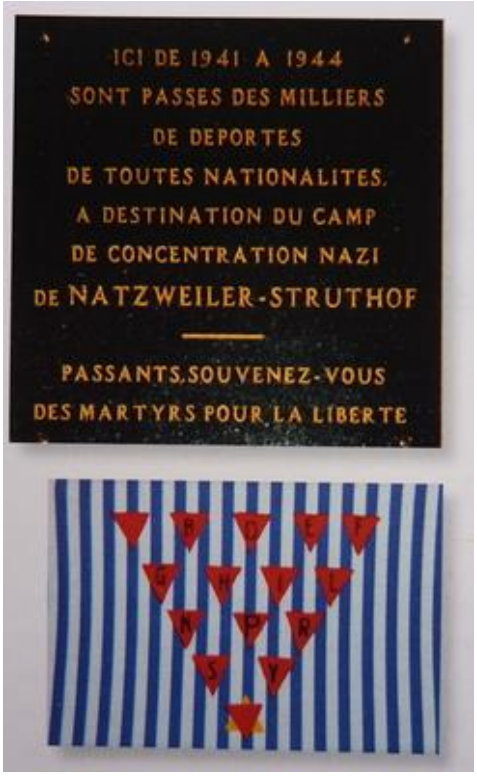
Voyage en train vers un lieu appelé Natzweiler…

A partir de la gare de Trèves, nous partîmes à destination de Natzweiler. Le wagon, dans lequel nous nous trouvions, était véritablement bondé. » Mais d'où venez-vous ? » demanda quelqu'un en luxembourgeois. « Nous venons de Hinzert et nous allons être transférés dans un camp vraisemblablement en Alsace ; il s'appelle Natzweiler ou un nom de ce genre » fut notre réponse. Il y avait plein de Luxembourgeois dans le wagon et tous venaient de Hinzert. Mais aucun de ceux que je connaissais n'était présent dans le wagon ; pourtant, certains me disaient quelque chose, du temps où j'avais passé 8 à 9 mois en prison à Hinzert.

Ils se mirent à me raconter, tout ce qui s'était passé ces derniers mois à la prison de Hinzert. La nouvelle la plus importante était en relation avec Hermeskeil, son hôpital, son médecin, son infirmière ; c'était aussi les paquets qui arrivaient lors des jours fériés, mais c'était avant tout l'information que tous les membres de la L.P.L. [Ligue des Patriotes luxembourgeois, mouvement de résistance luxembourgeois] qui avaient été arrêtés par la Gestapo, furent emprisonnés à Hinzert, puis systématiquement transférés dans un camp nazi. La plupart des prisonniers à Hinzert furent transportés vers le camp de Natzweiler, d'autres disparurent dans d'autres camps ailleurs.

Mais que signifie Natzweiler ?

Ce nom ne me disait absolument rien ! J'entendis pour la première fois ce nom, au moment où j'étais monté dans ce train. Mes camarades n'en savaient pas davantage. Natzweiler devait être quelque chose comme Dachau, mais en plus petit.



Plaques commémoratives à la gare de Rothau, près de Natzwiller. Photos prises par Erny Gillen.

Le mot « KZ » [camp de concentration] ne m'était connu qu'à travers la presse et bien évidemment ce mot m'a porté un coup terrible, au moment où j'ai pris conscience que tout espoir de libération avait fondu. Un sentiment tout autre m'avait envahi.

Le train se dirigea d'abord en direction de Saarbrücken, puis il poursuivit sa route en direction de Strasbourg, ville dans laquelle nous étions arrivés au bout de quelques heures. Notre halte dans cette gare dura une demi-heure. Au moment où le train se remit en branle, l'un des compagnons de voyage émit l'hypothèse que le train allait à présent certainement en direction de Colmar ; il disait connaître le chemin. Mais pour moi les localités et les paysages m'étaient absolument inconnus. Finalement le train s'arrêta à une petite gare – c'était à Rothau –

Tout le monde devait rapidement descendre des wagons et se mettre en rangs sur le quai de la gare. Là nous attendaient déjà quelques camions et l'endroit était encerclé par des SS. Ils nous comptèrent, puis nous répartirent dans les camions. Quelques SS armés prirent place à nos côtés, dehors retentirent des hurlements infâmes et puis ce fut le départ.

Nous traversâmes d'abord une petite vallée, puis le chemin se poursuivit en direction de la montagne à travers bois et sur des routes cahoteuses. Il est difficile de dire combien de temps nous étions en route ; cela me semblait une éternité. Finalement, nous quittâmes la forêt, pourtant nous n'étions pas encore au bout de notre voyage. Nous grimpions et grimpions ; de

temps à autre une belle vue sur la vallée s'offrait à nous. D'un coup, nous aperçûmes une maison, puis une série de baraques. Nous montions de plus en plus haut.

Finalement les camions s'arrêtèrent : tout le monde dehors ! tout le monde en rangs ! Un immense portail s'ouvrit, que nous dûmes traverser en passant devant une rangée de SS armés. A l'intérieur retentit aussitôt l'ordre : stop ! à droite ! arrêt ! Devant nous une immense clôture de barbelés entourant la colline, des miradors et des SS faisant les cent pas.

Photo de la gare de Rothau, prise par Erny Gillen le 23.7.1999

Combien de temps avions-nous passé à attendre là ? Il est difficile de le dire. Nous avions complètement perdu la notion du temps. Lorsque notre colonne se mit enfin en mouvement, la nuit était déjà tombée sur les sommets de la montagne, mais la clôture du camp, elle, était entièrement illuminée.

Nous dûmes descendre la colline et emprunter des marches désagréables situées le long des baraques. Nous arrivâmes au bloc des douches. Là il fallait se séparer de tout ce que nous possédions, nous passâmes rapidement sous la douche, reçûmes quelques habits rayés, soit trop grands, soit trop petits. Presque rien ne correspondait à notre taille. Notre regard inquiet allait d'un endroit à l'autre.

Des SS, il n'y en avait pratiquement pas en cet endroit. D'un coup, parmi les « anciens » détenus je reconnus un visage…un de ceux que j'avais croisés à Hinzert ; mais l'homme ne me reconnut pas.

Puis, on nous répartit dans divers blocs. Moi, je fus affecté dans le bloc 2, dortoir 1. Ce bloc se trouvait en haut du camp, pas loin de l'entrée principale. Dans mon dortoir, il n'y avait que des Luxembourgeois, que je ne connaissais pratiquement pas.

Les formalités d'arrivée au camp, un avant-goût amer de l'enfer

Au cours de mon séjour au camp de Natzweiler, j'ai eu l'occasion de voir arriver de nombreux convois de détenus. L'accueil des nouveaux détenus pouvait varier quelque peu, mais dans l'ensemble il se déroulait toujours selon le même schéma.

Le rassemblement et la mise en rangs stricte à l'entrée sur la route menant au camp constituaient en tous cas le début du processus. Parfois les nouveaux détenus devaient attendre peu de temps, avant de pouvoir pénétrer à l'intérieur du camp, parfois l'attente était très longue. Par contre, les formalités pour les convois d' «anciens » détenus en provenance des camps annexes étaient en général rapidement réglées.

La longue attente devant l'entrée du camp concernait principalement les tout nouveaux arrivants, internés pour la première fois dans un « vrai » camp, comparativement à ceux qui venaient d'un grand camp. Eux avaient droit au « rituel initiatique » complet, c'est-à-dire aux hurlements épouvantables des SS, aux coups de pied et de matraque ; il fallait qu'ils aient tout de suite un avant-goût de ce qui les attendait ! Les nazis les « travaillaient » moralement, ils devaient rapidement perdre toute illusion de traitement correct ou encore de libération.

Les plus maltraités étaient certainement les détenus « NN ». Les nazis leur faisaient clairement comprendre que la seule issue qui leur restait n'était pas le portail d'entrée du camp, mais le passage par la cheminée du four crématoire !

Et cette menace était réelle, car au cours des premiers mois de mon séjour au camp, les morts du Struthof étaient incinérés à l'extérieur du camp, à savoir dans un crématorium à Strasbourg. C'est la raison pour laquelle à cette époque, il y avait souvent des cercueils à l'entrée du camp, devant les yeux des nouveaux arrivants.

En plus de l'intention de mettre les nouveaux immédiatement au pas, la longue attente avait aussi une raison administrative et technique. Dans la baraque des enregistrements, les SS procédaient de manière méticuleuse ; ils notaient scrupuleusement le nombre exact des nouveaux arrivants lors de chaque convoi. Nom et matricule étaient systématiquement inscrits dans les registres appelés « **Häftlingsregister** » ou encore « **Bevölkerungsregister** ».

Chaque détenu devait porter un matricule durant tout son séjour au camp, matricule que souvent il conservait le reste de son existence.

Les formalités enfin réglées, les détenus devaient se rendre, munis de quelques affaires personnelles, en rangs stricts et sous une discipline de fer, à la baraque des douches. Celles-ci se trouvaient début 1943 soit dans le 4e soit dans le 5e bloc à droite en descendant ; plus tard seulement, elles furent installées dans le bâtiment à côté du four crématoire. Dans cette baraque, l'installation était minutieusement pensée : avant de se rendre dans les douches, les détenus devaient abandonner toute affaire personnelle, même les habits qu'ils portaient.

Tout était minutieusement inscrit, enregistré, puis trié. Les détenus complètement nus étaient alors rasés sur tout le corps. Ensuite on procédait à la désinfection et à l'élimination des poux. Après seulement, arrivait enfin le passage aux douches. A partir du moment où les douches étaient installées à proximité immédiate du four crématoire, elles étaient automatiquement chauffées, dès qu'on brûlait les dépouilles. Il n'y avait pas d'inspection médicale au camp de Natzweiler.

Après le passage à la douche, les nouveaux détenus devaient traverser une porte et se rendre dans une salle, où on leur distribuait des habits à rayures. Ceux qui travaillaient à la carrière ou à des postes de garde importants avaient droit à des habits civils, mais marqués au dos de la veste d'une grande croix soit rouge soit jaune au moyen de peinture à l'huile, et au pantalon d'un trait de la même couleur. Chacun recevait un manteau, une casquette, une veste, un pantalon, une chemise et un caleçon. Les détenus « NN » n'avaient pas droit à une casquette. En été, les nouveaux ne recevaient pas de manteau.

Les détenus de la majorité des catégories devaient porter l'uniforme rayé, à l'intérieur du Struthof autant que dans les nombreux commandos extérieurs.

A l'issue de toutes ces formalités nazies, chaque détenu était affecté à un bloc et à un dortoir précis. Le kapo possédait une liste des nouveaux arrivés et devait faire en sorte, qu'ils trouvent une place à table et au dortoir à châlits. Il devait également s'assurer que chaque nouvel arrivant couse bien son triangle et son matricule sur ses habits, c'est-à-dire manteau, veste et pantalon.

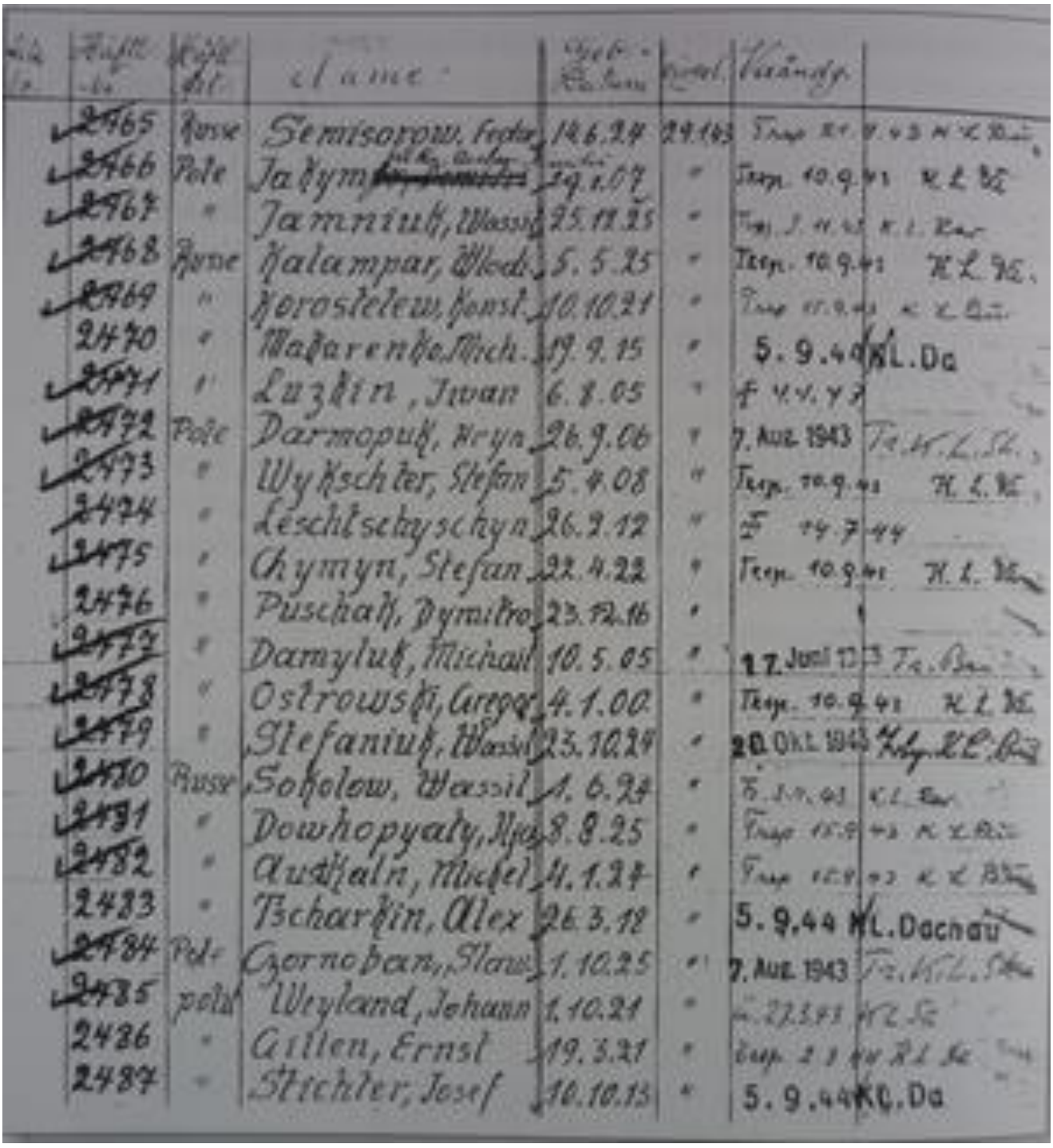
Le premier jour, les nouveaux devaient défiler individuellement dans le « bureau ou service politique » situé dans la partie du camp réservée aux SS. Ils prenaient une ou deux photos de chaque nouveau détenu, lui posaient éventuellement quelques questions, mais ce n'était pas un interrogatoire à proprement parler. Tous les actes relatifs aux détenus et contenant leur « passé » étaient conservés au service politique et jamais un détenu n'avait le moindre droit de regard.

Il fallait également annoncer l'arrivée des nouveaux détenus à la cuisine, c'était le rôle du kapo qui devait également s'assurer que chaque nouveau obtienne la ration de nourriture qui lui était dévolue. Aussi longtemps qu'un nouveau n'était pas enregistré à la cuisine, le kapo ne pouvait rien faire pour lui et s'il ne se montrait pas un tant soit peu humain, les nouveaux n'obtenaient aucune nourriture par un autre biais. Toutefois, ces formalités d'inscription ou d'enregistrement étaient la plupart du temps réglées dès l'arrivée, le premier jour même.

Les nouveaux devaient être présents à l'appel comme les autres. Après l'appel, le « **Arbeitsdienst** » ou service du travail les affectait à un commando.

Normalement, les nouveaux étaient affectés au « **Zugängerkommando** », c'est-à-dire au commando des nouveaux arrivants, ce qui signifiait à mon époque « **Straβenbau II** » [**travaux routiers II**]. Ils devaient y rester jusqu'à leur nouvelle affectation dans un autre commando, ce qui se produisait fréquemment au bout de quelques jours, voire de quelques semaines.

Photo : Uniforme de déporté de Marius Pauly – matricule 1708



Lfd. Nr.	Häftl. Nr.	Häftl. Art	Name	Geb.-Datum	Kgl.	Veränderg.
	2465	Russe	Semisorow, Fedor	14.6.24	29.1.43	Trsp. 21.9.43 K.L. Da
	2466	Pole	Jakym[illegible]	29.1.07	"	Trsp. 10.9.41 K.L. Da
	2467	"	Jamniuk, Wassil	25.12.25	"	Trsp. 3.11.43 K.L. Rav
	2468	Russe	Kalampar, Wlodi.	5.5.25	"	Trsp. 10.9.41 K.L. Da
	2469	"	Korostelew, Konst.	10.10.21	"	Trsp. 15.9.43 K.L. Da
	2470	"	Makarenko, Mich.	19.9.15	"	5.9.44 KL.Da
	2471	"	Luzkin, Iwan	6.8.05	"	† 4.4.43
	2472	Pole	Darmopuk, Aryn	26.9.06	"	7. Aug. 1943 Tr. K.L. St.
	2473	"	Wykschter, Stefan	5.4.08	"	Trsp. 10.9.41 K.L. Da
	2474	"	Leschtschyschyn	26.2.12	"	† 14.7.44
	2475	"	Chymyn, Stefan	22.4.22	"	Trsp. 10.9.41 K.L. Da
	2476	"	Puschak, Dymitro	23.12.16	"	
	2477	"	Damyluk, Michail	10.5.05	"	17. Juni 1943 Tr. Ba
	2478	"	Ostrowski, Gregor	4.1.00	"	Trsp. 10.9.41 K.L. Da
	2479	"	Stefaniuk, Wassil	23.10.24	"	20. Okt. 1943 Trsp. K.L. Bu
	2480	Russe	Sokolow, Wassil	1.6.24	"	Tr. 3.11.43 K.L. Rav
	2481	"	Dowhopyaty, Ilja	8.8.25	"	Trsp. 15.9.43 K.L. Da
	2482	"	Auskaln, Michel	4.1.24	"	Trsp. 15.9.43 K.L. Da
	2483	"	Tscharkin, Alex	26.3.18	"	5.9.44 KL.Dachau
	2484	Pole	Czornoban, Slaw.	1.10.25	"	7. Aug. 1943 Tr. K.L. St.
	2485	polit.	Weyland, Johann	1.10.21	"	[illegible] 27.3.43 K.L. Sa
	2486	"	Gillen, Ernst	19.3.21	"	Trsp. 2.3.44 K.L. Da
	2487	"	Stichter, Josef	10.10.13	"	5.9.44 KL.Da

Photo extraite du registre d'inscription des détenus du camp de Natzweiler.

Erny Gillen – matricule 2486.

Commando spécial pour les nouveaux arrivants

Bienvenue au royaume des ténèbres :

Tout comme dans les autres camps nazis, les SS de Natzweiler s'efforçaient tout particulièrement à montrer aux nouveaux détenus tout ce qui les attendait au camp et tout ce dont les SS étaient capables.

Ainsi, au protocole d'accueil figurait le passage par un commando spécialement destiné aux nouveaux. Lors de l'arrivée d'un groupe relativement important de déportés luxembourgeois à Natzweiler fin janvier 1943, le commando portait encore le nom de « Kommando Straβenbau I oder II » [commando de travaux routiers I ou II], ou encore « **Zugängerkommando »** [1] [commando pour débutants]

[1] A partir de l'été 1943, le « Zugängerkommando » prit le nom de « **Kartoffelkellerkommando** » [commando de la cave à pommes de terre].

Au moment du départ de ce commando pour les nouveaux au chantier routier, le kapo recevait tous les jours l'ordre « d'achever autant de détenus que possible » ou encore « de faire porter un nombre précis de détenus par leurs camarades » soit au retour de midi, soit à celui du soir. Cet ordre émanait directement de Seuss en présence des responsables de bloc et des kapos. Et ces derniers firent tout pour que l'ordre du chef fût exécuté pleinement.

Le travail dans ce commando était continuellement surveillé par 2 ou 3 responsables de bloc et matin comme après-midi ils s'octroyaient le rôle de chef de commando. De plus, la proximité de la maisonnette du responsable de bloc, de même que celle des baraques réservées aux SS ou bien à l'administration facilitait la visite inopinée de tout ce monde nazi, du service du travail au commandant du camp en personne.

Lorsque l'un d'eux s'ennuyait ou qu'il ressentait subitement le besoin de tracasser un détenu, il venait faire une petite virée au commando. Alors commençait le harcèlement épouvantable soit pour l'ensemble des détenus soit pour une victime choisie au hasard ; il le ou les poussait à travailler à un rythme infernal. Pour les SS, ce commando était fait pour çà !

Parmi les kapos, il y avait l'Allemand **Willi Keppke** [2] à triangle vert, un « BV-er », un « Berufsverbrecher » [un criminel professionnel], originaire de la région de Hambourg.

[2] Willi Keppke est arrivé du camp de Sachsenhausen, le 29.6.1941 ; il portait le matricule 349, était enregistré sous la dénomination de BV-er. Il était né le 12.1.1913 et mourut à Natzweiler le 2.9.1944.

C'était un jeune homme d'une trentaine d'années, relativement petit, mais plein de vie ; son principal défaut était son côté imprévisible. Il pouvait autant se montrer doux et compréhensif que dur et sadique. Il se métamorphosait très vite en harceleur et en brute qui portait facilement des coups, voire des coups mortels. Cette attitude versatile de Keppke s'expliquait en partie par la présence fréquente et inattendue de personnel SS, mais aussi par la finalité cynique de ce commando.

Si Keppke était de bonne humeur, il faisait monter la garde pour signaler l'arrivée d'un SS. Ce jour-là, le travail se déroulait dans le calme et c'était supportable pour les nouveaux détenus ; dès le signal d'alarme, il commençait à crier et à administrer des coups en feignant de jouer pleinement son rôle. Mais il y avait également des jours où il s'était levé du mauvais pied !

¨Par ailleurs, Keppke s'amusait aussi à un jeu dangereux avec les détenus vis-à-vis des postes de garde. Il lançait un objet quelconque, une casquette par exemple, par-dessus les postes de garde et ordonnait à un détenu de la ramasser. Mais la plupart des déportés avaient conscience des conséquences éventuelles de ce petit jeu et préféraient ne pas récupérer la casquette lancée. Certains pris de pitié à l'égard de leur camarade qui n'avait plus de casquette prenaient le risque de la ramasser et de la lancer à celui qui l'avait perdue, mais c'était dangereux.

Lors des « bons « jours, l'ordre donné par le chef quant au quota de détenus à bout de forces, voire morts, à faire porter par les camarades lors du retour au camp était exécuté avec plus de clémence. Peu avant le retour au camp, on jetait exprès un certain nombre de camarades soit dans la neige, soit dans la boue et les autres les ramenaient sur leurs épaules, pour atteindre le quota requis de détenus épuisés et le retour au camp se passait sans tracas.

Mais malheur, si Keppke était mal luné, alors il devenait fou de rage des heures durant. Les malheureux détenus, qui devaient se faire porter ce jour-là, étaient véritablement à bout de forces, voire en train de mourir.

Le travail quotidien dans ce commando devenait vraiment pénible par mauvais temps : neige et verglas en hiver, pluie et vent ou encore brouillard ou forte chaleur durant les autres saisons.

Les détenus étaient chargés d'ôter terre et pierres à flanc de montagne à l'aide de pioches, de pelles, de marteaux, de houes, voire à mains nues. Comme en hiver tout était gelé, ce travail devenait très pénible et très long. Souvent, les outils étaient dans un piteux état. Lorsqu'un SS ou un kapo poussait un détenu à travailler plus vite, il ne lui restait plus d'autre moyen que de travailler à mains nues. Celles-ci étaient très vite blessées et couvertes d'ampoules au contact direct et constant avec ce matériau dur, tranchant et gelé. Alors tout faisait horriblement mal. Les pierres ainsi extraites devaient être chargées sur une brouette et amenées sur un talus situé plus loin, en empruntant un chemin cahoteux et parsemé de trous. Les SS profitaient de ce pénible trajet à brouette chargée de pierres pour tracasser les pauvres détenus.

Photo prise par Erny Gillen : une brouette à deux roues, fréquemment utilisée au camp de Natzweiler.

Pour eux, la brouette n'était jamais suffisamment pleine, le travail n'allait jamais assez vite. Très rapidement, les détenus étaient à bout de force et les mains étaient terriblement douloureuses, même avec une brouette vide. Une brouette chargée faisait mal dès les 3 ou 4 premiers mètres ; les bras et le dos devenaient terriblement douloureux et il fallait utiliser ses dernières forces pour faire avancer la brouette. Alors il arrivait que la force musculaire lâche, que la brouette glisse entre les mains et que tout le chargement tombe dans le ravin.

Kapo et SS attendaient ce moment avec impatience pour parachever leur œuvre, après avoir asséné des coups de pied et de matraque au préalable. Dès qu'une brouette se renversait, ils étaient tellement pris de rage, qu'il frappait à nouveau le détenu, jusqu'à ce qu'il n'arrivât plus à se redresser et qu'il gisait mort à terre.

Si un détenu parvenait à amener sa brouette pleine jusqu'au bord du talus, il fallait la renverser. C'est là qu'il fallait être très vigilant, car les SS en profitaient pour faire tomber brouette et détenu dans le ravin. Un détenu à bout de force et inerte était abandonné, sans aucun secours ni aide. Kapos et SS sélectionnaient alors une nouvelle victime.

Rares étaient ceux qui, maltraités ainsi, arrivaient encore à trouver la force en eux pour se relever et tenter de se mettre hors de vue des bourreaux.

Mais si le quota de détenus à faire porter par les autres n'était pas atteint, on recommençait la manœuvre, jusqu'à ce que la victime ne fût plus en état de se relever. Les malheureux étaient alors portés par leurs camarades, soit sans connaissance, soit déjà morts.

C'était une torture épouvantable, lorsqu'un détenu était poussé avec son chargement intentionnellement dans le ravin, en sachant que la pente était très raide et que le talus était à une hauteur de 15 à 20 mètres.

Si les tortionnaires lâchaient leur victime sans plus s'en occuper après sa chute, elle avait une petite chance de s'en sortir. Sinon, la torture pouvait dépasser toutes les limites ; le tortionnaire restait planté au bord du talus et observait comment le détenu tentait péniblement de remonter la pente avec sa brouette. Lorsqu'il était enfin arrivé à hauteur du bourreau, celui-ci lui faisait à nouveau dévaler la pente, voire faisait déverser d'autres brouettes sur lui. Alors, la victime ne pouvait plus éviter le chargement qui tombait sur lui et qui le faisait rouler encore plus bas. La malheureuse victime n'était pas encore au bout de son calvaire, car au bas du talus attendaient les postes de garde qui n'hésitaient pas à tirer sur lui. En outre, le tortionnaire en haut du talus criait aux postes de garde que le détenu en train de dévaler la pente avait l'intention de fuir et qu'il fallait l'abattre. Ainsi, le malheureux détenu, tétanisé par la peur de mourir, tentait par tous les moyens de se cramponner au moindre point d'appui et luttait avec ses dernières forces contre la mort. Pas à pas, il tentait de remonter péniblement la pente et d'atteindre le talus, où le tortionnaire l'attendait à nouveau…

J'ai vu de mes propres yeux, comment de cette manière un jeune détenu allemand avait été poussé à la mort en l'espace d'une semaine à peine. Il était catalogué par les nazis comme étant un « Sittenverbrecher » [un criminel ayant porté atteinte aux mœurs allemandes]. Il portait un triangle rose et de ce fait il était une cible de prédilection pour les SS et les kapos.

Plusieurs jours durant, il fut soumis à ce processus barbare de torture au talus. Un jour, il roula du haut de la pente et tomba à travers la ligne des postes de garde au bas du talus. L'un des postes de garde brandit aussitôt son arme et menaça de le tuer. Pris de panique, le pauvre

détenu remonta de toutes ses forces la pente, persuadé qu'il allait être abattu. La menace de mort s'arrêta là et le jeune détenu s'en sortit ce jour-là avec une panique effroyable. Cependant, ses forces le lâchaient peu à peu et la mort devint une planche de salut pour lui.

Il me confia personnellement sa volonté de mourir et il la confia également à ses tortionnaires, mais ils ne manifestaient pas la moindre pitié à son égard et refusaient de lui donner le coup de grâce en poursuivant leur manœuvre de torture. La mort de ce détenu ne survint que lentement, très lentement, avec une cruauté indescriptible et elle exigea encore de longs jours d'atroces souffrances et une peur effroyable.

Une autre victime connut au talus, à peine quelques semaines plus tard, un destin tragique analogue ; d'autres détenus soumis à la même torture eurent un peu plus de chance et survécurent à ce jeu barbare, pour la simple raison que ce jour-là le tortionnaire était un peu moins cruel ! Pourtant les nazis se livraient à ce petit jeu tous les jours et à chaque équipe.

Mon compatriote et camarade luxembourgeois, **Metty Speller**, originaire de Bech a eu pour ainsi dire un peu de chance dans sa malchance. En effet, il réussit à être affecté, non sans peine, dans un autre commando que celui des nouveaux arrivants, car il était malade.

En ce qui concernait sa maladie, le diagnostic émis par l'un des kapos ou responsables de bloc fut formel : « Jouissance excessive de nourriture » ! C'était absurde et faux, bien entendu, mais reflétait le sadisme des responsables nazis du camp. Leur unique but était d'empoisonner la vie à tous les détenus luxembourgeois, parce qu'ils avaient le « privilège » de recevoir des paquets de leur famille, d'ailleurs en accord avec le règlement intérieur du camp !

Afin de soumettre Metty Speller à une « cure d'amaigrissement » et de le punir, il fut affecté dès son arrivée au commando des nouveaux en guise de punition. Dès le premier jour, au moment de quitter le camp le matin, Seuss se complut à dire : « Ce gars sera liquidé aujourd'hui et il devra être porté à son retour » ! Seuss avait été informé du « délit » commis par Metty, bien évidemment.

Moi-même, je travaillais dans ce commando à l'époque et je jouissais des faveurs du kapo Keppke car, en contrepartie, je l'approvisionnais en nourritures diverses, de même qu'en sucreries que notre famille nous avait envoyées. Ce fut là une opportunité idéale pour intercéder en faveur de mon compatriote. Puisque j'avais promis à Keppke de lui offrir une part extra grande du contenu de mes paquets, il m'assura laisser mon compatriote en paix. Et Metty put travailler sans le moindre tracas.

Peu avant midi, notre camarade Metty fut jeté dans la neige et deux camarades le portèrent sur leurs épaules au moment de passer par l'entrée du camp ! Le même scénario fut répété l'après-midi et le soir. En outre, nous Luxembourgeois réussîmes à le tirer d'affaire avec la complicité de quelques autres détenus non luxembourgeois.

Le 2e ou le 3e jour, Metty Speller réussit à être affecté dans un autre commando et à échapper ainsi au sadisme et à la barbarie des bourreaux du commando des nouveaux.

Il a survécu à Natzweiler et fut transféré en septembre 1944 au camp de Dachau, puis à celui de Neuengamme, où la mort l'emporta malheureusement peu avant la libération du camp.

Travailler très dur dans des conditions éprouvantes

La majorité des détenus devait travailler très dur. Longtemps, pelles, pioches, brouettes et bards (deux branches recouvertes d'un treillis de branchages) constituaient nos outils au quotidien. Il fallait travailler une terre extrêmement dure, souvent gelée ou boueuse. S'ajoutaient la faim, la fatigue, l'affaiblissement de nos forces physiques, le harcèlement des SS et des kapos, le froid, la canicule, l'humidité, de longues journées de travail, enfin le manque de repos et d'un peu de sérénité.

Les détenus devant travailler dans des conditions aussi pénibles étaient à bout de forces au terme de quelques heures à peine. Ils s'accrochaient, péniblement mais avec courage, à leur vie misérable.

Heureusement qu'il y avait aussi des travaux un peu moins harassants pour certains d'entre nous, à savoir des travaux d'artisanat, d'autres spécifiques au camp ; il y avait même quelques places permanentes pour les plus chanceux. C'est grâce à de tels postes qu'au cours de l'été 1943 le taux de mortalité était moindre.

Mon premier travail

Je ne fus affecté au « commando des travaux routiers II » qu'au début de mon arrivée à Natzweiler. Il correspondait au commando des nouveaux arrivants et de tous ceux qui n'avaient pas la chance d'être envoyés dans un autre commando.

Une bonne partie des 12 Luxembourgeois arrivés en même temps que moi fut directement envoyée dans d'autres commandos, à savoir le « Wasserleitungsbau » [aménagement de conduites d'eau] ou bien au « Straβenbau I » [travaux routiers I].

Le commando des travaux routiers II, dans lequel j'ai dû être l'un des seuls Luxembourgeois à travailler au début, se trouvait non loin de la ligne des postes de garde du camp et à environ 100 mètres de la baraque du chef de bloc, sur le chemin qui menait du camp à la vallée. L'endroit exact où je devais travailler était tout juste derrière la baraque et il y avait fréquemment des SS en train de discuter.

D'un côté du chemin, nous étions chargés d'ôter terre et cailloux, de les charger sur notre brouette et de déverser notre chargement de l'autre côté du chemin dans un ravin. Ce n'était pas une tâche facile.

Nous étions au mois de février, il faisait horriblement froid, il gelait constamment et le sol était couvert de neige. La terre était dure comme du béton et les cailloux collaient au sol. Cela demandait beaucoup d'énergie de planter sa pioche quelques centimètres dans le sol gelé. Ameublir un peu de terre semblait durer une éternité, malgré notre bonne volonté.

Le chargement sur la brouette à l'aide d'une pelle s'avérait tout aussi pénible à faire, car la terre gelait à nouveau et restait collée à la pelle. Dans ces conditions, il nous fallait pratiquement une demi-heure pour remplir notre brouette. En outre, nous étions épuisés et transis. Ce qu'un travailleur libre aurait été capable de faire en une demi-heure, à nous, détenus, il fallait une demi-journée.

Notre faiblesse physique se faisait également ressentir, lorsque nous devions pousser notre brouette chargée. A grand peine, je réussissais à pousser d'un trait ma brouette pleine sur une distance maximum de 6 mètres, à condition que le sol ne fût pas trop glissant et la couche de neige pas trop épaisse. Néanmoins 3 ou 4 arrêts étaient absolument nécessaires avant d'atteindre le bord du ravin pour y déverser mon chargement au bout de 30 à 50 mètres.

Bien évidemment, nous essayions de travailler le plus lentement possible, afin d'économiser au maximum nos faibles forces ; nous évitions de lever trop haut la pioche et nous efforcions de ne remplir la brouette qu'à moitié. La règle vitale était de bouger tout le temps, surtout si nous nous sentions observés. Ainsi, nous travaillions continuellement aux aguets ; il ne fallait en aucun cas se « faire remarquer » en avançant trop lentement ou en étant inactif.

Mais ce n'était pas si évident, car Willi Keppke, notre kapo, classé comme un « BV » c'est-à-dire un « criminel professionnel » et non pas comme un prisonnier politique, séjournait depuis un an à Natzweiler et dirigeait notre commando, après avoir passé des années en prison.

Par définition même, le commando des nouveaux arrivants devait être l'un des plus durs, car les débutants au camp devaient perdre tout espoir de pouvoir alléger leur sort. Aussi, Keppke nous menait-il à la dure et ne se gênait pas de faire appel à un contremaître pour le soutenir en cas de besoin. Keppke avait constamment un bâton ou une matraque à la main et toute la journée on l'entendait crier et hurler. Ce harcèlement au travail se renforçait à chaque visite d'un SS.

La présence d'un SS était d'autant plus fréquente que la baraque du responsable de bloc était très proche du lieu de notre chantier.

Alors c'était à chaque fois l'enfer. Plus aucun de nous ne travaillait assez vite, plus aucun de nous ne faisait assez d'effort, plus aucun ne chargeait dans sa brouette terre et cailloux assez vite, plus aucun ne la poussait assez vite…Dès qu'un détenu osait se redresser, il risquait de recevoir des coups de matraque dans le dos, voire un jet de caillou à la tête.

Heureusement que cet enfer ne durait que peu de temps et dès le départ du SS la situation devenait nettement plus calme. Si Keppke était bien luné, il nous ménageait tous.

Lors de telles visites impromptues, il arrivait qu'un responsable de bloc sélectionnât l'un de nous. Alors c'était terrible pour la malheureuse cible, car le SS ne lâchait plus sa victime. Il ordonnait au détenu d'accélérer son rythme de travail, il le harcelait, le menaçait, le frappait violemment. Il hurlait sans arrêt et actionnait sa matraque. Même si la brouette était pleine, le SS rajoutait quelques mottes de terre et quelques cailloux, afin d'alourdir le chargement et le malheureux détenu devait pousser le tout jusqu'à effondrement. Si au bout de 10 à 20 mètres, il n'arrivait plus à soulever la brouette, il devait tout faire pour continuer et s'il n'y arrivait plus du tout, il avait droit à de violents coups de matraque.

Avec ses dernières forces, le détenu tentait de s'approcher du talus avec sa brouette pleine. Avec un peu de chance, il arrivait à la déverser au bon endroit ; dans le cas contraire, le SS donnait souvent un bon coup de pied à la brouette qui dévalait la pente et parfois même au détenu. Désespéré et à bout de force, celui-ci tentait alors de remonter le talus avec sa brouette. Le regard empli d'angoisse, il s'approchait de son tortionnaire. Si celui-ci était de bonne humeur, la galère s'arrêtait là. S'il était de mauvaise humeur, c'était à nouveau un bon coup de pied qui faisait rouler une nouvelle fois brouette et détenu du haut du talus.

Maintes fois, j'ai été témoin de ce jeu barbare semblable à un travail de Sisyphe qui ne prenait fin que lorsque la victime épuisée perdait connaissance ou ne donnait plus aucun signe de vie.

Nous autres détenus étions impuissants et n'avions aucune possibilité de mettre fin à cette tyrannie. Nous ne pouvions qu'espérer que cela s'arrêtât le plus vite possible et qu'aucun de nous ne devînt la prochaine victime. Fort heureusement pour moi, je ne fus jamais la cible de ces monstres sadiques.

Une autre manière de nous maltraiter consistait à pousser une victime au-delà de la ligne des postes de garde qu'il était strictement interdit de franchir. Sur notre chantier, les SS avaient deux possibilités et j'ai été témoin de l'utilisation des deux méthodes :

1. La première méthode de cette espèce de « chasse à courre » n'était qu'une autre étape de la tyrannie et de la torture décrites plus haut, le bas du talus se trouvant quasi à la ligne des postes de garde, sans limite bien définie.

Dès qu'un détenu franchissait cette ligne, le poste de garde avait le droit, voire le devoir de tirer. Normalement, une victime arrivait à stopper sa chute avant la ligne, mais il se pouvait qu'un tortionnaire ordonnât à un autre détenu de renverser le chargement de sa brouette de manière à atteindre la victime, qui tentait d'éviter la masse de terre et de cailloux en zigzaguant. Il lui était cependant difficile d'y échapper et souvent la victime tombait encore plus bas, voire au-delà de la ligne interdite. Le tortionnaire en haut du talus faisait croire que la victime avait l'intention de fuir et incitait le poste de garde à tirer. Soit il lui obéissait et tirait, soit il refusait de le faire.

Soit le malheureux détenu réussissait à s'en sortir avec la peur de sa vie, soit la sentence de mort tombait.

Si le tir l'avait atteint, il mourait de ses blessures. Dans le cas contraire, il était accusé de tentative de fuite et condamné à la pendaison. Un tel scénario macabre s'était déroulé plus d'une fois à notre chantier.

Il nous arrivait également de devoir travailler entre le poste de garde A et le B et d'ôter de la terre et des cailloux sur le talus au-dessus de la route. Il fallait s'agripper pour ne pas glisser. Pour effectuer ce travail, il fallait escalader la pente et parfois même dépasser la ligne des gardes.

En règle générale, le kapo prévenait les postes de garde. Mais si le garde était sadique et qu'il voulait faire peur au détenu, il menaçait de lui tirer dessus.

Du temps où je travaillais dans ce commando, les SS en étaient restés à des menaces.

2. La seconde possibilité de scénario macabre pouvait avoir lieu au moment où nous étions en train de travailler en haut du talus et que nous devions uriner. Alors, il fallait à nouveau franchir la ligne interdite. D'habitude cela ne posait pas de problème, sauf si nous avions affaire à un SS sadique qui se complaisait à prendre notre casquette, notre pelle ou un autre outil et à les jeter au-delà de la ligne interdite.

J'ai failli vivre la même chose mais, heureusement pour moi, ce jeu sadique en était resté aux menaces.

Au moment de quitter le camp, le kapo recevait, certains jours, l'ordre « d'achever » un nombre précis de détenus au chantier. Le kapo lui aussi était soumis aux ordres des SS et il devait faire le nécessaire pour que 4,6,8, voire davantage de détenus fussent ramenés inconscients ou à bout de force au camp sur les épaules des camarades. Ces jours-là étaient tristes et pénibles.

Selon l'humeur du kapo, la journée pouvait se dérouler correctement ; il nous harcelait alors moins et avant le retour au camp quelques détenus étaient jetés dans la neige ou la boue, afin d'atteindre le semblant du quota de détenus épuisés requis. Il fallait jouer le jeu et porter un certain nombre d'entre nous, au moment de franchir l'entrée du camp, ou bien les tenir sous les bras et les traîner. A notre passage devant la baraque des SS, ces messieurs se montraient satisfaits et s'enorgueillissaient d'avoir prédit le nombre juste.

Travaux forcés, actes de sabotage et gestes empreints d'humanisme à la carrière du Struthof

A la carrière travaillaient à la fois des employés et des artisans du civil qui étaient en contact quotidien avec un certain nombre de déportés.

En plus de l'aide qu'ils apportaient secrètement aux détenus lors d'une tentative d'évasion, ou encore au niveau de la correspondance par lettres ou dans l 'approvisionnement caché en nourritures, ils exerçaient également leur influence dans d'autres domaines, à savoir :

1) **Au travail**

Les employés civils étaient responsables d'un certain nombre de déportés dans les ateliers et dans les locaux situés à la carrière même. En règle générale, les déportés étaient bien traités ; les civils ne nous demandaient pas de travailler à un rythme infernal et bien souvent ils jouaient plutôt un rôle d'intermédiaire entre les SS et nous. Leur influence était malheureusement nettement moindre vis-à-vis des déportés qui devaient travailler dehors.

Toutefois, la présence de civils atténuait peu le comportement féroce et tyrannique des SS ou des kapos qui ne se gênaient pas du tout pour se livrer à des actes cruels et barbares sous leurs yeux.

Mais jamais un seul civil n'avait participé à ce genre d'exactions, ni approuvé ce genre d'agissement.

2) **Actes de sabotage**

Au camp du Struthof, un acte de sabotage était surtout possible dans les locaux de la carrière, où les déportés devaient manipuler des moteurs d'avions abattus, afin de récupérer des pièces intactes et de les recycler. Comme ils travaillaient sous la surveillance des civils, ceux-ci auraient pu à tout moment empêcher, voire dénoncer les actes de sabotage. Ils se contentaient

de faire semblant de nous surveiller et bon nombre d'entre eux étaient même secrètement complices de tels actes.

Pas une seule fois, l'un des civils n'avait tenté d'empêcher un acte de sabotage ; aucun n'avait jamais dénoncé un saboteur, alors que tous étaient parfaitement au courant.

3) **Relations humaines**

Les détenus, complètement coupés du monde extérieur et sans cesse livrés au comportement impitoyable et tyrannique des responsables nazis du camp, trouvaient soutien et réconfort indispensables à leur survie, grâce au contact quotidien avec le personnel civil à la carrière.

Ils nous considéraient avec respect, amabilité et empathie. Un geste, un regard, un mot suffisaient pour nous redonner courage et force intérieure indispensable pour endurer la vie qu'on nous infligeait.

4) **Les employés civils**

Il m'est impossible de citer nommément tous les employés civils de la carrière, en guise de remerciements pour leur attitude humaine à l'égard de nous, déportés. Pourtant, ils mériteraient tous d'être cités ; Voici quelques noms que j'ai gardés en mémoire :

Jean Montovani, tailleur de pierres de Senones, qui entretenait d'excellentes relations avec certains déportés dont le Luxembourgeois René Henricy.

M. Schopflin, à l'époque un jeune homme d'environ 16 ans ; il s'entretenait amicalement en français avec le Luxembourgeois Mathias Elsen, sévèrement puni à cause de cette amitié.

Photo prise par Erny Gillen, le 29.9.1983. Vestiges de l'ancienne carrière du Struthof.

Camille Nicole, Joseph Rapp et Albert Schwanger de Natzwiller, Joseph Gyss de Barembach, Robert Meyer de Schirmeck, ainsi que de nombreux autres tels que Stadler de Grendelbruch, Violet, Weller de Barembach…

Beaucoup d'entre nous se souviennent de tous ces hommes avec gratitude, sans oublier tous ceux qui ne sont pas cités ici et dont le mérite est tout aussi grand.

Eclatement des roches à l'explosif

A l'été 1943, les travaux, effectués durant des mois par les détenus du commando pour nouveaux arrivants à proximité de l'entrée du camp, où il fallait construire une plateforme pour l'installation de baraques, avaient si bien avancé qu'on se heurtait à une épaisse couche rocheuse. Continuer à travailler avec pelles et pioches était devenu impossible et le rythme de travail trop lent, alors les nazis décidèrent d'ôter la roche à l'aide d'explosifs.

Entretemps, le commando était composé en majorité de détenus NN français et avait changé de nom ; il s'appelait désormais « Kartoffelkeller-Kommando » [commando de la cave à pommes de terre]. Les travaux avaient pour finalité la construction d'une cave où les pommes de terre ne pouvaient plus geler. C'est pourquoi, en plus du kapo Keppke le commando était dirigé par un détenu ingénieur en bâtiment officiant comme directeur technique du chantier.

Les explosifs facilitaient certes l'éclatement des roches, mais augmentaient le volume des pierres à charger sur brouette à l'aide d'une pelle et à mains nues puis à transporter ; ce qui n'entraîna aucune amélioration des conditions de travail.

En outre, il y avait un gros inconvénient dont les SS surent profiter aussitôt, à savoir le danger de mort des explosifs.

Lorsque les explosifs étaient prêts à être utilisés, les détenus NN pouvaient difficilement se mettre à l'abri, alors que SS, kapos et contremaîtres allaient tous se réfugier derrière la baraque du personnel située à l'extrémité nord-est de la plateforme.

Les détenus NN, quant à eux, devaient former des rangs de 5 et s'éloigner non loin du lieu de l'explosion tout en restant dans le champ de vue des SS. Ils devaient rester là sans bouger. C'est avec angoisse qu'ils attendaient à chaque fois le moment de l'explosion ; c'est avec angoisse qu'ils observaient la trajectoire des éclats de roche, plus ou moins grands. Certains bouts de roche étaient projetés dans leur direction. En cas de danger, ils avaient le droit de bouger de quelques centimètres à peine, mais il leur était impossible d'éviter la trajectoire des éclats de roche. A chaque explosion, il y avait des blessés plus ou moins graves. A la fin du travail d'équipe, il fallait transporter des détenus mourants au camp. Les décès étaient-ils toujours dus aux explosions, nouvelle forme de torture des nazis, ou bien à un épuisement total ? Je ne saurais le dire avec exactitude et je connais aussi peu le nombre exact de morts à cette période.

Quant à moi, je devais travailler dans un autre commando, dans une baraque située à environ 50 mètres de ce chantier. J'étais témoin des explosions, je pouvais entendre parfois des morceaux de roche éclater contre les parois ou heurter le toit de la baraque où je travaillais. Mais j'eus également à entendre les cris et hurlements de douleur de camarades blessés.

Mes tentatives d'intercéder auprès de l'ingénieur du bâtiment, lui-même un détenu que je connaissais bien, demeuraient malheureusement vaines. On me répondit que c'était l'ordre de Seuss de procéder ainsi.

L'antichambre de la mort pour bon nombre de détenus

La compagnie punitive

Apparemment, la compagnie punitive était une invention du premier commandant du camp, Hüttig. Elle existait encore à mon arrivée au camp, perdit peu à peu de son importance et disparut complètement, si mes souvenirs sont exacts.

On peut dire avec certitude qu'elle a disparu progressivement certes, mais pour être remplacée par le groupe des détenus NN. Je sais que 2 Luxembourgeois, Charel Jung et Mett Elsen (cf. paragraphe intitulé « Des peines sévères pour 2 Luxembourgeois ») avaient fait partie de la compagnie punitive.

En fait, elle comptait tous ceux qui, de près ou de loin, avaient attiré l'attention des nazis, ceux qui avaient osé désobéir à une règle interne au camp, ceux qui avaient eu affaire à un SS, au chef des kapos, à un responsable de bloc ou de commando ou à un kapo quelconque.

La compagnie punitive était la première étape d'une série de peines, comme par exemple le chevalet de bastonnade où pleuvaient des coups de bâton sur le dos, les mains liées.

Charel Jung et Mett Elsen faisaient partie de cette compagnie, où le séjour pouvait aller de 2 à 4, voire 6 semaines, sans compter la possibilité qu'avaient les SS omnipotents de rallonger le tout pendant quelque temps pour une raison ou pour une autre.

Les travaux au sein de la compagnie punitive étaient plus durs encore que dans les autres commandos. Les détenus devaient effectuer les travaux les plus pénibles et les plus sales du camp ; ils n'avaient droit à aucun moment de pause, leurs journées de travail étaient plus longues et ils devaient travailler même les jours fériés et le dimanche. Leur ration de nourriture était moindre que celle des autres détenus. Ils étaient sous la férule du plus ignoble kapo du camp. Responsables de bloc ou de commando ne se gênaient pas de les maltraiter, même après le travail. Ils les poussaient impitoyablement à bout, cela devenait vraiment inhumain, mais tout était permis.

Ces détenus étaient isolés des autres dans un bloc à part, où les nazis continuaient à les faire souffrir, même après leur éprouvante journée de travail de forçat.

Il est certain qu'on leur interdisait de recevoir des lettres de leur famille ou d'en écrire. De toute façon, la réception de paquets n'entrait pas en ligne de compte.

La compagnie punitive était pour bon nombre de détenus synonyme de mort. Elle était l'étape qui conduisait au four crématoire.

Pour survivre à cette compagnie, il fallait être d'une constitution physique et psychique particulièrement solide et jouir de relations avec des amis particulièrement influents.

Au commando du Struthof

Photo prise le 9.7.1947 : Erny Gillen assis sur le muret à côté de la chambre à gaz (à droite), des ateliers et des garages à voiture du Struthof (à gauche de la photo).

Quelques jours après mon affectation au commando de jardinage avec mon camarade Erich, se joignit à nous un camarade d'origine allemande portant un triangle noir. Il s'appelait Heinz et dans notre dortoir il était considéré comme une « personne influente ». Il n'avait pas de fonction officielle, mais en dehors de son temps de travail, il se retrouvait fréquemment en compagnie du kapo et il n'avait jamais à accomplir de tâches internes. C'était déjà un « ancien » et c'est la raison pour laquelle il jouissait de toute une série de « privilèges ». Le jour, il travaillait au commando des travaux de construction au Struthof. Erich l'aurait prié de me trouver un travail moins pénible. Il lui aurait répondu, que pour l'instant il n'avait rien à me proposer, mais qu'il s'arrangerait. Il suggéra de me rendre tranquillement dès le lendemain matin au restaurant des SS du Struthof et qu'il s'occuperait de tout pour mon intégration dans ce nouveau commando.

Ainsi, le lendemain matin je fus intégré au « commando du Struthof », composé de 2 groupes diamétralement opposés. Le premier rassemblait des détenus comme dans tous les autres commandos du camp ; le second était composé de 12 hommes qui portaient des habits rayés de prisonnier certes, mais propres et en bon état.

Moi, je n'eus pas droit à un uniforme de cette qualité et dus rejoindre le premier groupe.

Lors de mon arrivée au Struthof, le second groupe dont faisait partie Heinz disparut subitement dans l'un des bâtiments. Moi, je restai avec les autres du premier groupe qui savaient exactement ce qu'ils avaient à faire ; c'étaient des habitués.

Je me tournai alors vers le kapo, un Luxembourgeois du nom de Flühe, pour lui demander, ce que je devais faire. Mais lui non plus, ne semblait pas être au courant et il me demanda tout simplement de le rejoindre dans son commando qui s'occupait de travaux routiers.

Alors, il fallut à nouveau travailler avec pelle et pioche. Flühe me laissait en paix, mais il fallait quand même à nouveau piocher, pelleter, charger et transporter des brouettes de terre et de cailloux.

Ainsi, j'eus le « privilège » de participer au chantier d'aménagement de la route qui, en passant devant la chambre à gaz, conduisait du restaurant des SS à l'ancien chemin menant au camp.

Les journées de travail étaient à nouveau harassantes et plus dures que celles passées au commando précédent en compagnie d'Erich : l'espoir d'un travail un peu moins pénible demeurait un rêve !

Lors de mon retour au camp, Heinz demanda de mes nouvelles à Erich. Comme aucun des deux n'était satisfait de leur tentative d'intercession en ma faveur, ils s'adressèrent à d'autres personnes influentes et finalement ils réussirent à négocier et à obtenir que le camarade avec lequel j'aurais dû travailler au restaurant vînt me chercher le lendemain matin.

Il fut procédé ainsi, toutefois nous ne pénétrâmes pas dans le restaurant par la porte principale, mais par une petite porte latérale et parvînmes à la chaufferie. J'eus l'ordre de rester là et pus me reposer un peu, pendant que mon camarade, qui s'appelait aussi Heinz, disparut pour ne revenir que de temps à autre, soit pour chercher, soit pour apporter quelque chose.

Finalement, je m'assis et m'assoupis aussitôt. Heinz ne vint me réveiller qu'aux environs de midi pour retourner au camp. L'après-midi se déroula de manière analogue ; je me retrouvai à la chaufferie et pour tuer le temps je me mis à faire du rangement.

Heinz revint et me pria de l'aider à décharger un camion de nouveaux habits. Après, il me demanda de retourner à la chaufferie.

Devant le bâtiment, transformé un peu plus tard en chambre à gaz, était garé un camion avec des habits civils. Je m'associai à la chaîne que formaient des détenus et qui se trouvaient à l'arrière du camion, à proximité immédiate du crématorium. La chaîne de détenus allait jusqu'à une longue échelle posée au mur et atteignant le pignon du toit. Les habits passèrent de main en main jusqu'au détenu qui se trouvait sous le toit du crématorium.

C'était certes des habits usagés, mais ils étaient encore en très bon état. Parmi toute cette masse de vêtements, il y avait d'étranges manteaux, que l'on portait en Pologne, selon les

dires de certains détenus. Nous nous posions la question, à qui avait bien pu appartenir tous ces habits ? Leurs propriétaires avaient-ils été fait prisonniers comme nous ? Ou bien étaient-ils déjà morts ?

Le soir, Heinz m'apporta un habit en bon état, j'en avais besoin pour mon travail dans le restaurant du Struthof.

Le lendemain matin, Heinz m'emmena directement de la chaufferie au restaurant des SS derrière le comptoir. C'était tôt le matin et personne ne se trouvait encore dans la salle. Sur les tables, il y avait plein de journaux et des verres. Le sol était sale. Aussitôt, nous commençâmes à ranger, nettoyer, épousseter, laver soigneusement les verres. Il n'était pas nécessaire de nous presser et la matinée était quasi écoulée, lorsque notre travail fut achevé.

A la chaufferie, nous mangeâmes quelques provisions que Heinz s'était procuré.

Mon affectation en tant que factotum dans l'une des baraques des SS

Un soir, à mon retour du Struthof, Willy Benke, secrétaire au camp, vint me trouver. Il m'assura avoir trouvé une place intéressante pour moi.

Comme j'avais conscience que mon travail au restaurant des SS n'était que provisoire, je fus soulagé d'apprendre que j'allais enfin avoir un travail stable et sûr.

Willy Benke m'expliqua que je pouvais commencer à travailler en tant que factotum dès le lendemain matin dans l'une des baraques des SS. Mon nouveau travail serait moins pénible, en même temps que multiple et varié. Je n'avais aucune idée ce que ce travail allait représenter pour moi et je priai Willy de m'expliquer plus en détails ma nouvelle tâche. « Tu dois veiller à ce que leurs chambres soient impeccablement propres et bien rangées et à exécuter tout ce qu'ils t'ordonneront de faire. C'est tout ; vous serez à 3 Luxembourgeois et les autres te diront déjà comment il faut faire ».

Le lendemain, je dus me ranger dans la colonne des factotums et réussis à rejoindre le groupe sans difficulté, en haut sur la route du camp. Willy Benke me présenta au groupe et Josy m'expliqua ce qu'il fallait faire et nous nous mîmes aussitôt au travail. Plus tard, il me donna encore plein d'autres instructions. Il fallait assurer ordre et propreté de manière parfaite dans la baraque des SS et exécuter tous leurs ordres.

La baraque était occupée par des officiers SS supérieurs et il n'y avait qu'un ou deux officiers par chambre. Ils y dormaient, mais y mangeaient également et y discutaient.

Normalement tous étaient déjà à leur poste de travail respectif, au moment de notre arrivée le matin et ils ne revenaient à la baraque que pour de courts instants dans la journée. Nous démarrions notre journée à faire les lits et à ranger. Puis, nous passions un coup de balai, la serpillière si nécessaire et un coup de chiffon pour ôter la poussière. Nous portions ensuite la vaisselle sale dans la laverie, la lavions soigneusement et la remettions dans les chambres.

Dans la laverie, nous nettoyions et cirions également les bottes des SS ; la cire était à l'époque un bien précieux. Nous devions également laver et repasser le linge, mais nous n'étions pas particulièrement bien équipés pour ce genre de tâche. Nous ne disposions que de seaux remplis d'eau chaude pour y tremper les habits. Nous chauffions tant bien que mal l'eau sur un poêle, encore fallait-il avoir du bois et assez de temps. Nous disposions aussi d'un peu de poudre à lessive et de savon. A vrai dire, nous n'étions pas très doués, ni au courant, comment il convenait de faire la lessive. Il nous arrivait de laver du linge délicat à forte température ou alors le linge n'était toujours pas impeccablement propre après lavage.

Un jour, il m'était même arrivé de brûler une chemise lors du repassage et la décoloration d'habits n'était pas exclue non plus.

Néanmoins, il régnait entre nous détenus et les responsables SS des relations un tant soit peu humaines. Ils se montraient sous un jour cruel et féroce à l'extérieur de la baraque, mais à l'intérieur ils voulaient se comporter comme des humains. Ils nous traitaient certes avec condescendance, à leurs yeux nous étions des sous-hommes ou de la vermine, mais l'intérieur de la baraque n'était visiblement pas l'endroit où ils avaient envie de nous maltraiter. Même si cela devait arriver une fois ou l'autre, c'était par pure habitude. Parfois, ils nous grondaient, voire menaçaient de nous tuer, de nous pendre ou de nous punir sévèrement, mais comparé à ce que les autres détenus devaient endurer, ce n'était rien de bien grave.

Il nous semblait qu'ils hésitaient à se montrer violents à notre égard et ils étaient en contact régulier avec nous depuis des mois déjà.

Pourtant, nous ne leur faisions pas confiance, car nous étions tous convaincus que la bête pouvait à tout moment s'éveiller en eux.

Tout compte fait la tâche de factotum n'était de loin pas la pire dans le camp ; nous en avions pleinement conscience et savions que les autres détenus nous enviaient. Alors nous nous comportions correctement, faisions de notre mieux pour ne pas nous faire remplacer et caressions l'espoir de pouvoir garder cette place jusqu'à la fin de la guerre. Mais nous étions aussi assez lucides pour savoir qu'à tout moment notre situation pouvait basculer.

Durant 11 mois, j'eus affaire à Seuss dans ma fonction de factotum. Ce type était très renfermé et il était quasi impossible d'échanger un mot personnel avec lui, ou encore de faire tomber, ne serait-ce qu'un court instant, la barrière qui séparait détenus et SS.

Ses ordres étaient brefs, lapidaires et il exigeait que tout fût exécuté sur le champ et comme il le voulait. Individuellement, il ne nous appelait jamais par notre nom ou prénom, ni par notre fonction.

Normalement, il était interdit à quiconque de pénétrer dans la baraque des SS, hormis le personnel nazi et nous, détenus.

Jamais on ne voyait l'ombre d'une femme, hormis aux postes des SS de temps à autre.

Seuss était un solitaire. Une seule fois, il amena une femme à l'intérieur de la baraque, ce n'était pas son épouse. Je ne me rappelle plus, combien de temps ils avaient passé ensemble.

Personnellement, Seuss me tracassait à cause de son oiseau, un rouge-gorge, qu'il avait enfermé dans une cage et dont je devais m'occuper.

Un jour, il me menaça de mort, au cas où son oiseau mourrait, pendant que je devais m'occuper de lui. C'était à moi aussi de lui trouver à manger.

Certains détenus avaient l'opportunité de se procurer un peu de nourriture extra ; c'était le cas des factotums, surtout ceux qui avaient la chance de travailler dans la baraque de la « Kommandantur ».

Sur leur lieu de travail, ils avaient des contacts permanents avec des SS de haut rang et grâce à leur empathie – et bien que cela puisse paraître invraisemblable – les détenus pouvaient se procurer de la nourriture supplémentaire considérée comme un « extra » fort apprécié.

Comme la plupart ces factotums étaient des Luxembourgeois et qu'ils recevaient en plus des paquets de leur famille, ils pouvaient donner une partie de cette nourriture extra à d'autres détenus, mais en échange d'autre chose, bien entendu. Ils espéraient acquérir en contrepartie des avantages plutôt personnels, car ils avaient absolument besoin de certaines choses pour accomplir les tâches exigeantes et pointues que leur demandaient d'effectuer les SS.

Aussi, cédaient-ils une partie de cette nourriture extra à des « livreurs », c'est-à-dire des gens qui leur fournissaient en échange du matériel indispensable, comme par exemple de la crème à chaussure, des produits de nettoyage, du matériel de chauffage pour les baraques des SS. Et, bien entendu, ils en gardaient aussi un peu pour eux.

A fréquence moindre, ils faisaient également profiter des artisans en échange de réparations ou autres petits services. Certains SS eux-mêmes s'adonnaient même illégalement à ce genre de troc, ils offraient nourriture extra, voire cigarettes, en échange de services rendus.

Ce trafic devait bien évidemment demeurer secret, même si des gens de la SS et certains détenus « influents » s'adonnaient à ce genre de marché noir ou « organisation spéciale », comme on avait coutume de l'appeler dans le jargon du camp, aussi longtemps qu'ils pouvaient en tirer bénéfice. Mais la position des SS pouvait changer radicalement, lorsque ce trafic souterrain ne leur profitait pas directement. Alors, la vengeance devenait terrible.

Pour les factotums tout se passait sans problème ni incident particulier durant un bon bout de temps. Cependant, l'un d'eux se fit remarquer un jour, c'était le factotum personnel de Seuss.

En effet, Seuss le surprit un jour à donner en catimini des restes de repas au « Kohlenklau », c'est-à-dire au « voleur de chou » [(1)]. C'était le prix à payer pour s'approvisionner en charbon qui devait servir à chauffer la chambre du directeur du camp Seuss.

Mais rien n'y fit, ni excuse, ni explication ; le factotum perdit immédiatement sa « bonne place » et fut affecté à la carrière avec l'ordre spécial de Seuss de « l'achever » sans scrupule !

Toutefois, le factotum avait déjà anticipé ce genre de situation et préparé son éventuelle mutation à la carrière. Malin, il réussit à gagner les faveurs du sergent-major Büttner, ennemi farouche de Seuss. Il lui rendit de bons services, voire des services « extra » en tant qu'ancien factotum ; ce qui lui permit de s'en sortir relativement bien et de se tirer d'affaire sans trop de dégâts.

(1) « Kohlenklau » ou « voleur de chou » était le surnom donné à un détenu chargé de la répartition du chou et de la distribution de moyens de chauffage. Souvent, le « Kohlenklau » travaillait ensemble avec un autre détenu.

Punitions : lot quotidien et impitoyable infligé aux détenus du camp

Il pleuvait sanctions et peines pour la moindre broutille et à n'importe quel moment : si l'on ne se tenait pas parfaitement droit au moment de l'appel, si l'on allait trop vite ou trop lentement, si l'on passait trop près d'un SS ou d'un kapo, si l'on avançait trop à droite ou trop à gauche, si l'on marchait trop au bord de la colonne, si l'on ne travaillait pas assez vite, si l'on ne faisait pas exactement ce qui avait été ordonné, si l'on faisait quelque chose ou si l'on ne faisait rien, si l'on mangeait quelque chose, si l'on n'avait pas fait le lit de manière impeccable, si l'on n'avait pas parfaitement bien rangé l'armoire métallique, si l'on allait pas se coucher à l'heure imposée, si l'on arrivait trop tard, alors qu'un SS, un kapo ou un contremaître avaient besoin de vous, si…. et si…et si…Nous pourrions encore longtemps poursuivre l'énumération de tous les cas de sanctions possibles.

Qui infligeait ces peines ? Tous les SS, toute une série de kapos et de contremaîtres. Rares étaient les peines méritées ou justifiées, la plupart du temps elles étaient injustes et absolument arbitraires.

Le plus grave n'était pas le fait de punir, mais la manière de punir. Toute la journée, les matraques étaient en action, elles constituaient l'emblème des SS, des chefs de commando, des kapos, voire de certains contremaîtres.

Les coups pleuvaient également au moyen de la crosse d'un fusil, en usant d'une barre de fer ou tout simplement assénés avec pieds et mains. Parfois volaient même des pierres, peu importait la partie du corps qu'elles atteignaient. Bien au contraire, on visait les endroits les plus sensibles, la tête, le visage, les reins, voire les parties génitales.

Un autre moyen de sanction était la privation de nourriture durant un, deux, trois jours ou même davantage.

Une autre peine consistait à ligoter les mains d'un détenu dans le dos et à le forcer à rester debout des heures durant, soit au pied d'un mur, soit à la place après l'appel.

La privation de nourriture, ainsi que les appels prolongés étaient les peines les plus redoutées par les détenus du camp, mais aussi les plus fréquentes. De plus, elles étaient souvent collectives, ce qu'affectionnaient les nazis tout particulièrement : l'absence d'un petit rien, un peu trop de bruit dans les dortoirs, une manière de saluer un SS considérée comme incorrecte, des lits mal faits, bref, n'importe quel prétexte.

Une punition collective particulièrement sévère fut infligée à tout un groupe de détenus avant mon arrivée au camp. Par principe, je me refuse à commenter des faits que moi-même n'ai pas vécus, mais cette sanction était tellement cruelle et barbare que je me sens obligé de la raconter. D'ailleurs, elle n'a jamais été démentie par un seul des SS du camp.

C'était le 2 décembre 1941, du temps où Hüttig exerçait la fonction de commandant du camp de Natzweiler. Le bruit courait que quelque chose d'important aurait été volé et le coupable était appelé à se manifester et à s'expliquer. Bien évidemment, aucun détenu ne se manifesta, la peur des sanctions qui allaient suivre était trop grande. A moins que le vrai coupable ne se trouvât parmi les SS, ce qui ressortit d'ailleurs des témoignages après la guerre lors du Procès de Metz.

En guise de punition, tout le monde dut se rendre à l'appel. Il faisait très froid, les températures étaient négatives et un vent glacial soufflait très fort. Tous les quarts d'heure les détenus devaient ôter une partie de leurs habits, à commencer par la chemise, puis le pantalon, les chaussettes et finalement les galoches. Dans les rangs, certains détenus s'effondrèrent, mais personne n'avait le droit de s'occuper d'eux. Le nombre passa de 5 à 10, à 20, à 23. A la fin, des camarades furent chargés de les traîner et de les mettre sur un tas, où ils restèrent sans le moindre secours.

Mais au moment où l'appel fut enfin terminé, le coupable ne s'était toujours pas manifesté. Alors tout le camp fut puni et le groupe des 23 détenus dut périr pour un vol présumé. Où est la justice ? qui porte la responsabilité d'une sanction tellement barbare ? « Je ne voulais pas ça », se justifia Hüttig lors du Procès de Metz. « C'est Kramer qui en est responsable ». A l'époque, Kramer avait déjà été condamné à mort et exécuté. Le juge fit comprendre à Hüttig, ce qu'il pensait d'une telle allégation.

Moi aussi, j'eus droit à une série d'appels en guise de peine collective du fait qu'il manquait un ou deux détenus à l'appel. En fait, certains furent trouvés morts dans leur lit.

Une autre fois, parce que le nombre de détenus n'était pas juste au moment de l'appel de l'après-midi : tentative d'évasion ou effondrement au travail. Une autre fois encore, parce que quelque chose n'était pas comme il fallait au bloc même. Nous dûmes attendre, jusqu'à ce qu'une épaisse couche de brouillard nous engloutît. Et il en allait ainsi.

Plus d'une fois, il fallut rester debout de longues heures et attendre. Certains s'effondraient épuisés, mais à ma connaissance il n'y eut pas de mort.

Qui nous avait imposé de tels appels ? C'était avant tout les SS, mais parfois également des kapos ou des responsables de bloc, soit par jalousie, soit par mépris à l'égard de certains d'entre nous.

Les heures supplémentaires constituaient un autre moyen de punir collectivement, comme par exemple devoir porter des pierres, après la fin normale du temps de travail ou encore le dimanche après-midi. Durant des heures et des heures, il fallait transporter sur ses épaules des pierres de l'extérieur à l'intérieur du camp. C'était non seulement une tâche harassante, mais on se blessait très vite mains et épaules. De plus, il n'y avait aucune pause, pourtant cruellement nécessaire.

De tels travaux punitifs en heures supplémentaires n'étaient souvent qu'un prétexte pour accélérer l'avancement des travaux du camp. Les kapos recevaient l'ordre de pousser les détenus au travail et de surveiller tout particulièrement ceux qui d'habitude avaient des tâches moins pénibles à effectuer.

Lors de « délits » graves, mais non suivis de la peine de mort, des détenus furent passés « au chevalet de bastonnade », fabrication maison. Le détenu devait se coucher sur le ventre, les pieds fixés à une barre de fer à l'aide d'une sangle, les mains ficelées dans le dos. Le malheureux détenu était alors au vrai sens du terme pieds et mains liés, incapable de se mouvoir. En théorie, il recevait des coups par unités de cinq, c'est-à-dire 10, 15, 20, 25 coups sur le postérieur. Mais tout cela n'était que théorique, car il en recevait bien davantage et il devait compter les coups de bâton à voix haute. Si un SS sadique s'amusait à faire croire au

détenu qu'il s'était trompé ou qu'il avait triché ou encore qu'il n'avait pas compté assez fort, il reprenait son action punitive à zéro.

La plupart du temps, le détenu n'avait plus la force nécessaire de compter à voix haute jusqu'à la fin, il avait perdu connaissance bien avant. Pourtant, les coups continuaient, jusqu'à ce que le tortionnaire décidât enfin de s'arrêter.

Photo du **chevalet de bastonnade** au block cellulaire du Struthof ; photos extraites du site internet du camp de Natzweiler-Struthof.

Les coups n'étaient pas toujours portés par les SS ; les tortionnaires eurent l'idée géniale d'engager des détenus pour faire ce travail. Ainsi, un détenu était chargé de martyriser un autre. Par ailleurs, il y avait toujours des volontaires parmi les kapos.

Un jour, ce fut le tour d'un détenu allemand de se retrouver sur le chevalet de bastonnade, suite à sa tentative d'évasion avortée. Seuss chargea un Luxembourgeois de distribuer les coups de bâton, mais il refusa catégoriquement. Finalement, le bourreau du camp s'en chargea. Peu importait qui était « missionné » pour donner des coups, l'essentiel pour les SS était de frapper dur et fort.

En théorie c'était des coups sur le derrière, mais souvent les SS visaient sciemment les reins, voire plus haut. Les détenus perdaient fréquemment connaissance et au moment de reprendre conscience, ils ne pouvaient plus se mettre debout, ni s'asseoir, ni se coucher ; ils souffraient horriblement des semaines durant. Certains détenus succombèrent vraisemblablement.

Un autre procédé très redouté consistait à attacher un détenu, les mains liées dans le dos et fixées au plafond ou à une poutre, debout sur un tabouret. Comme dans le cas d'une pendaison, on retirait le tabouret et le détenu se retrouvait suspendu à ses mains, les bras dans le dos subitement tendus vers le haut. C'était une souffrance atroce et cette torture provoquait fréquemment le déboîtement des épaules. Ce procédé fut utilisé en particulier pour faire

avouer un détenu, en cas de tentative de fuite avortée ou de vol ou encore s'il était suspecté de détenir des informations secrètes.

Cette méthode de torture sévissait surtout au début de ma détention à Natzweiler ; les nazis justifièrent sa mise-en-œuvre sous prétexte de mettre un terme à l'âpre lutte de pouvoir entre différents groupes de détenus. Dans ce contexte, un kapo sadique du nom de Kroll fut démis de sa fonction.

Ce ne sont là que quelques exemples de peines infligées dont je fus moi-même témoin, d'autres sont décrites plus en détail dans d'autres paragraphes, à savoir celui sur la compagnie punitive.

Entre mars et avril 1943, des groupes entiers de détenus étaient soumis à des travaux punitifs. En cette période, le souci des nazis était d'accélérer l'avancement des travaux à l'intérieur du camp, notamment ceux liés à l'aménagement de plateformes et bien d'autres encore.

Les nazis eurent-ils recours aux travaux punitifs, afin d'accélérer les chantiers qui avaient pris du retard ou bien voulaient-ils faire preuve d'une sévérité impitoyable quant à la gestion stricte du camp ? La question reste ouverte.

Toujours est-il que l'ordre de faire travailler un groupe de détenus, voire tous, en plus de leur temps de travail normal était monnaie courante à cette époque. Les nazis leur faisaient transporter terre, pierres et matériaux de construction. D'autres accomplissaient plutôt des tâches artisanales ; d'autres encore devaient effectuer des tâches plutôt stupides : transporter de la neige ou des matériaux d'un endroit à un autre, pour les ramener finalement à l'endroit initial. De tels travaux devaient être faits après les heures régulières de travail, soit le soir, soit le dimanche après-midi, les uniques moments de détente ou de repos.

Les nazis se complaisaient à sélectionner les jours où le temps était le plus exécrable ; les responsables de bloc ou les kapos nous surveillaient sans relâche, nous pressaient à travailler plus vite et exigeaient de notre part une quantité de travail démesurée, alors que nous étions épuisés.

Il est évident que cela ressemblait davantage à des actions punitives qu'à de simples heures supplémentaires. Les raisons exactes demeuraient inconnues et injustifiées à nos yeux.

Des peines très sévères à l'encontre de deux Luxembourgeois

Au printemps 1943, le Luxembourgeois Charles Jung d'Esch sur Alzette avait remis à un employé civil alsacien travaillant à la carrière de Natzweiler une lettre, avec prière de la faire parvenir à sa famille. La direction eut vent de cette démarche qui fut aussitôt sanctionnée par toute une série de peines très lourdes.

Au même moment, un second Luxembourgeois, Mathias Elsen de Steinheim fut mêlé à cette histoire, les SS ayant remarqué qu'il discutait parfois en langue française avec un employé civil alsacien. C'était un prétexte tout trouvé pour l'accuser de tentative d'évasion.

Le directeur du camp Seuss, de même que le chef du service des travaux Nitsch, soumirent aussitôt les deux Luxembourgeois à un interrogatoire musclé, avec l'espoir d'obtenir d'autres noms d'éventuels complices ou encore des informations et des détails lors de leurs aveux.

Les deux détenus furent tout d'abord attachés à un crochet fixé au plafond, les mains liées dans le dos. Les deux résistèrent à cette épouvantable torture, tout comme aux multiples coups de matraque et autres maltraitances, qui laissèrent de vilaines cicatrices sur le corps de Charles Jung, longtemps encore après la guerre. Mais rien n'y fit : aucun des deux ne passa aux aveux.

Puis, les nazis leur mirent des menottes et durant 6 jours, ils durent faire le piquet du matin au soir à l'entrée du camp. Même la nuit, ils durent garder les menottes.

Leur calvaire n'était pas terminé : Charles Jung fut affecté à la compagnie punitive et durant un mois entier, il eut l'occasion d'apprendre à connaître les pires exactions perpétrées au camp.

Après la période passée à la compagnie punitive, il n'aurait toujours pas été au bout de ses peines, s'il n'avait pas été décidé de le transférer au camp de Sachsenhausen, lors du convoi du 7.8.1943.

En réalité, ce transfert fut moins une faveur que la poursuite de peines sévères, car les papiers accompagnant son transfert contenaient une remarque de la plume de Seuss, selon laquelle il fallait poursuivre des sanctions lourdes à l'encontre de Charles Jung.

Au moment du départ du convoi, Seuss s'adressa directement à lui en des termes haineux : « Tu as de la chance de pouvoir foutre le camp d'ici, car j'étais décidé à te faire crever » !

Mathias Elsen quitta le camp de Natzweiler pour Sachsenhausen lors du même convoi, c'est-à-dire le 7.8.1943.

Durant 6 mois, il dut, lui aussi, travailler très dur à la compagnie punitive à Sachsenhausen, suite à une remarque de Seuss dans ses papiers.

Lors du procès de 1954 des responsables SS du camp de Natzweiler-Struthof, Mathias Elsen déclara dans son témoignage que Seuss ne pouvait pas affirmer avoir agi sur ordre de son supérieur hiérarchique, en ce qui concerne les maltraitances qu'il lui avait fait subir personnellement. Il était évident que si Kramer avait inspecté le camp, il aurait fusillé les deux Luxembourgeois sur le champ, sans même passer par la torture.

Par conséquent, Seuss portait seul toute la responsabilité. Cette réflexion ne manqua pas d'impressionner le tribunal.

Personne ne sait, si les deux civils alsaciens furent sanctionnés, eux aussi.

La faim et le froid, l'humidité et le brouillard

La pire des souffrances à endurer à Natzweiler était certainement la faim pour la plupart des détenus.

Le matin, nous avions droit à une soupe qui ressemblait davantage à de l'eau. La soupe du midi était un peu plus épaisse, mais seuls quelques morceaux de chou rave, de chou ou d'orties y flottaient. Il n'y avait ni viande, ni pomme de terre, ni œuf.

Le matin vers 10 heures on nous donnait un peu de pain, 3 tranches pour la journée entière, parfois un peu également le soir, mais 2 seulement pour les détenus considérés comme non productifs. Le pain était accompagné d'une espèce de saucisse ou bien d'un petit morceau de fromage et d'une infime portion de margarine. Celui qui n'a jamais séjourné au camp de Natzweiler peut trouver cette ration quotidienne correcte. Malheureusement, elle n'était de loin pas suffisante.

Le fait de devoir travailler dur dehors dans le froid, sous la pluie ou sous la canicule et celui de n'avoir jamais l'occasion de se reposer un peu augmentaient considérablement le besoin accru en calories.

Je suis incapable de citer un chiffre exact, néanmoins je puis affirmer qu'au bout d'une semaine à peine les détenus devenaient tellement maigres, qu'il ne leur restait plus que les os et la peau, au vrai sens du terme. Leur visage était émacié, tous semblaient avoir une tête de mort, leur regard était terne et éteint, leur capacité à se mouvoir lente et pénible. Ils étaient littéralement à bout de forces. Leurs pensées et leurs conversations portaient de manière obsessionnelle sur la nourriture et les repas ponctuaient le rythme journalier. Plus d'une fois éclataient des rixes à cause d'un morceau de pain ou d'une cuillerée de soupe. Les détenus léchaient leur bol jusqu'à la dernière goutte. Tout ce qui semblait mangeable était englouti avec avidité. Certains détenus mendiaient, d'autres volaient. Lorsque la faim n'était plus supportable, les rixes dégénéraient au point où du sang coulait. La faim nous empêchait de dormir, elle nous torturait et les douloureux maux de ventre nous maintenaient réveillés. Les reins devenaient défaillants et il était fréquent de voir des détenus aux jambes enflées et à la tête gonflée d'eau. Au premier abord, on avait l'impression qu'ils se portaient mieux que les autres, mais c'était une erreur. En réalité, ils étaient bien malades.

Lors de l'appel, il arrivait fréquemment de voir s'effondrer des détenus épuisés et malades ; ils avaient perdu tout contrôle sur eux-mêmes ; ils n'arrivaient plus à se mouvoir, gisaient à moitié morts soit dans la neige, soit sous la pluie ou encore en plein soleil. Les plus chanceux étaient transportés au Revier ou bloc des malades, mais beaucoup mouraient sur place, après avoir abandonné toute envie de se battre pour survivre.

Je raconte ces faits à la 3e personne, car aucun de nous Luxembourgeois n'a eu à souffrir de cette situation.

Après avoir survécu aux premières semaines d'internement au camp et après avoir reçu les premiers paquets de notre famille, nous étions soulagés d'un gros souci. En cas de nécessité, nous pouvions même renoncer à la pitoyable nourriture du camp.

Nous Luxembourgeois ne souffrions plus vraiment de faim comme les autres plus malchanceux, sur lesquels les effets désastreux de la dénutrition étaient nettement visibles.

Les Luxembourgeois faisaient tout pour partager un tant soit peu le contenu des paquets envoyés par la famille ; d'autant plus que chaque semaine nous parvenaient des paquets de 2 à 5 kg de nourriture, ce qui équivalait à plusieurs centaines de kilos par semaine pour

l'ensemble des Luxembourgeois, qui avaient le privilège d'en profiter, sans oublier de partager le contenu avec d'autres détenus ; c'était le salut pour eux.

A l'heure du repas, les détenus passaient devant notre bloc où se trouvaient les marmites à soupe, dont nous Luxembourgeois pouvions nous passer ; alors, nous cédions volontiers notre ration de pain et de saucisse ou de fromage.

Nous étions satisfaits de voir au bout de quelques semaines à peine le résultat chez nos camarades qui en bénéficiaient : ils ressemblaient un peu moins à des « **Muselmänner** », nom donné aux détenus épuisés par la faim qui les tenaillait constamment.

Cependant, le fait de recevoir des paquets suscitait également de la jalousie et ce malgré nos gestes de partage et de solidarité.

Dieu soit loué, les hivers 1942-1943 et 1943-1944 n'étaient pas catastrophiques. Cependant, il faisait très froid à Natzweiler lors de mon arrivée au camp. Il faut dire qu'il est situé à une altitude de plus de 1000 mètres et le vent souffle toujours très fort. De plus, nos habits de prisonnier n'étaient absolument pas adaptés à la bise glaciale qui nous transperçait.

Le pantalon et la veste avaient certes été confectionnés avec un tissu normal, mais le manteau trop court couvrait à peine nos fesses. Sur la tête, nous ne portions qu'une casquette fine que nous devions ôter pour chaque garde-à-vous. Nos sous-vêtements ne pouvaient en rien nous tenir chaud, car sous notre veste nous n'avions qu'une chemise et une culotte ; je ne crois pas que nous ayons eu d'autre sous-vêtement.

Heureusement pour moi, j'avais un long châle en laine dans mes rares affaires personnelles non confisquées à mon arrivée au camp. On m'enviait à cause de mon cache-nez, alors je l'ai coupé en deux et offert la moitié à l'un de mes camarades qui en fut fort content.

Au début, nous ne portions pas de chaussettes, mais uniquement des « Fuβlumpen », c'est-à-dire des morceaux de tissu ou des chiffons, dans lesquels nous enveloppions nos pieds. Ce fait n'était rien de grave, à condition d'avoir des galoches ou des souliers à notre pointure.

Mes premières chaussures au camp étaient un peu trop petites, alors il fallut les échanger contre de bonnes pointures, entre détenus. Mes chaussures possédaient des semelles en bois, ce qui était fort désagréable dans la neige. En outre, elles laissaient facilement passer l'eau et ne tenaient pas bien chaud.

Le pire était certainement les appels interminables, durant lesquels il fallait rester debout en rangs de 5 et attendre, aussi longtemps que les responsables nazis le désiraient. La bise nous empoignait de ses doigts griffus et glaciaux, tout particulièrement lorsque nous avions le malheur d'être rangés à l'extrémité du rang. Dans ce cas, nous étions transis au bout d'une demi-heure à peine.

Les détenus devant travailler dehors et à l'extérieur du camp ne pouvaient jamais avoir chaud, car ils manquaient à la fois de nourriture correcte et suffisante, de force physique pour se réchauffer en s'activant.

J'avais vécu cette expérience durant 6 mois, aussi longtemps que je devais travailler au commando des nouveaux arrivants.

Par bonheur pour nous, le printemps fut précoce cette année-là. A l'intérieur de la baraque, où je travaillais plus tard, nous n'avions plus à souffrir du froid, car nous disposions d'un moyen de chauffage. Il en allait autrement dans nos dortoirs, où il n'y avait pas de poêle et notre lit n'était pourvu que d'une seule couverture. Lorsque nous étions tous au lit, la température ambiante remontait quelque peu ; ce qui n'empêchait pas portes et fenêtres de geler durant la nuit. Par ailleurs, notre haleine formait de petits glaçons qui collaient au bord de notre couverture.

Tout aussi désagréable était l'humidité. Nous n'avions absolument rien pour nous protéger de la pluie, nos habits absorbaient l'humidité en un rien de temps et s'alourdissaient en conséquence. En cas de forte pluie, l'humidité collait très rapidement à notre peau. Sur les chantiers, nous n'avions aucun abri. Si les SS avaient un peu de cœur, ils nous distribuaient des sachets en papier que nous mettions sur notre tête ou sur nos épaules décharnées.

Mais pour beaucoup de SS, la pluie représentait à leurs yeux un moyen de « torture » tombé droit du ciel, et ils en profitaient amplement.

Lors de notre retour au camp, nous tentions de faire sécher nos pauvres habits trempés, mais l'espace autour du poêle, s'il y en avait un, ne suffisait pas pour autant de détenus ; par conséquent, le séchage n'était guère concluant. De plus, notre chemise et notre culotte mouillées nous servaient la nuit de pyjama…

L'humidité pouvait même être fatale, les détenus étaient capables de surmonter rhumes et toux, mais pas de maladie plus grave, étant donné physiquement que nous ne possédions pas les forces de résistance nécessaires. Les cas de pneumonie devenaient fréquents et souvent mortels et il n'y avait pas de médicaments adéquats et efficaces au camp.

Nous ne craignions pas le brouillard, qui ne posait pas de problème grave pour nous.

La première lettre à ma Famille :

Konzentrationslager Natzweiler

Meine Anschrift:

Name:

geboren am:

Gef.-Nr.

Natzweiler, den

Photo de papier à lettre distribué au camp de Natzweiler-Struthof. Y figurent le règlement et les consignes strictes quant à l'envoi de lettres et à la réception de paquets pour les détenus.

En principe nous avions le droit d'envoyer du courrier à la maison le 2e dimanche du mois. Mais comme nous étions arrivés au camp le dimanche 31 janvier 1943, il nous était impossible d'écrire tout de suite une lettre à notre famille. Aussi fallut-il attendre patiemment le dimanche de correspondance suivant.

Tout courrier ne pouvait être adressé qu'à un seul destinataire.

Au cours du dimanche après-midi, le responsable du bloc nous distribuait les cartes postales (modèle ci-dessus) et mettait à notre disposition plume et encre.

La première fois, il était interdit d'écrire une lettre, il fallait se contenter d'envoyer une carte depuis le camp. Mais l'essentiel était de pouvoir donner signe de vie à nos proches.

Le kapo nous expliquait en détail ce que nous avions le droit d'écrire et ce qui était strictement interdit, comme par exemple mentionner quelque chose de négatif ou de préciser des détails sur le camp. Il était également exclu de formuler un vœu quelconque ou encore de demander quoi que ce soit.

Ainsi, en ce premier « dimanche de correspondance » au camp, mes camarades et moi rédigeâmes le peu qu'il nous était permis d'écrire. Un morceau de papier journal nous servit de brouillon et nous nous appliquâmes à améliorer notre texte, à effacer un mot par ci par là pour le remplacer à un autre passage par un autre ou par une autre expression. Puis nous recopiâmes notre texte au propre sur la carte en soignant notre écriture. La carte fut remise au kapo qui la relut scrupuleusement. Dès qu'il n'était pas d'accord avec un seul petit détail, il déchirait la carte et il fallait recommencer à zéro !

Au bout de quelques heures, c'était chose faite pour tous et nous anticipions la manière dont notre famille réagirait à notre signe de vie et à la réception de notre courrier.

Il arrivait également que dès le lundi ou le mardi soir certains d'entre nous étaient convoqués au « poste de censure du courrier », si aux yeux des nazis affectés à ce poste notre courrier ne correspondait pas au point près aux consignes fixées par le camp.

Les consignes se firent encore plus sévères un peu plus tard, mais cela ne nous empêchait pas de répéter le même scénario tous les « dimanches de correspondance » au camp.

Cependant, nos lettres ne contenaient absolument rien de personnel, ni d'intéressant ou d'important à communiquer à notre famille. Leur contenu était « vide », mais ce style de lettre n'était pas frappé de censure au bureau du courrier des détenus à Natzweiler.

En cas d'approbation du contenu, les responsables nazis y rajoutaient leur signature, un tampon du camp et un timbre à l'effigie d'Hitler.

Ce fut ainsi que mes parents reçurent mon premier courrier de Natzweiler. En 8 lignes, ils purent lire :

« *Chers parents,*

A présent, je suis à Natzweiler et toujours en bonne santé. Ne vous inquiétez pas à mon sujet. Ce serait bien, si vous pouviez me faire parvenir des paquets avec de la nourriture, du tabac, des cigarettes, mais pas d'argent, ni d'habit, ni d'alcool.

Mes salutations les plus cordiales à vous tous. Prenez bien soin de vous et tout ira au mieux.

Votre fils et votre frère,

Erny ».

Mon commentaire :

Cette missive ne pouvait être adressée qu'à un seul destinataire, d'où l'unique nom de mon père. Afin de pouvoir écrire un maximum sur un minimum de place, il fallait être concis, mais précis et adopter un style plutôt télégraphique, l'essentiel étant de rassurer au mieux nos proches.

Au moment de la rédaction de notre courrier, nous étions à la fois contents de pouvoir écrire, même sans épanchement d'âme, et anxieux à l'idée que notre famille pût être affligée, voire malade à cause de notre situation. Nous n'avions pas le droit de préciser exactement le contenu souhaité des paquets, sauf s'il correspondait aux consignes nazies préimprimées sur le papier-lettre fourni par le camp.

L'envoi d'argent était strictement prohibé, alors qu'aucune consigne ne l'interdisait expressément. Il était interdit d'envoyer des habits à cause des « risques de vol », des spiritueux à cause des « risques d'agressivité et de violence » de la part de détenus ivres !

Je n'avais pas envie de tabac ni de cigarettes pour moi, mais j'avais l'intention de les échanger contre autre chose au camp.

Je transmettais mes salutations de manière générale à tout le monde, avec l'espoir que mes parents comprendraient qui saluer de ma part et qui informer de ma situation actuelle.

Avec impatience, nous attendions la réponse à notre courrier, de même qu'une réaction positive quant à notre souhait d'envoi de paquets.

Je ne me rappelle plus exactement la date de la réponse de ma famille. En tout cas, elle avait dû arriver avant le 21 février 1943, « dimanche de correspondance ».

Je n’y appris pas grand-chose, car mon dernier courrier avant mon transfert à Natzweiler datait de mon internement à la prison de Wittlich [Rhénanie-Palatinat]. Depuis, plus grand-chose ne s’était produit.

Le premier paquet de ma famille

Konzentrationslager Natzweiler

Post: Rotau (Elsass)

15. August 1943

Der Tag der Entlassung kann jetzt noch nicht angegeben werden. Besuche im Lager sind verboten. Anfragen sind zwecklos.

Auszug aus der Lagerordnung:

Jeder Häftling darf im Monat 2 Briefe oder Postkarten empfangen und absenden. Eingehende Briefe dürfen nicht mehr als 11 Zeilen enthalten und müssen übersichtlich und gut lesbar sein. Pakete in beschränktem Maße bis zu 5 kg sind zugelassen. Geldsendungen sind nur durch Postanweisung möglich, deren Abschnitt nur Vor-, Zuname, Geburtstag, Häftlingsnummer trägt, jedoch keinerlei Mitteilungen. Geld, Foto und Bilderbeilagen in Briefen sind verboten. Die Annahme von Postsendungen, die den gestellten Anforderungen nicht entsprechen, wird verweigert. Unübersichtliche, schlecht lesbare Briefe werden vernichtet. Im Lager kann alles gekauft werden. Nationalsozialistische Zeitungen sind zugelassen, müssen aber vom Häftling selbst im Konzentrationslager bestellt werden.

Der Lagerkommandant

Liebe Eltern! Natzweiler, 15.8.43

Seit letztem Brief hab ich 3 Pakete mit Dank erhalten, Bei der Verpackung müßt Ihr immer ein festes Pappkarton nehmen; in letzter Zeit sind nämlich verschiedene meiner Pakete in beschädigtem Zustand hier eingetroffen. Ich habe alles erhalten, was Ihr in letztem Brief schreibt, nur das letzte wäre nicht notwendig gewesen. Für die Größe aus Befort danke ich, meine besten Glückwünsche [illegible] tag, auch für Marschen. Celine schreibt daß sie mein arbeiten

Message de remerciements d’Ernest Gillen daté du 15.08.1943 pour l’envoi des 3 premiers paquets de sa famille + mention de la consigne « d’emballage correct » à respecter.

A mon arrivée au camp de Natzweiler, j’étais détenu depuis 9 mois et demi et je n’avais encore reçu aucun paquet de ma famille, c’est-à-dire quelque chose à manger ou à me mettre, hormis quelques petits morceaux de pain rassis qu’un détenu d’origine allemande à Wittlich m’avait offert par l’entremise de ma mère ou de ma famille.

Les autres détenus luxembourgeois, transférés du camp de concentration de Hinzert [Rhénanie-Palatinat] à celui de Natzweiler avant moi, avaient déjà reçu quelques paquets contenant des victuailles de leur famille. C'est pourquoi, ils purent écrire avant moi à leur famille et reçurent de ce fait leurs premiers paquets avec des victuailles du Luxembourg avant moi.

Avec envie, mes codétenus et moi, qui n'avions encore rien reçu, regardions le contenu de ces paquets remplis de choses appétissantes et succulentes. Confiant, je souhaitais ardemment l'arrivée d'un paquet pour moi, tout en sachant que mon premier courrier venait à peine de partir. Au bout de quelques jours, je me rendis avec mes compatriotes du Luxembourg au secrétariat du block 1, me mis en rang comme eux et après le souper attendis mon tour pour réceptionner éventuellement un paquet. Il y avait tous les jours des paquets en provenance de mon pays natal, mais encore aucun pour moi. Au bout d'une attente interminable, les responsables nazis se chargeaient au secrétariat même d'ouvrir les paquets et de les fouiller.

A l'intérieur de la quasi-totalité des paquets, il y avait de la confiture, du sucre, du sel, du pain et de la viande fumée. Après vérification par les responsables SS, ces denrées précieuses se trouvaient étalées sur la table dans un terrible désordre. Les nazis procédaient à l'appel des récipiendaires ; dans la file d'attente il y avait souvent des Luxembourgeois ; ceux qui n'avaient pas eu la chance de recevoir un colis s'en retournaient au bloc, déçus et chagrinés.

Dès les premiers jours, certains détenus avaient la chance de recevoir un paquet. L'heureux récipiendaire prenait possession de son trésor et s'en allait l'engloutir aussitôt. D'autres avaient le sens du partage, avec un espoir de réciprocité. Les premiers jours de mon arrivée, aucun détenu assis à la même table que moi n'eut droit à un paquet ; il fallut attendre la 3e semaine.

Le récipiendaire renonça à sa ration alimentaire ce jour-là et en fit profiter d'autres.

Lorsque mon voisin de dortoir, Marcel Schiltz d'Esch, reçut son premier paquet, il le partagea avec moi. *« Le jour où toi tu auras un paquet, tu le partageras avec moi* », telle était la devise toute simple entre nous, ce qui permit de créer une communauté basée sur la camaraderie et le partage durant toute la période de notre internement à Natzweiler. C'était surtout grâce à Marcel, car il recevait le double de paquets comparativement à moi. Mais il en partageait volontiers le contenu.

Vers la fin de la 3e semaine de mon internement au camp de Natzweiler, je reçus enfin le paquet tant attendu et peu de temps après le second envoyé par ma sœur Marie. A compter de ce moment, notre communauté reposa sur des bases solides d'approvisionnement.

Ainsi, nous Luxembourgeois avions la chance de pouvoir oublier la souffrance due à la faim grâce à tous nos paquets ; nous recevions tellement de colis en provenance de notre pays natal, qu'il nous était possible de renoncer à la soupe du camp et d'en faire profiter des camarades de diverses nationalités, qui considéraient nos parts comme des rations extra.

Sur ma carte postale du 21.02.1943, je pus annoncer avec joie la réception des 2 paquets et de la lettre de mes parents. J'en profitai également pour leur suggérer de m'envoyer plutôt des petits paquets que des grands, car il m'était plus facile de gérer la consommation de denrées périssables et de plus, de petits paquets étaient davantage à l'abri d'éventuels voleurs. Je leur

fis également part du fait que d'autres membres de la famille avaient le droit de me faire parvenir des petits colis ; néanmoins, il fallait scrupuleusement veiller à l'adresse exacte.

Dans mes lettres suivantes, je confirmais à chaque fois la bonne réception des colis et lettres. Pour nous, le contenu des paquets était du pain bénit. Je tentais de formuler mes vœux de manière sibylline ou entre les lignes.

Certains SS manifestaient ouvertement leur agacement au sujet de la réception de paquets de notre famille, tout particulièrement l'envieux SS Schmit, alors que son collègue Reutschler se montrait plus compréhensif et clément, surtout après s'être fait offrir quelques bonnes petites choses à manger. A la longue, la plupart des SS ouvrait et contrôlait nos paquets, tout en les laissant intacts et les hurlements et cris d'envie et de rage destructrices de Schmit disparurent.

Chants et musique

Chœur et orchestre…. au camp de Natzweiler-Struthof

Par dépit et temps long, mais également par plaisir de chanter, il nous arrivait de chanter de temps à autre non seulement à l'intérieur de notre baraque ou à notre lieu de travail, mais aussi au lit dans notre dortoir, quand le sommeil ne venait pas tout de suite. Dans notre baraque, il y avait de nombreux Luxembourgeois, alors nous chantions des chants de notre pays natal et parfois même quelques mélodies populaires allemandes. Parfois, nous réussissions à entraîner quelques camarades d'autres nationalités qui se mettaient alors à chanter des airs de leur pays. De manière spontanée, il y eut des soirées musicales et lors d'une telle soirée naquit l'idée de constituer un chœur. L'idée séduisit très vite et le chœur prit forme.

Erich de Francfort, un détenu allemand au triangle noir faisait partie de notre baraque. Avant son arrestation par la Gestapo, il dirigeait une chorale en plus de sa vie professionnelle. Erich manifesta un vif intérêt pour ce projet et d'autres camarades le soutinrent.

Au début certains qui pourtant avaient acquiescé à ce projet voulaient en fait narguer Erich qui avait peu d'amis et que les autres avaient plutôt tendance à ignorer. Erich le prit assez mal et voulut leur montrer ce dont il était capable.

Il réussit à se procurer du papier et se mit à noter la partition d'un très beau chant populaire allemand.

Certains se laissaient recruter par Erich pour s'amuser ; moi, je me portai également volontaire mais pour le plaisir de chanter.

Erich trouva une baguette, évalua la qualité de notre voix et nous répartit en groupes. Il me mit dans le groupe des premiers ténors. Durant quelques soirées eurent lieu les premières répétitions et nous nous entraînâmes à chanter ce beau chant populaire allemand.

La plaisanterie de certains prit aussitôt fin et ils se retirèrent bien vite de notre chorale. Et ceux qui trouvaient véritablement du plaisir à chanter assurèrent le bon fonctionnement du groupe musical.

Nous apprîmes à chanter d'autres airs populaires et étions fiers de notre prestation. Erich avait réalisé quelque chose de très bien, il avait réellement le sens de la musique et du chant et savait bien diriger un groupe ; ce qui permit de le considérer d'un autre œil.

Entre temps, l'hiver avait pris ses quartiers et le groupe se mit à évoquer Noël et l'idée d'une vraie fête de Noël agrémentée de chants et de musique. Cette soirée de Noël devint réalité.

En plus du chœur crée à l'automne 1943, il existait déjà un groupe musical au camp qui avait eu l'occasion de se produire plusieurs fois au printemps et en été 1943.

Ce petit orchestre était dirigé par un Luxembourgeois du nom de **Roger Kauthen.** Il était musicien professionnel au sein de la musique militaire luxembourgeoise et il était fort doué.

Au camp de Natzweiler, Roger Kauthen jouait le rôle de chef du Revier ou du bloc des malades et de ce fait, beaucoup le considéraient avec estime, c'était une personnalité fort appréciée, quelqu'un de distingué.

Je ne sais pas comment cet orchestre était parvenu à acquérir des instruments de musique ; peut-être que l'un ou l'autre avait dans ses effets personnels un petit instrument, que les nazis n'avaient pas systématiquement confisqué à leur arrivée au camp. Peut-être que leur famille avait exceptionnellement eu le droit de leur faire parvenir un instrument, bien que la musique ne fût pas tolérée de manière officielle au sein du camp.

Roger Kauthen avait la chance de pouvoir recruter d'autres musiciens professionnels de diverses nationalités, tels des Autrichiens, des Polonais et des Tchèques et bien entendu des Allemands.

On les entendait jouer de temps à autre, soit en soliste, soit en groupe ; il leur arrivait de se produire exceptionnellement à la place de l'appel.

Leurs concerts étaient pour nous source d'enchantement et nous paraissaient presque surnaturels. Ils illuminaient notre quotidien empli de misère et de souffrance.

Quelqu'un d'externe au camp pourrait se demander, à juste titre d'ailleurs, si ces concerts n'avaient pas été « impulsés » d'en haut, pour nous mettre de la poudre aux yeux.

Et bien non, ce groupe instrumental s'était formé sur la base du volontariat, tout comme le groupe de chant, et nous participions aux concerts de manière tout à fait libre en écoutant avec une attitude de recueillement pour ainsi dire.

Même les SS semblaient y trouver du plaisir ; en tous cas, ils se montraient très tolérants.

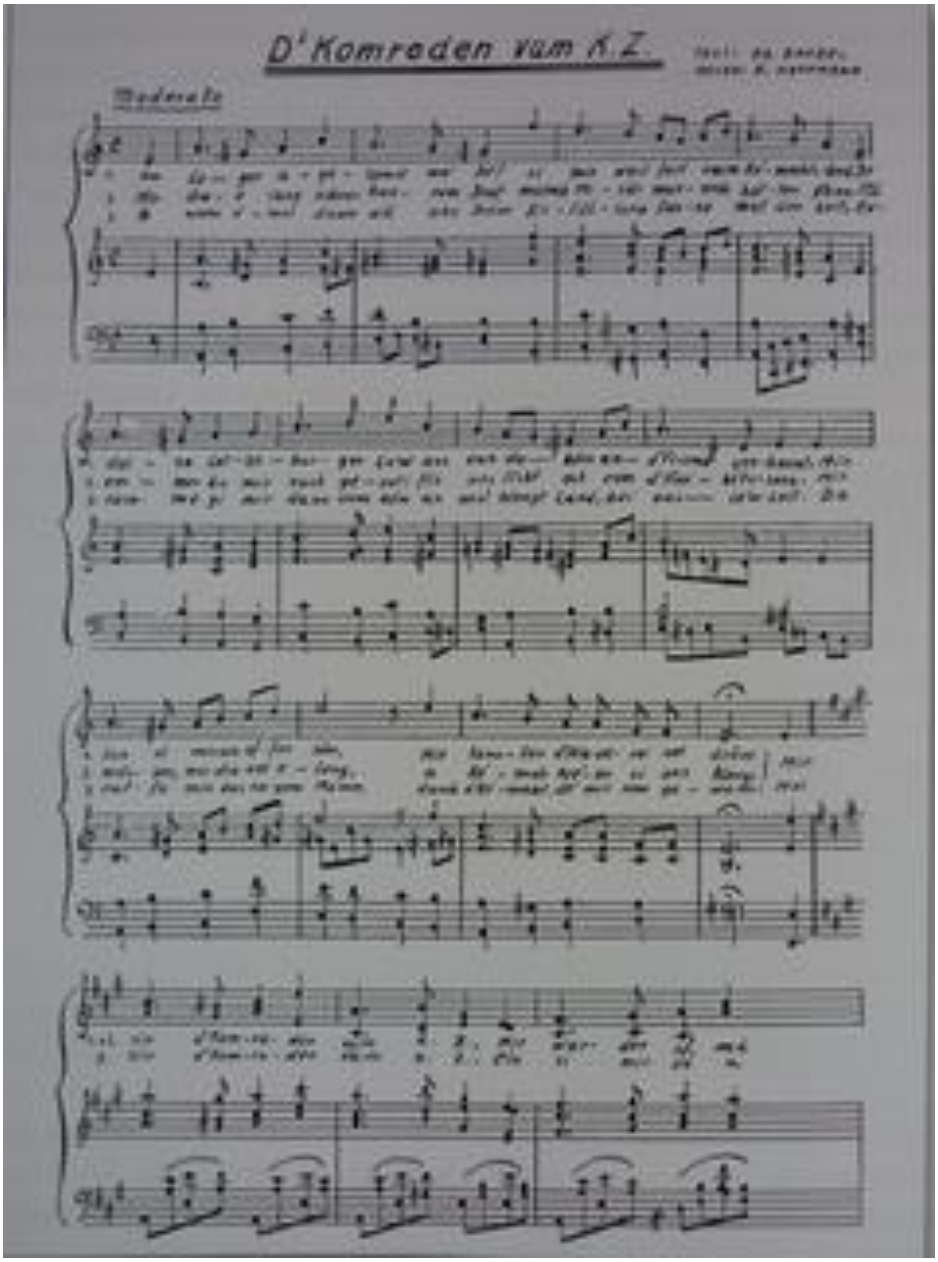
Ed Barbel composa en janvier 1944 au camp même le texte adapté à la mélodie du chant « D'Komroden vum KZ », Emile Hoffmann composa la musique.

Emile Hoffmann était lui aussi un musicien professionnel et membre du groupe de résistance LVL [Lëtzebuerger Vollekslegio'n] où il occupait de 1941 à 1943 le poste de chef du district d'Osweiler.

Emile Hoffmann composa également de 1941 à 1945 l'une des messes solennelles pour la famille archiducale dédiée à la Vierge Marie de Girsterklaus ; certains passages sont profondément touchants.

Cette messe solennelle fut reprise en 1986 et la cassette fut vendue pour aider à financer les orgues de Girsterklaus à Westerfeld. La messe fut animée par la chorale de Rosport sous la baguette de Gérard Feltes ; Jean Feltes jouait à l'orgue.

Lors de cette messe, le curé, Marcel Braun, relata l'histoire de Girsterklaus.



Partition du chant

Passe-temps et distraction…

Parmi nos loisirs tolérés, il y avait la lecture. Un jour je réussis à mettre la main sur un petit dictionnaire du style « Assimil » pour apprendre le russe. Ainsi, je commençai à apprendre cette langue ; de toute façon, cela ne pouvait pas nuire, me dis-je.

Je rafraîchis également mes connaissances en philosophie. Par ailleurs, dès que nous avions droit à un peu de temps libre, certains jouaient à des jeux de société, d'autres aux échecs. Nous faisions également des mots croisés qui se trouvaient dans le journal « Straβburger Neueste Nachrichten », si nous arrivions à nous en procurer un. Nous tentions aussi de comprendre le message entre les lignes des différents articles, car nous savions que la presse en Alsace était sous contrôle nazi. Nous étions contents d'avoir des nouvelles du monde extérieur.

Nous tentions également de résoudre des problèmes mathématiques, comme par exemple des racines carrées ou des calculs puissance 3. Il nous arrivait de sécher et notre camarade Eugène Lahr qui était professeur de maths devait alors venir à notre rescousse. Pourtant lui aussi, avait parfois du mal à résoudre un problème mathématique. Cela montre à quel point nos bourreaux faisaient tout pour nous abrutir et anéantir nos capacités intellectuelles.

Certains soirs ou dimanches après-midi, il nous arrivait de faire la cuisine sur le poêle de notre baraque, les paquets de notre famille contenant parfois du café ou du cacao, du pudding et des pâtes. La cuisson dégageait une odeur merveilleuse et alléchante, même si tous les détenus ne pouvaient malheureusement prendre part au festin.

Au sujet des fugitifs, des passeurs et des tentatives d'évasion réussies

Un certain nombre de détenus réussirent à s'évader grâce à la complicité et à l'aide efficace de la population locale, de civils ou encore de résistants locaux.

1) **Le 2 août 1942,** 5 détenus réussirent à s'évader par leurs propres moyens du camp : Alphonse Christmann (allemand), Joseph Cichosz (polonais ? espagnol ?), Karl Haas (allemand), Joseph Mautner (tchèque) et Martin Winterberger (français).
   4 d'entre eux purent rejoindre les Alliés grâce à l'aide d'habitants et de membres de la Résistance française.

2) **Le 22 novembre 1942, François Kozlik** (autrichien) et **Robert Leuthold** (allemand) réussirent à fuir au moment de l'évacuation des derniers détenus du Struthof. Ils s'en sortirent indemnes et rejoignirent les Libérateurs, grâce à l'aide de la population

locale, en particulier grâce à la famille Idoux qui exploitait la ferme du Struthof et à Jacqueline Fraulob et Alice Wuillez.

3) **Le 22 novembre 1942, Couni Adam**, **Mett Barbel, Jos Freismuth** et **Lé Schilling,** tous Luxembourgeois, réussirent eux aussi à s'évader grâce à l'intervention d'habitants de Rothau. Adam et Freismuth furent blessés lors de l'accident du camion qui transportait les derniers détenus et du matériel ; il s'était renversé sur la route pentue du Struthof à Rothau. Deux jeunes femmes, Hélène et Lily Krentzer de Rothau prirent en charge les deux blessés ; un médecin les soigna dans la maison des Krentzer qui leur offrirent de la nourriture et les mirent en sécurité. Les deux fugitifs disparurent dès le lendemain.
   Le même jour, les deux autres fugitifs non blessés, Barbel et Schilling, se firent arrêter et furent mis sous surveillance nazie dans une maison à Rothau. Mais grâce à la détermination et à l'aide efficace de Léon Herny, membre des F.F.I., ils réussirent à fuir. La famille de Léon Herny les cacha dans deux endroits secrets différents et leur procura des vivres jusqu'à la Libération.

4) Des détenus dont je ne connais pas le nom réussirent à se cacher chez la famille Albert Kilmann à Rothau. Je ne connais pas non plus les circonstances exactes de leur évasion.

Des camarades fort sympathiques au camp

Wassili, le jeune Polonais, qui refusait de mendier…

L'un des camarades de l'Est qui s'était profondément attaché à moi, était un jeune Polonais. Comme je ne me rappelle plus de son nom, je vais l'appeler Wassili.

Lorsqu'il s'était ébruité que nous Luxembourgeois du block 2 recevions régulièrement des paquets de notre famille et que de ce fait il était possible d'espérer un morceau de pain ou une ration de soupe supplémentaire, de plus en plus de détenus d'autres blocks affluaient chez nous, particulièrement au moment du souper. Tous avaient un visage émacié et épuisé par les travaux forcés. Même si nous n'avions pas forcément meilleure mine qu'eux, nous ressentions de l'empathie à leur égard. Sans nos paquets contenant des victuailles, nous n'aurions pas pu faire grand-chose pour eux.

Au début nous distribuâmes un demi bol de notre soupe du camp à laquelle nous renoncions ; peu de temps après ce fut un bol rempli à ras bord. Selon le contenu de nos paquets du

Luxembourg, nous n'avions plus du tout besoin de la soupe du camp, contenue dans d'immenses marmites en provenance de la cuisine, pour calmer notre faim.

Alors, nous donnions notre part directement à d'autres qui attendaient dehors devant notre block. Il arrivait même qu'un kapo d'un autre block envoyât des détenus chercher nos parts de soupe pour « ses » gens ; régulièrement des camarades venaient quémander de la soupe ou du pain chez moi. Je leur offris tout ce qu'il m'était possible de céder, mais ils étaient tellement nombreux qu'il était impossible de satisfaire tout le monde. Certains jouaient des coudes et repoussaient sans gêne d'autres qui attendaient et repartaient finalement bredouilles.

Un jour, un jeune détenu attira mon regard ; il était nettement plus petit que les autres et il semblait avoir à peine 15 ou 16 ans. Je lui offris ma part de soupe et les jours suivants il revint à chaque fois.

Il n'était pas aussi hardi et téméraire que beaucoup d'autres, mais il revenait régulièrement.

Autant de fois que je le pouvais, je lui cédais ma part de soupe et lui offrais quelques petits suppléments de nourriture. Peu de temps après, il osa s'approcher de mon block en dehors de la période du souper. Il restait là à attendre et à fixer du regard le block.

Un jour, au moment où je m'apprêtais à quitter le block, il vint vers moi, sortit un bout de tissu de sa poche, se baissa devant moi avec l'intention de nettoyer mes chaussures. Je déclinai son offre, mais il insista et ne disparut que lorsque je lui eus fait comprendre de manière énergique que je n'étais pas d'accord. Il semblait attristé par ma réaction.

Durant quelques jours, je ne le vis plus. Quand il revint avec ses camarades, je lui réservai ma part de soupe, mais il ne vint pas vers moi. Le lendemain, il en fut de même et je ne pouvais comprendre pourquoi Wassili m'évitait à présent.

Par hasard, je le croisai à proximité de mon block et lui demandai pourquoi il m'évitait ainsi.

Il me répondit : *« Je ne veux pas mendier de la soupe chez toi »*.

Il ne voulait pas qu'on lui offrît de la soupe ; il ne voulait ni mendier ni recevoir l'aumône. Il n'acceptait de recevoir quelque chose qu'en contrepartie d'autre chose. Je lui donnais à manger, en contrepartie il voulait à tout prix me proposer autre chose. A partir de cet instant, j'acceptai volontiers qu'il nettoyât mes chaussures ou qu'il me rendît un service quelconque et nous devînmes de bons amis.

Wassili venait dorénavant tous les jours, il faisait avec zèle, tout ce que je le priais de faire et en contrepartie, il avait droit à ma part de soupe et à d'autres vivres. Si par exemple, j'avais besoin de chaussettes, il faisait tout pour m'en procurer. Il ne renâclait absolument pas à satisfaire tous mes souhaits et lorsqu'il y était parvenu, il convenait avec moi du prix à payer en échange. Jamais il n'avait tenté de me gruger et j'appris par l'intermédiaire d'autres camarades qu'il procédait toujours de manière honnête pour me procurer quelque chose en s'adressant à ses amis affectés au dépôt d'habits et autres effets. Ainsi, il m'était possible de négocier avec lui en bonne conscience et avec une satisfaction réciproque.

Wassili me raconta les motifs de son internement à Natzweiler ; les nazis avaient également arrêté et déporté ses parents dans un camp. Depuis, il ne les avait plus revus et ne savait pas s'ils étaient encore en vie.

Lui-même avait été déporté dans différents camps et à Natzweiler il tentait de survivre tant bien que mal. La plupart des détenus l'appréciait beaucoup et ils s'efforçaient de lui rendre service et de répondre à ses souhaits, alors qu'ils ne l'auraient pas forcément fait pour d'autres.

Tous les deux, nous échangions des souvenirs de notre vie avant notre arrestation et notre internement au camp. Lui me parlait de la Pologne et moi je tentais de lui décrire le Luxembourg. Lui m'apprit quelques mots en polonais, moi quelques phrases en luxembourgeois. Il avait décidé de ne plus retourner en Pologne à cause de la présence des Russes et il souhaitait ardemment s'installer au Luxembourg.

Notre amitié résistait à toutes les tempêtes qui agitaient le camp, sans aucune zone d'ombre ni de perte d'intensité. Toutefois, nos liens amicaux se rompirent au moment de mon transfert vers un autre camp nazi en février 1944. Wassili me dit adieu, les yeux emplis de larmes et depuis, je n'ai plus aucune nouvelle le concernant. Souvent, je me pose des questions sur ce qu'il est devenu.

Deux tsiganes* du nom de Rosenberg

Les SS les ont utilisés comme cobayes pour leurs expériences médicales…

Dans notre block séjournaient aussi deux tsiganes du nom de Rosenberg, le père et le fils – ou bien étaient-ils trois ? Je ne me souviens plus exactement -

Tous les deux étaient de joyeux compères appréciés par tout le monde. Le père travaillait à la carrière et se débrouillait tant bien que mal et le fils réussit à se hisser au rang de contremaître.

Le jeune Rosenberg se sentait à l'aise en notre compagnie, parce qu'il savait que nous étions bien disposés à son égard et il recevait de nous des vivres dont nous n'avions pas absolument besoin. Mais il avait une peur bleue des SS et ne leur faisait aucunement confiance, même s'il n'était pas leur souffre-douleur.

Il avait la ferme conviction qu'un jour ils allaient le tuer et qu'aucun tsigane ne pourrait survivre à son internement dans un camp nazi. Nous nous efforcions de le rassurer et de le convaincre qu'il n'était pas davantage menacé d'extermination que nous ; mais il ne nous croyait pas. A raison, malheureusement.

Un jour, il eut l'ordre de se rendre au Revier ou block des malades, alors qu'il était en bonne santé. Il savait pertinemment qu'aucun détenu n'était appelé au Revier, s'il n'était pas malade.

Il fit tout pour ne pas y aller, mais en vain. Il s'y rendit finalement avec résignation : on le soumit à des injections et à la prise de médicaments.

Pour soigner ou pour guérir quelle maladie ?

Personne ne lui fournit d'explication et d'autres camarades ne dirent pas un mot à ce sujet.

Les deux Rosenberg furent ainsi « soignés » au Revier ; les deux étaient des gaillards costaux et au début ils ne manifestaient aucune réaction alarmante suite aux injections et aux médicaments. Je ne sais pas, si par la suite ils ont connu des problèmes graves.

Etaient-ils devenus des cobayes pour les expériences médicales de médecins nazis, comme ce fut le cas de nombreux tsiganes et Juifs ?

Personnellement, j'en suis convaincu et j'espère de tout cœur que mes deux camarades tsiganes ont réussi à survivre à ces horribles traitements médicaux nazis.

C'était des gens bien qui ne voulaient du mal à personne et qui n'avaient pas mérité de devenir les cobayes de médecins SS.

*Tsiganes : durant les 12 années de dictature nazie, le nombre de victimes tsiganes s'élève entre 300 000 et 500 000 – le nombre exact est difficile à évaluer- Leurs bourreaux et assassins les appelaient « tsiganes », alors qu'aujourd'hui on les appelle plutôt « Roms », à cause de leur parler, le « Romani ». Les Sintis constituent un sous-groupe des Roms et ils vivent dans l'espace germanophone. Par ailleurs, il existe d'autres sous-groupes mais de nos jours, on utilise en général l'appellation de gitans ou encore de « Sinti ou Rom ».

Exécutions au camp de Natzweiler

En plus des nombreuses possibilités plus ou moins directes de mourir au camp de Natzweiler, il y en avait une qui était rapide : l'exécution *

*Exécutions : sur le plan juridique, la plupart des « exécutions » reposant sur des « condamnations à mort » ont fait l'objet de procès après la guerre. Coupables et responsables furent traduits en justice et durent répondre de leurs actes. Beaucoup furent condamnés à des peines plus ou moins lourdes.

Les victimes d'exécution

Furent exécutés au camp de Natzweiler-Struthof :

- Des détenus qui avaient osé contrevenir au règlement du camp ; par exemple, le cas de tentative de fuite avortée.

- Des détenus transférés au camp de Natzweiler pour y être exécutés ; par exemple des Juifs, des résistants français…

- Des hommes amenés de l'extérieur pour exécution ; par exemple des gens de prisons ou de bunkers de la Gestapo.

Les victimes de la catégorie 2 et 3 étaient à mon avis les plus nombreux.

Parmi les personnes exécutées de la catégorie 3, comptaient 7 Luxembourgeois, 3 Français et 1 apatride. Ils furent fusillés le 19 mars 1944 dans la « Kiesgrube », c'est-à-dire la gravière du camp.

Les différentes formes d'exécution au camp de Natzweiler :

1) **Exécution publique par pendaison :**

La potence, photo prise par Erny Gillen.

En règle générale, les condamnés à mort du camp étaient pendus.

La potence était érigée sur la place principale de l'appel. Tous les détenus devaient se mettre au garde-à-vous sur les deux places d'appel du camp et regarder obligatoirement en direction de la potence. Quant au condamné à mort, il restait enfermé dans le bunker ou prison du camp jusqu'au moment de sa pendaison. C'était là qu'un responsable nazi prononçait la sentence et aucun autre détenu n'était présent ; le processus de son jugement et de sa condamnation demeurait absolument secret*.

*Selon l'accusation portée à l'encontre des responsables du camp de Natzweiler lors du Procès de Metz, les délais imposés par la loi n'auraient pas toujours été respectés.

C’était le commandant ou le chef du camp qui prononçait la sentence de mort devant le condamné. Il n’y avait aucune possibilité de demander l’assistance d’un religieux.

Alors que tous les détenus du camp attendaient sur la place de l’appel et que toutes les sommités nazies et supérieurs hiérarchiques SS invités étaient présents, le commandant, le chef du camp et le responsable du service du travail ne faisaient leur apparition qu’au moment où le condamné était amené au pied du gibet.

Le commandant ou le chef du camp prononçait alors un discours, dans lequel il évoquait les raisons de la condamnation à mort. Il rajoutait des paroles de menace et de sévère mise en garde à l’encontre de tous les détenus du camp qui risquaient de connaître le même sort pour les mêmes motifs. Toute peine était impitoyable et toute clémence ou annulation de condamnation, exclue. Le locuteur ne s’adressait jamais directement au condamné, sauf s’il s’évertuait à rajouter quelques mots de raillerie ou de mépris à son encontre. Le condamné n’avait jamais droit à la parole ; de ce fait, on ne lui demandait jamais s’il avait un dernier vœu à formuler avant sa mise à mort.

Ensuite, le chef du camp s’approchait de la potence et donnait les dernières consignes au bourreau, un détenu désigné. Le condamné à mort devait se mettre sur une caisse spécialement conçue à cet effet. Celui qui n’avait pas le courage de s’y placer, y était poussé par un SS ou par le bourreau.

Le bourreau lui mettait alors la corde au cou, le visage n’était pas couvert. Un SS contrôlait si tout était en ordre, puis le chef du camp posait son pied sur la pédale située sur l’un des côtés de la caisse et le mécanisme de pendaison se mettait aussitôt en marche en provoquant le rabattement de la partie supérieure de la caisse. Le pendu tombait d’environ 30 cm. Ce n’était qu’au bout de quelques minutes que la victime rendait son dernier souffle.

Le bourreau et son assistant décrochaient alors le mort du gibet et le couchaient dans une espèce de cercueil, « Totenkiste » * déjà placé à côté du gibet au moment de l’arrivée du condamné.

* « Totenkiste » ou cercueil : à Natzweiler, il y avait 3 ou 4 de ces cercueils qui servaient à chaque fois à transporter les morts à l’intérieur du camp ou du camp au crématorium. Ils ne furent jamais brûlés avec les morts, ils devaient au contraire demeurer réutilisables.

Finalement, le cercueil était transporté sur la petite route qui menait au Struthof – aussi longtemps que le four crématoire se trouvait là-bas – et plus tard au four crématoire situé à l’intérieur du camp même.

Il arrivait bien entendu que 2 ou 3 détenus fussent pendus le même jour ; alors, il fallait que le 2e ou le 3e attende à côté de la potence et observe l’exécution de celui qui le précédait. Plus tard, on érigea une seconde potence, mais personnellement, je n’ai jamais assisté à la pendaison simultanée de détenus.

Après l’exécution, nous devions tous retourner dans nos baraques respectives, où nous attendait le repas.

2) Exécution par pendaison dans la plus grande discrétion

Si le condamné à mort n'était pas un détenu du camp ou d'un camp annexe de Natzweiler, son exécution par pendaison s'opérait dans la plus grande discrétion. Elle avait lieu au crématorium où l'on pendait le condamné en fixant la corde à un crochet spécialement conçu à cet effet, en présence de 2 ou 3 SS et vraisemblablement aussi en présence du commandant ou du chef du camp, ainsi que du responsable SS du crématorium.

On peut supposer à juste titre que les seuls détenus qui assistaient à l'exécution secrète étaient ceux affectés au crématorium ; d'ailleurs, l'un d'eux devait jouer le rôle du bourreau. La dépouille mortelle de la victime était aussitôt brûlée ou déposée dans un cercueil avec d'autres morts pour être brûlée et réduite en cendres le lendemain.

Rares étaient ceux qui savaient des choses sur ces exécutions secrètes, d'autant plus que les détenus affectés au crématorium étaient réduits au silence, pour leur propre survie.

3) Exécution par les armes

L'exécution par les armes se déroulait en général dans la gravière ou « Kiesgrube », située à droite du chemin conduisant du camp à la carrière*, à l'intérieur de la ligne que formaient les postes de garde.

D'autres eurent lieu à l'intérieur du crématorium**.

*La carrière : selon des témoignages non vérifiables, au moins un homme aurait été fusillé d'une balle dans la nuque à la carrière. Je ne sais pas s'il s'agissait d'un condamné à mort ou d'un détenu fusillé pour une autre raison.

**Le crématorium : à l'appui de mes propres observations et de divers témoignages – par exemple lors du Procès de Metz en 1954 des responsables nazis du camp de Natzweiler-Struthof - le directeur du camp Seuss et les chefs de block Ehrmanntraut, Oehler et Fuchs assistaient pratiquement à chaque fusillade. A mon avis, c'était Seuss qui donnait les ordres, sans jamais ou très rarement fusiller lui-même un condamné à mort. Les 3 autres par contre étaient les acteurs des fusillades, soit en peloton, soit seuls. Fuchs était redouté pour ses tirs dans la nuque.

Ces 4 SS n'étaient pas toujours présents lors d'une exécution, dans ce cas il y avait des remplaçants. Je connais un cas où Fuchs était seul à exécuter le condamné.

Du côté des SS, un ou deux seulement participaient à une exécution. Il en était de même pour le commando d'exécution, souvent limité à quelques SS qui avaient l'habitude de tirer à l'aide d'un fusil et non d'un pistolet. Celui-ci était utilisé uniquement si le condamné ne mourait pas sur le champ ; alors un SS l'achevait d'une balle dans la nuque.

Avant leur exécution par fusillade, les condamnés devaient retirer le haut de leurs habits, il ne fallait ni les trouer ni les tacher de sang, car ils pouvaient servir à d'autres détenus.

Après sa mise à mort, la dépouille du condamné était placée dans un cercueil et transportée au crématorium par quelques détenus. Souvent le chemin était parsemé de taches de sang.

Il était formellement interdit aux détenus d'assister aux exécutions ; il était autant interdit d'observer de loin toute fusillade. Ce n'était possible qu'en cachette.

C'est pourquoi, nous savons très peu au sujet des exécutions menées et il m'est difficile de fournir des détails. Seuls les SS présents ou éventuellement le bourreau, ainsi que les détenus chargés du transport des cercueils ou à la rigueur d'autres ayant eu l'occasion d'observer une fusillade en cachette auraient pu laisser filtrer quelques précisions.

4) Exécution par gaz

Une chambre à gaz avait été aménagée dans une maison située à proximité de la ferme du Struthof. Elle existe encore à l'heure actuelle. Certains détenus durent l'aménager durant l'été 1943 sur ordre et sous contrôle de la direction SS du camp.

Quelques jours à peine après l'achèvement de l'installation, les nazis y gazèrent environ 30 Juives et 60 Juifs par étapes. Les SS forcèrent les victimes à pénétrer dans la chambre à gaz en faisant preuve d'une brutalité absolue.

Le commandant du camp en personne se chargea de la fourniture et de l'installation du gaz léthal. Plusieurs SS de haut rang assistèrent à cette exécution de masse. Les victimes ne furent aucunement informées au préalable de la nature de leur mise à mort. Les nazis ne voulaient pas dévoiler la manière dont ils allaient devoir mourir.

A ma connaissance, ce fut l'unique cas d'extermination par gazage au camp de Natzweiler-Struthof. Pourtant les douches situées à côté du four crématoire étaient installées de telle manière, qu'il aurait été facile d'y gazer des gens. Il aurait suffi de quelques petits aménagements. Tous les détenus craignaient de mourir gazés au camp. Mais cela n'eut pas lieu.

5) Exécution par injection léthale

Au crématorium, de même qu'au Revier ou block des malades, les médecins nazis procédaient à des injections léthales soit sur des détenus du camp soit sur d'autres amenés au camp dans ce but.

Lors du Procès de Metz en 1954 sur le camp de Natzweiler, il a été clairement prouvé que dans un cas au moins 4 femmes amenées au camp avaient été exterminées par injection léthale. Il n'est pas exclu que d'autres victimes aient connu le même sort.

Au Revier ou block des malades, il est certain que d'autres détenus furent victimes d'injections mortelles. Ces détenus n'étaient pas des condamnés à mort mais des victimes ou cobayes des médecins SS du camp.

Des crimes… masqués sous forme d'« exécutions » justifiées légalement

Lors des fameuses « exécutions » les nazis tentaient le plus souvent de les faire passer pour des mises à mort justifiées légalement. Toutefois, elles ne reposaient sur aucun jugement ni légal ni factice, souvent il n'y en avait même pas, de ce fait toutes ces exécutions sont à considérer en réalité comme des crimes.

En plus de toutes ces exécutions, il y avait beaucoup d'autres crimes perpétrés au camp de Natzweiler et que les nazis s'efforçaient de justifier légalement.

1) Exécution par les armes lors d'une tentative d'évasion

Selon certains témoignages, un nombre important de détenus auraient été fusillés par les SS lors d'une tentative d'évasion.

Les fugitifs avaient conscience du risque encouru ; dans les discours nazis, les menaces de sanction impitoyable en cas d'évasion étaient fréquentes ; elles étaient spécifiées clairement dans le règlement intérieur de Natzweiler.

Personnellement, je ne connais aucun cas de fugitif fusillé suite à une tentative d'évasion avortée. Par contre, je suis témoin, comme d'autres camarades du camp, du fait que des détenus furent fusillés après avoir été poussés intentionnellement par un ou plusieurs nazis à dépasser la ligne que formait la ligne des postes de garde, alors qu'ils n'avaient aucune intention de s'évader. Certains furent fusillés avant même d'avoir franchi la ligne.

Dans ce cas, les tirs provenaient de l'un des miradors ou de l'un des postes de garde. Ils utilisaient soit des fusils soit des mitraillettes, alors que les chefs de block ou de commando se servaient d'un pistolet, car ils se trouvaient plus près des prétendus fugitifs, qui dans certains cas même furent frappés à mort.

2) Des suicides « contraints »

Certains détenus furent littéralement contraints à se suicider soit par pendaison, soit par tout autre moyen. Certains furent poussés à se jeter contre la clôture de barbelés électrifiée. D'autres étaient maltraités physiquement et psychiquement au point où le suicide devenait la seule issue à leurs souffrances.

3) D'autres formes de crime masqué

Il est impossible de décrire en détail ni d'énumérer toutes les autres formes de crime appliquées au camp de Natzweiler. Néanmoins, on peut mentionner la mise à mort par coups de matraque, coups de pied, malnutrition grave, maladies, travail forcé épuisant, maltraitance physique et psychique, absence totale de soins et de repos.

Dans tous ces cas, les auteurs de tels actes barbares n'étaient malheureusement pas uniquement des nazis, mais également des détenus poussés par les SS au sadisme, au crime, à la mise à mort de l'un de leurs camarades.

Un événement fatal grave

C'était vers la fin de l'été 1943 ; je travaillais à la baraque de la « Kommandantur SS » en tant que factotum et l'équipe de l'après-midi touchait à sa fin, quand surgit le « Unterscharführer », le sergent Fuchs**.** Il se rendit dans sa chambre et s'y attarda un long moment. Puis il m'appela et m'ordonna de me rendre au camp, de prendre au passage un détenu qui se trouvait à la baraque du secrétariat et de l'accompagner à la baraque des chefs de block.

Pour moi, c'était le premier ordre de ce style de la part de Fuchs ; comme il avait l'air calme et bien luné, cela ne me tracassa pas outre mesure.

Par conséquent, je me rendis au camp, rencontrai le détenu en question à la baraque du secrétariat. En fait, c'était un déporté-NN d'origine française. Après avoir échangé quelques mots avec le secrétaire, je priai le détenu-NN de m'accompagner jusqu'au portail du camp. Il me suivit sans la moindre hésitation ou méfiance. Il se contenta de me demander, si je savais pour quelle raison il devait aller à la baraque des chefs de block. En toute sincérité, je lui répondis que je n'étais au courant de rien et lui demandai à mon tour, si d'une manière ou d'une autre il s'était fait remarquer, ce qui aux yeux des nazis suffisait pour être puni. Notre conversation s'arrêta là.

Au moment même de franchir le portail et d'arriver à hauteur de la baraque des chefs de block, s'y trouvaient déjà Fuchs et un autre SS de service. Fuchs m'ordonna de retourner à mon lieu de travail et le Français resta seul en compagnie des deux SS.

Au moment où je m'apprêtai à regagner le camp, j'entendis les railleries de Fuchs et de son collègue à l'encontre du déporté-NN. Je savais à quel point Fuchs se délectait à railler les détenus. De ce fait, son humeur me semblait habituelle et j'étais convaincu qu'il s'agissait d'une affaire sans gravité particulière.

Après mon retour au camp et à mon lieu de travail, j'eus un coup terrible, lorsque j'appris qu'un détenu venait d'être fusillé à la « Kiesgrube », c'est-à-dire à la gravière. Le bruit courait que Fuchs lui aurait tiré une balle dans la nuque. Il ne pouvait s'agir que du déporté-NN que j'avais dû accompagner peu de temps auparavant.

Je pris soudain terriblement conscience à quel point l'attitude de Fuchs et de son collègue était macabre et cynique : ils s'étaient méchamment moqués d'un homme dont ils savaient pertinemment qu'ils allaient le tuer, alors que la future victime ne le savait pas et que de ce fait elle n'avait aucune possibilité de se défendre.

Visite d’une commission de contrôle

C’était en été 1943, nous étions partis à notre lieu de travail et la moitié de l’équipe du matin était déjà écoulée, lorsque retentit soudain le hurlement d’une sirène ; ce qui signifiait « alerte aérienne » ou « brouillard épais ». Or il ne pouvait pas s’agir de brouillard, le soleil luisait en plein ciel parsemé de quelques petits nuages !

D’avions ennemis aucune trace !

Les consignes données nous obligèrent à regagner le camp. Au portail, nous croisâmes d’autres commandos qui devaient travailler de jour à l’intérieur de la « grande » ligne des postes de garde. Là on nous ordonna de regagner chacun rapidement notre block et en aucun cas de quitter notre baraque.

Le kapo nous attendait et nous exhorta à rester dans la pièce de séjour. Il se contenta de nous expliquer qu’une commission allait passer pour procéder à des contrôles et qu’il était formellement interdit d’entrer en discussion avec un contrôleur.

La commission de contrôle passa donc également chez nous au block. Aucun membre de la commission ne posa de question à l’un de nous, aucun d’entre nous n’adressa la moindre parole à l’un des contrôleurs, aucun d’eux n’échangea la moindre parole avec l’un des responsables SS du camp qui les accompagnaient.

Mais dans le dortoir, où aucun détenu n’était censé se trouver, je me retrouvai caché dans mon lit au premier étage et je pus entendre les paroles affables prononcées par Seuss, dans lesquelles il tentait de donner une image idéale et enjolivée de notre camp.

Je pus entendre comment il s’appliquait à décrire notre camp comme un lieu de calme et de repos. Le fait que les détenus étaient assis dans la pièce de séjour lui servit d’illustration à ses propos !

La commission de contrôle se retira et personne ne sut quelle impression elle avait réellement retenue du camp.

Au bout d’une heure environ, la sirène se remit à hurler, nous dûmes regagner au plus vitre notre lieu de travail et la vie poursuivit son cours, comme si aucune commission n’avait jamais été présente au camp.

Des victuailles introduites au camp par l’intermédiaire de civils et d’habitants de la région

Des personnes civiles ayant des contacts directs réguliers ou occasionnels avec des détenus tentaient d’améliorer quelque peu le manque catastrophique de nutrition des déportés au camp de Natzweiler. Beaucoup de noms de ces généreux donateurs demeurent inconnus. En règle générale, nous ne connaissions pas le patronyme de nos bienfaiteurs qui agissaient dans la plus grande discrétion.

C’est pourquoi, les noms de bienfaiteurs mentionnés ci-dessous ne constituent que quelques exemples.

1) Le personnel civil employé à la carrière déposait régulièrement du pain et d’autres vivres à un endroit secret, où les déportés pouvaient les récupérer sans mettre leur vie en danger.

2) D’autres membres du personnel civil, qui en fonction de leur poste se trouvaient en contact direct avec des détenus, leur fournissaient régulièrement victuailles, cigarettes, etc. A titre d’exemple, Nicolas Jambert approvisionnait principalement les Norvégiens. Il y avait également Richard Metzger et Joseph Rémy.

3) Les détenus devant travailler dans les localités avoisinantes suscitaient souvent la compassion de la population locale.
   Voici quelques illustrations :

a) Les détenus du « Kartoffelkeller-Kommando » ou du commando de la cave à patates à Rothau et à Barembach obtenaient régulièrement de quoi manger de la population qui résidait à proximité de leur lieu de travail. Tout se passait en cachette : une tartine beurrée, par exemple, lancée furtivement par-dessus un mur. En contrepartie, les détenus leur sciaient du bois ou leur rendaient un service quelconque, si cela leur était possible. Certains gardes faisaient semblant de ne rien voir et se montraient complaisants.

b) Dans ce cas, les habitants offraient aux gardes à boire et les divertissaient, pendant que d’autres fournissaient aux détenus victuailles, cigarettes ou encore des objets dont ils avaient absolument besoin.
   C’était le cas chez un électricien à Rothau d’après le témoignage de M. Valentiny.
   Annette Haus, également habitante de Rothau, approvisionnait le détenu néerlandais, Velo Biermann en médicaments et elle s’occupait aussi de ses lettres clandestines.
   Pendant ce temps, son époux s’occupait du garde SS en lui offrant du café et le schnaps qui l’accompagne !

c) La famille Idoux, qui exploitait la ferme à proximité immédiate du camp, aidait fréquemment les détenus chargés de travailler dans l’un des bâtiments annexes du Struthof en leur offrant en cachette de la nourriture, mais aussi des paroles de réconfort.

4) De temps à autre, des détenus devaient travailler chez des particuliers de la région. S’il ne s’agissait pas d’Allemands ni de sympathisants allemands, ces gens profitaient de l’occasion pour offrir de quoi manger aux détenus.
   Un jour, un camion de livraison arracha la gouttière d’une maison à Natzweiler ; un détenu devait la réparer sous la surveillance d’un garde SS.
   Ce travail aurait facilement pu se faire en une seule journée, mais grâce à la bienveillance du propriétaire et à la complicité du garde, cette réparation se prolongea sur plusieurs jours, durant lesquels le détenu tout comme le garde SS profitèrent des bons repas offerts par les propriétaires de la maison.

Madeleine Loux :
Employée à la poste de Rothau et soutien secret des détenus du camp.

Madeleine Loux durant l'été 1944.

Madeleine Loux est née le 1er avril 1920 à Waldersbach dans le Bas-Rhin. Le 20 décembre 1947, elle épousait Robert Brulé à Waldersbach.
Au moment de la rédaction du présent article, elle habitait à Rothau.

Lors de l'invasion de l'Alsace par la Wehrmacht et de l'annexion de fait en juin 1940, Madeleine Loux travaillait comme employée à la poste à Rothau ou à Molsheim.

Les nazis l'avaient démise de sa fonction à l'agence postale de Rothau sous prétexte qu'elle était hostile aux Allemands. Après avoir été affectée à la poste de Molsheim, où elle était soumise à une surveillance constante et contrainte d'apprendre l'allemand, elle fut réintégrée à son poste à Rothau en 1943.

C'est à l'agence postale de Rothau qu'arrivaient lettres et paquets destinés au camp de Natzweiler, autant le courrier destiné aux détenus que celui pour le personnel SS ; le courrier en provenance du camp passait lui aussi par la poste de Rothau.

Les paquets destinés aux détenus du camp arrivaient très tôt le matin à la gare de Rothau et des agents de la poste étaient chargés de les acheminer.

Après règlement des formalités administratives, un commando composé de 4 à 8 détenus venait récupérer courrier et paquets à la poste vers 9 heures. Le commando était accompagné d'un garde SS, responsable du courrier au camp.

Pendant que celui-ci réglait les formalités administratives relatives à l'envoi de lettres et à la réception du courrier et des paquets pour le camp tout en s'entretenant avec une employée, 2 détenus réceptionnaient, de la main de Madeleine Loux, les paquets entreposés dans une pièce annexe du guichet. Les 2 détenus les transportaient à l'extérieur où attendaient les autres détenus du commando.

Madeleine Loux profitait des moments d'inattention du SS pour glisser entre les paquets de petits sacs remplis de pain et d'autres victuailles et pour remettre personnellement de petits paquets à Pierre Freymann, un détenu luxembourgeois fréquemment affecté au commando de la poste, ou encore à d'autres détenus du camp et dont elle connaissait le nom.

En règle générale, c'était toujours le même SS qui accompagnait le commando à la poste. De ce fait, s'installa peu à peu un climat de confiance mutuelle qui permit à Madeleine Loux d'approvisionner les détenus en victuailles avec la quasi complicité du garde SS.

Ainsi, elle put apporter, des mois durant, des repas préparés par sa mère, comme par exemple de la soupe, des légumes et des fruits, et les distribuer aux détenus du commando, de même qu'à ceux affectés à la gare de Rothau.

De la même manière, elle remit aux détenus des vivres offerts par des habitants de la localité ou des communes avoisinantes.

Madeleine Loux profitait également de la complaisance du garde SS pour discuter avec les détenus, tout particulièrement avec Pierre Freymann, avec lequel elle s'entretenait en langue française, que le garde SS ne comprenait pas du tout.

Elle l'informait sur l'évolution de la situation dans le monde et sur les événements qui se passaient à l'extérieur du camp.

Cette femme manifestait une telle empathie envers les détenus que son attitude et ses paroles étaient devenues synonymes de précieux réconfort.

En juin 1944, Madeleine Loux vit arriver à la gare de Rothau un détenu tout juste libéré. Quelques jours plus tard, elle en vit d'autres emprunter le même chemin.

Sans la moindre hésitation, elle offrit aux nouveaux libérés de quoi manger.

Parmi eux, il y avait 2 Luxembourgeois, Nic. Jung originaire de Hivingen et Roger Wagener de la ville de Luxembourg.

Au camp, tous les détenus étaient au courant de l'aide précieuse que leur apportait en cachette Madeleine Loux.

Lors de sa libération en juin 1944, le Luxembourgeois Jean-Pierre Dichter se rendit exprès à la poste de Rothau pour remercier personnellement de manière chaleureuse Madeleine Loux (il ne la connaissait pas de vue) pour son engagement entier mais risqué à l'égard des détenus.
Pour son voyage de retour au Luxembourg il eut droit à quelques vivres de la part de cette femme dévouée et généreuse.
Malheureusement, Madeleine Loux eut également des problèmes à cause d'un détenu luxembourgeois.
Celui-ci réussit apparemment à envoyer en secret une lettre au Luxembourg, mais pour des raisons inconnues elle ne put être réceptionnée par son destinataire et fut renvoyée à la poste de

Rothau. Un garde SS du commando de la poste, qui portait le même nom que le destinataire, aperçut cette lettre en poste restante.
Malgré tous les efforts déployés par l'employée de la poste pour empêcher le SS d'ouvrir la lettre, il la prit de force, l'ouvrit et lut son contenu. Il y trouva des informations compromettantes sur l'action menée par Madeleine Loux en faveur des détenus, notamment la possibilité de faire parvenir au détenu luxembourgeois en question des lettres en secret par l'intermédiaire d'une employée postale à Rothau.
Bien entendu, Madeleine Loux se défendit avec véhémence contre de telles allégations.
Heureusement pour elle, cette affaire fut classée sans suite, sans doute grâce à la complaisance du garde SS.
Toutefois, Madeleine Loux dut s'expliquer le lendemain, le garde SS lui fit des remontrances sévères, mais il s'arrêta là.
Il semble qu'il ait camouflé l'affaire, mais il se peut aussi que la nomination d'un nouveau commandant au camp de Natzweiler ait joué un rôle déterminant. Enfin, il n'est pas à exclure que cette affaire ait été montée de toute pièce par les nazis eux-mêmes pour tester cette femme.

Un jour d'automne 1944, alors que la majorité des détenus avait dû quitter le camp de Natzweiler-Struthof, Madeleine Loux s'y rendit accompagnée de quelques amis. Elle réussit à entrer en contact avec un détenu luxembourgeois encore au camp ; il s'agissait de Roger Kauthen qui la pria de lui expliquer la situation au Luxembourg.

Le 22 novembre 1944, les 16 derniers détenus du camp furent transférés en Allemagne. Ce jour-là, un camion avec un groupe de détenus à bord s'arrêta devant le bâtiment de la poste à Rothau. L'un des détenus remit à Madeleine Loux un papier contenant 8 adresses de familles de détenus, il la pria de les prévenir au plus vite du transfert imminent du groupe vers un camp en Allemagne. Ce qu'elle fit aussitôt après la libération de Rothau. Parmi les adresses indiquées figurait celle de la famille de Roger Kauthen et celle d'autres familles luxembourgeoises.
Madeleine Loux n'obtint qu'une seule réponse en retour de tous les messages qu'elle avait envoyés.

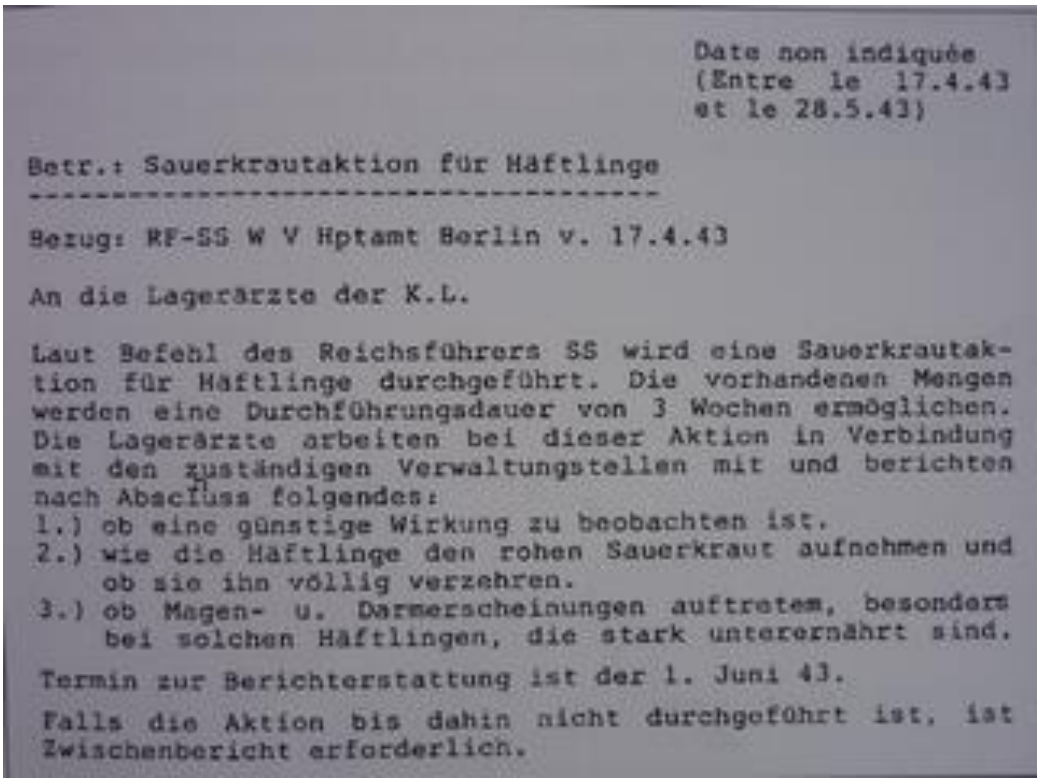
Après la guerre, d'anciens détenus luxembourgeois du camp de Natzweiler remercièrent cordialement Madeleine Loux pour son dévouement sans faille en faveur des déportés du camp.
Elle avait apporté aide, soutien et réconfort à de nombreux détenus. Elle s'était occupée avec un soin particulier du courrier et des nombreux paquets destinés aux déportés luxembourgeois. Elle s'assurait constamment que lettres et paquets parviennent aux bons destinataires et prenait le risque de passer en cas de nécessité par des voies inofficielles.

Jusqu'au moment de la rédaction du présent article, Madeleine Loux, épouse de Robert Brulé, suit avec une attention particulière et s'occupe de tout ce qui a trait au camp de Natzweiler-Struthof et des camps nazis en général. Elle s'engage à maintenir la mémoire collective quant à la vie concentrationnaire des malheureux déportés. Elle se montre toujours disponible à aider et soutenir toute personne en quête d'informations sur le camp.
Madeleine Loux n'a jamais rien demandé en retour, ni argent ni médaille ou autre chose, ni vis-à-vis de la France ni d'ailleurs.

Pourtant, le Luxembourg se fit un honneur de lui décerner une distinction pour son mérite et ses actions courageuses en faveur des déportés du camp de Natzweiler, lors d'une cérémonie officielle le 25 novembre 1998, en présence du président du Conseil National de la Résistance, Aloyse Raths, et de celle de nombreux résistants méritants et de leurs familles. Jean-Claude Juncker, alors ministre, la décora de la médaille de l'Ordre de la Résistance 1940-1944, au nom du Grand-Duc Jean en reconnaissance de la précieuse aide et du dévouement courageux dont elle avait fait preuve vis-à-vis de tant de détenus du camp nazi, parmi lesquels des déportés luxembourgeois.

Des « pratiques médicales » opérées dans les camps de concentration et de travaux forcés.

Des êtres humains deviennent des cobayes pour la médecine nazie.



Date non indiquée
(Entre le 17.4.43
et le 28.5.43)

Betr.: Sauerkrautaktion für Häftlinge

Bezug: RF-SS W V Hptamt Berlin v. 17.4.43

An die Lagerärzte der K.L.

Laut Befehl des Reichsführers SS wird eine Sauerkrautaktion für Häftlinge durchgeführt. Die vorhandenen Mengen werden eine Durchführungsdauer von 3 Wochen ermöglichen. Die Lagerärzte arbeiten bei dieser Aktion in Verbindung mit den zuständigen Verwaltungsstellen mit und berichten nach Abschluss folgendes:

1.) ob eine günstige Wirkung zu beobachten ist.
2.) wie die Häftlinge den rohen Sauerkraut aufnehmen und ob sie ihn völlig verzehren.
3.) ob Magen- u. Darmerscheinungen auftretem, besonders bei solchen Häftlingen, die stark unterernährt sind.

Termin zur Berichterstattung ist der 1. Juni 43.

Falls die Aktion bis dahin nicht durchgeführt ist, ist Zwischenbericht erforderlich.

Traduction du document allemand

Date non indiquée (entre le 17.4.43 et le 28.5.43)

Objet : **action choucroute menée sur les détenus.**

En référence à : RF-SS W V Centrale Berlin, daté du 17.4.1943

A l'attention des médecins des camps

Sur ordre du Führer du Reich SS, une action choucroute sera menée sur les détenus des camps. Les quantités disponibles permettront de faire durer l'action durant 3 semaines consécutives.

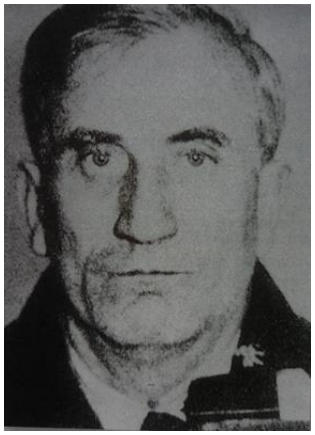
Les médecins sont tenus de se mettre en relation avec les cellules administratives proches chargées du bon déroulement de cette action et de rédiger un rapport relatif aux points suivants :

1) Quelle est l'efficacité de cette action ?
2) Comment les détenus réagissent-ils physiquement, après avoir consommé de la choucroute crue ? Comment la digèrent-ils ?
3) Y-a-t-il eu des réactions au niveau de leur estomac et de leurs intestins, en particulier chez les détenus souffrant de dénutrition grave ?

Délai d'envoi du rapport le 1er juin 1943.

Au cas où cette action n'aurait pas pu être menée à terme d'ici la date mentionnée ci-dessus, il est obligatoire de rédiger un rapport intermédiaire.

Au camp de Natzweiler-Struthof, les nazis procédèrent également à des expériences médicales sur les détenus.



Le professeur et docteur en médecine nazi, Eugen Haagen

Durant l'été 1943, le médecin nazi Eugen Haagen décida de centraliser toutes les expériences médicales relatives aux vaccins menées jusqu'alors au camp de sûreté de Schirmeck (situé près de Rothau) au camp de Natzweiler.

Pour ce faire, il fit appel au professeur et médecin nazi Hirt de la faculté de médecine de Strasbourg. Au programme figuraient le développement et l'expérimentation d'un vaccin anti-poux et anti-typhus sur des détenus.

Les 2 médecins nazis firent venir exprès un certain nombre de détenus d'autres camps pour mener à bien leurs expériences. Pour eux, les déportés n'étaient en rien des êtres humains, donc ils pouvaient servir de cobayes ou d'objets d'expérimentation médicale ; mais ils devaient être à peu près en bon état (comme à titre d'exemple les membres de la Wehrmacht).

Mais ce ne fut pas le cas : certaines des personnes sélectionnées moururent lors de leur transfert vers le camp de Natzweiler, d'autres des suites des expériences médicales qui avaient été menées sur elles.

Le professeur Haagen fut arrêté en avril 1945 dans la région de Thuringe par les Américains et condamné à 20 ans de prison ferme lors du Procès de Lyon en 1952.

Exécution au gaz de déportés juifs au Struthof

29 femmes et 57 hommes devaient mourir pour la collection de squelettes d'un médecin nazi sans scrupule.

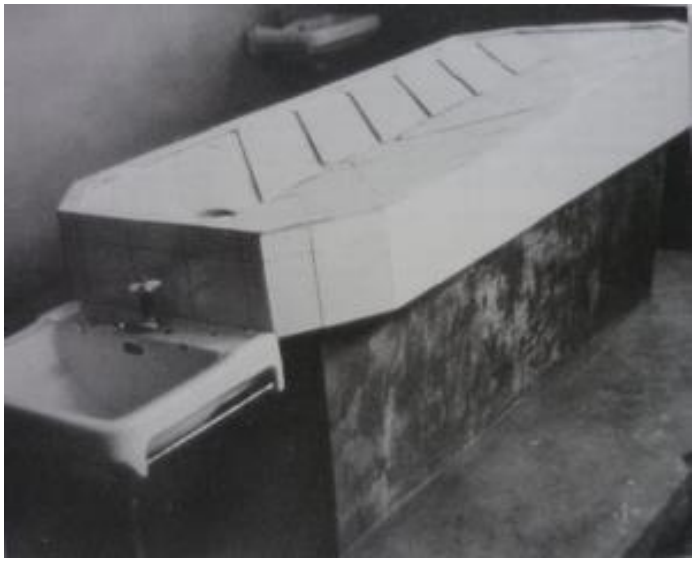
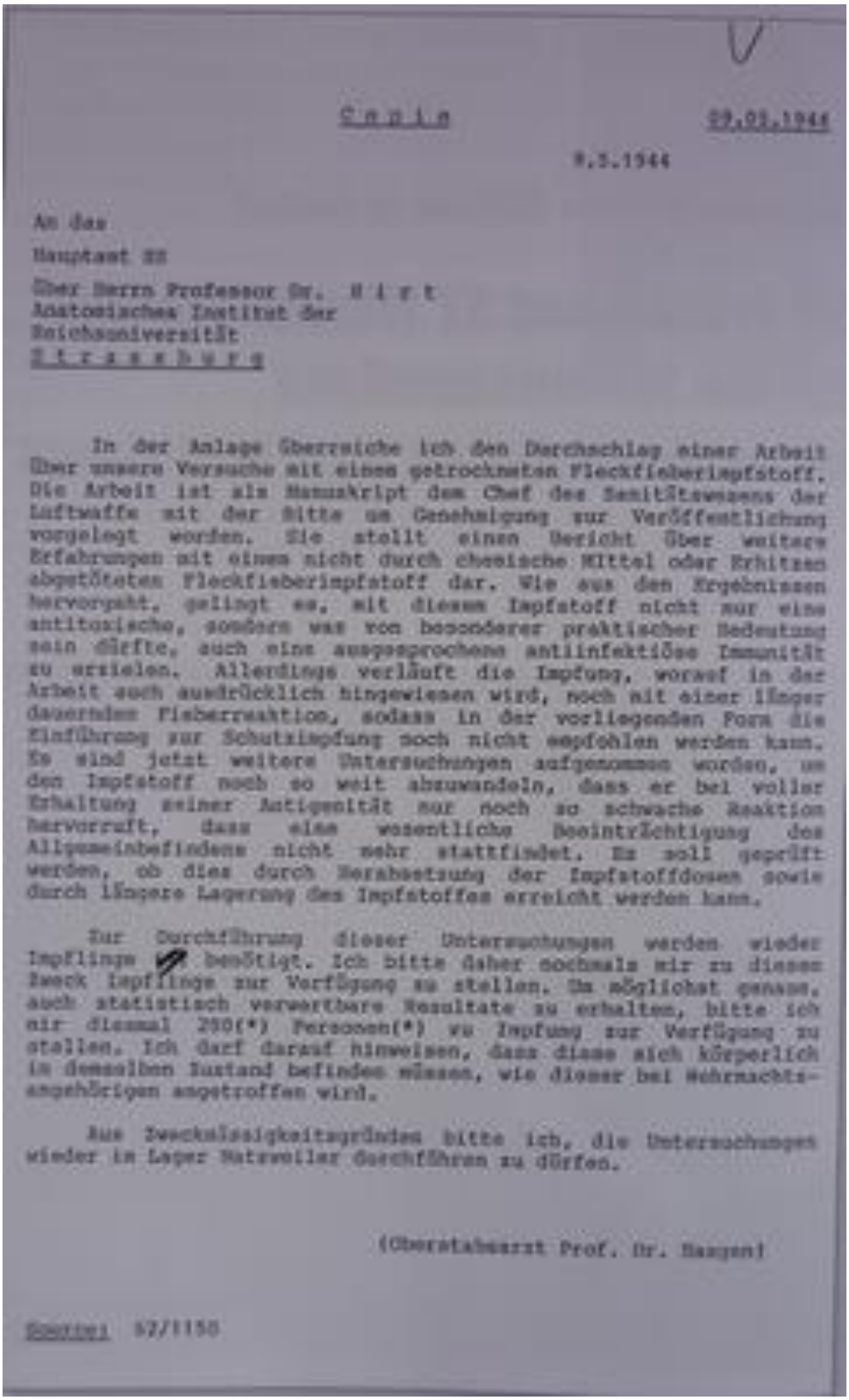


Table d'expérimentation médicale, photo prise par Erny Gillen au camp de Natzweiler-Struthof le 30.08.1970.



Copie 09.03.1944

9.3.1944

An das

Hauptamt SS

Über Herrn Professor Dr. H i r t
Anatomisches Institut der
Reichsuniversität
S t r a s s b u r g

In der Anlage überreiche ich den Durchschlag einer Arbeit über unsere Versuche mit einem getrockneten Fleckfieberimpfstoff. Die Arbeit ist als Manuskript dem Chef des Sanitätswesens der Luftwaffe mit der Bitte um Genehmigung zur Veröffentlichung vorgelegt worden. Sie stellt einen Bericht über weitere Erfahrungen mit einem nicht durch chemische Mittel oder Erhitzen abgetöteten Fleckfieberimpfstoff dar. Wie aus den Ergebnissen hervorgeht, gelingt es, mit diesem Impfstoff nicht nur eine antitoxische, sondern was von besonderer praktischer Bedeutung sein dürfte, auch eine ausgesprochene antiinfektiöse Immunität zu erzielen. Allerdings verläuft die Impfung, worauf in der Arbeit auch ausdrücklich hingewiesen wird, noch mit einer länger dauernden Fieberreaktion, sodass in der vorliegenden Form die Einführung zur Schutzimpfung noch nicht empfohlen werden kann. Es sind jetzt weitere Untersuchungen aufgenommen worden, um den Impfstoff noch so weit abzuwandeln, dass er bei voller Erhaltung seiner Antigenität nur noch so schwache Reaktion hervorruft, dass eine wesentliche Beeinträchtigung des Allgemeinbefindens nicht mehr stattfindet. Es soll geprüft werden, ob dies durch Herabsetzung der Impfstoffdosen sowie durch längere Lagerung des Impfstoffes erreicht werden kann.

Zur Durchführung dieser Untersuchungen werden wieder Impflinge benötigt. Ich bitte daher nochmals mir zu diesem Zweck Impflinge zur Verfügung zu stellen. Um möglichst genaue, auch statistisch verwertbare Resultate zu erhalten, bitte ich mir diesmal 200(*) Personen(*) zu Impfung zur Verfügung zu stellen. Ich darf darauf hinweisen, dass diese sich körperlich in demselben Zustand befinden müssen, wie dieser bei Wehrmachtsangehörigen angetroffen wird.

Aus Zweckmässigkeitsgründen bitte ich, die Untersuchungen wieder im Lager Natzweiler durchführen zu dürfen.

(Oberstabsarzt Prof. Dr. Haagen)

Source: 62/1150

Traduction de la lettre

Copie

Le 09.05.1944

A

Centrale SS

Au sujet du Professeur Hirt

Institut anatomique de la faculté de médecine du Reich

Strasbourg

Je me permets de vous joindre en annexe une copie du travail sur les expériences médicales réalisées à partir d'un vaccin anti-typhus sec. Le manuscrit de ce travail a été soumis au chef du département sanitaire de la Luftwaffe pour autorisation de publication.

Ce travail se présente sous forme de rapport médical sur des expériences complémentaires menées quant à la réalisation d'un vaccin anti-typhus sans produit chimique ni chauffé pour tuer les germes pathogènes. Les résultats prouvent que ce vaccin agit non seulement de manière antitoxique, mais qu'il permet d'atteindre une immunité anti-infectieuse nettement accrue, ce qui est fondamental en pratique.

Toutefois, les vaccinations provoquent de la fièvre durant une période assez longue, comme spécifié dans le rapport ; ce qui à l'heure actuelle empêche l'utilisation généralisée de ce vaccin en tant que traitement préventif.

D'autres expériences sont actuellement menées pour améliorer le vaccin, de telle manière qu'il conserve pleinement sa capacité à lutter contre les gènes tout en réduisant considérablement le risque de fièvre et l'état de mal-être des personnes vaccinées.

Il convient également de vérifier si l'amélioration des effets du vaccin est due à une réduction des doses ou bien à un stockage du vaccin plus long.

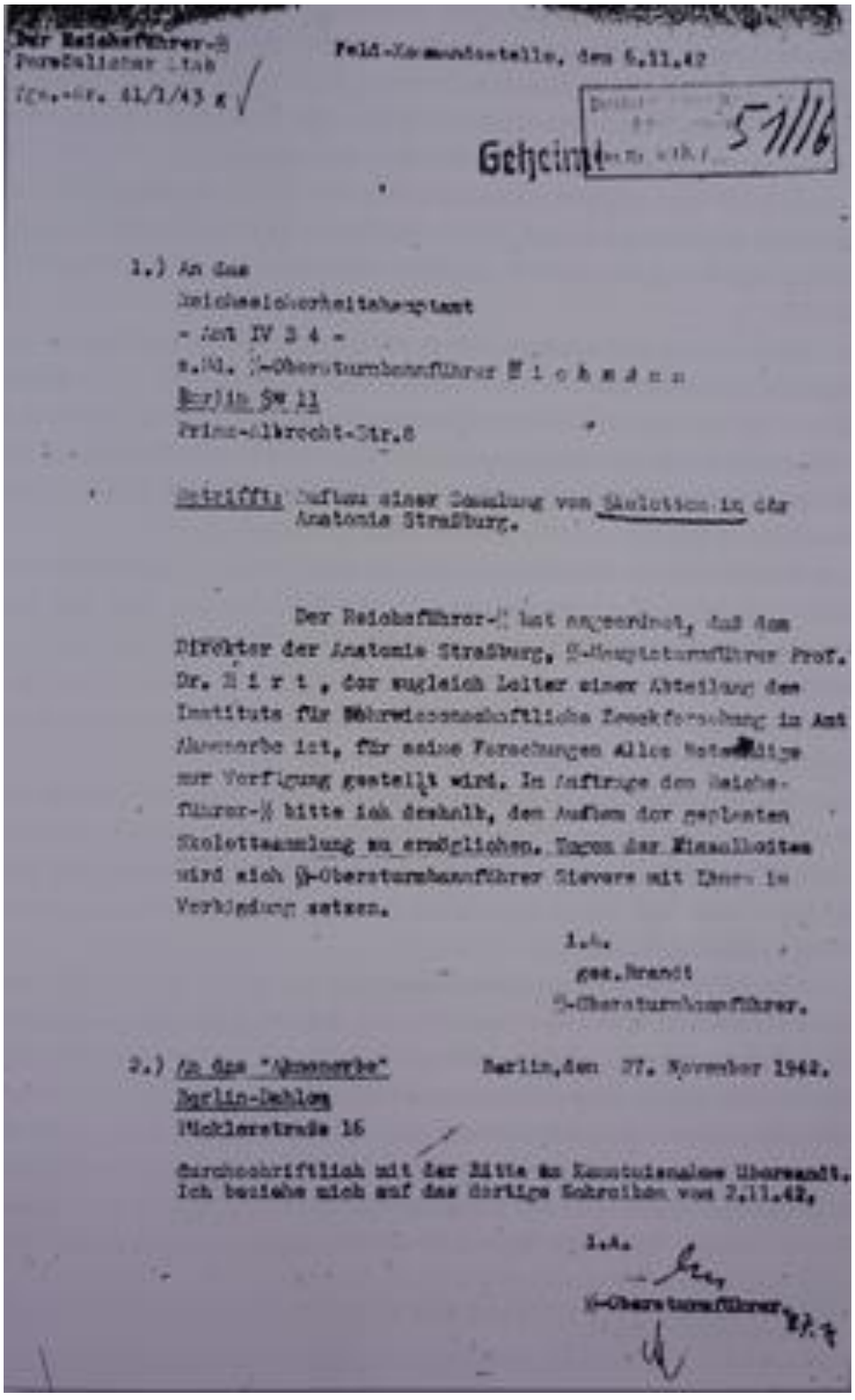
Afin de pouvoir mener à bien de telles expériences, il nous faut absolument de nouveaux sujets à vaccination. Par conséquent, je vous sollicite à nouveau, pour que vous acceptiez encore une fois de mettre à ma disposition de nouveaux candidats à vaccination.

Dans le but d'obtenir des résultats statistiquement exploitables, je vous prie de me fournir cette fois-ci au moins 200 sujets à vacciner. Je me permets de préciser que leur état de santé doit être équivalent à celui des membres de la Wehrmacht.

Je sollicite votre autorisation à poursuivre mes expériences médicales au camp de Natzweiler.

Médecin-chef et professeur Eugen Haagen.

Source 62/1150



Der Reichsführer-SS
Persönlicher Stab
Tgb.-Nr. 41/1/43 g

Feld-Kommandostelle, den 6.11.42

Geheim

51/16

1.) An das
Reichssicherheitshauptamt
- Amt IV B 4 -
z.Hd. SS-Obersturmbannführer Eichmann
Berlin SW 11
Prinz-Albrecht-Str.8

Betrifft: Aufbau einer Sammlung von Skeletten in der Anatomie Straßburg.

Der Reichsführer-SS hat angeordnet, daß dem Direktor der Anatomie Straßburg, SS-Hauptsturmführer Prof. Dr. Hirt, der zugleich Leiter einer Abteilung des Institutes für Wehrwissenschaftliche Zweckforschung im Amt Ahnenerbe ist, für seine Forschungen alles Notwendige zur Verfügung gestellt wird. In Auftrage des Reichsführer-SS bitte ich deshalb, den Aufbau der geplanten Skelettsammlung zu ermöglichen. Wegen der Einzelheiten wird sich SS-Obersturmbannführer Sievers mit Ihnen in Verbindung setzen.

I.A.
gez. Brandt
SS-Obersturmbannführer.

2.) An das "Ahnenerbe"
Berlin-Dahlem
Pücklerstraße 16

Berlin, den 27. November 1942.

Durchschriftlich mit der Bitte um Kenntnisnahme übersandt. Ich beziehe mich auf das dortige Schreiben vom 2.11.42.

I.A.
SS-Obersturmführer

Traduction de la lettre :

A l'attention du Führer,

Etat- Major personnel…. Commando militaire, le 6.11.1942

SECRET

1) A la Centrale de Sécurité du Reich
…

Objet : Constitution d'une collection de squelettes à l'Institut d'anatomie de la faculté de médecine à Strasbourg.

Le Führer du Reich-SS a ordonné de mettre à la disposition du capitaine SS Hirt, professeur et docteur en médecine, de même que directeur de la section des recherches immunitaires et génétiques dans le cadre de l'« Ahnenerbe » [patrimoine génétique de nos ancêtres], tous les moyens disponibles, afin qu'il puisse poursuivre ses recherches avec succès.

Sur ordre du Führer, je vous demande de donner à M. Hirt le feu vert pour la constitution d'une collection de squelettes.

En ce qui concerne les modalités pratiques et les détails, le lieutenant-colonel SS Sievers se mettra en relation avec vous.

p.o.

Lieutenant-colonel Brandt

2) Courrier à transmettre à l'«Ahnenerbe »
Berlin-Dahlem Berlin, le 27 novembre 1942
Pücklerstraβe 16

Envoi de la présente copie avec prière de prendre connaissance de son contenu.
Je me réfère au message du 2.11.1942.

p.o.
Lieutenant SS……. / 27.11
+ signature

Vers la fin du mois de juillet de l'été 1943, la baraque 4 ou 5 située à droite de l'entrée du camp fut entourée, à la surprise générale, d'une clôture de barbelés et aucun détenu du camp n'avait le droit d'y pénétrer.

Durant une semaine entière, la baraque demeura vide. Les rumeurs les plus folles circulaient à l'intérieur du camp. Certains parlaient de lieu de mise en quarantaine, d'autres d'hébergement spécial pour les futurs condamnés à mort …et d'autres même de l'ouverture d'un bordel !

Un jour circula l'information de l'arrivée imminente d'un convoi, mais les nouveaux détenus ne feraient pas vraiment partie du camp, par conséquent ils ne seraient pas enregistrés comme nous. De plus, ils seraient strictement séparés de nous autres.

En effet, le même jour arrivèrent plusieurs camions remplis de détenus, pour la plupart des femmes, comme nous pouvions l'observer de loin.

Aucun de nous, exception faite de certains détenus affectés à la direction ou au secrétariat, ne put effectivement entrer en contact avec les nouveaux arrivés.

C'est pourquoi, nous apprîmes très peu à leur sujet et le peu que nous apprenions ne relevait que de rumeurs. Le bruit courait qu'il s'agissait de déportées juives, mais leur sort exact nous demeurait absolument inconnu.

Le lendemain soir après mon travail, je me promenai comme d'habitude dans le camp accompagné de l'un de mes camarades. Nous tentâmes de nous approcher quelque peu de la baraque entourée d'une clôture de barbelés. A proximité de la baraque, nous aperçûmes un groupe de femmes qui portaient des habits de prisonnier à rayures*

*Habits à rayures : la plupart des détenus du camp portait des habits civils marqués de signes de différentes couleurs.

Il n'y avait pas de SS en vue et personne en train de nous observer, alors nous tentâmes d'entrer en discussion avec ces femmes. Elles aussi restaient sur leur garde et lorsque le moment sembla propice, elles s'approchèrent de la clôture et se mirent à parler avec nous.

Une femme, avec laquelle j'étais entré en discussion, me parla en français. Elle m'expliqua que le convoi d'hommes et de femmes venait d'un camp en Pologne, dont le nom à l'époque ne me disait pas grand-chose*

*Après la guerre seulement, j'appris que le convoi venait en fait d'Auschwitz.

Elle rajouta que ces derniers temps, les nazis les traitaient correctement et qu'au cours de leur transfert, elles avaient séjourné dans divers camps avant d'arriver à Natzweiler, enfin qu'elles seraient libérées prochainement. Cependant, il planait encore un doute à ce sujet. Mais à propos d'une autre femme, elle a appris, c'était sûr et certain, qu'elle avait été libérée par les nazis.

Lorsque je me permis de lui poser la question sur les raisons exactes de la libération de cette femme, elle me répondit que les nazis eux-mêmes racontaient que de riches Américains avaient payé très cher pour sa libération. Où était-elle allée, après avoir été libérée ? Peut-être en Belgique ? En France ?

Il m'était difficile d'y croire, mais je ne voulus pas vexer cette femme juive, en lui faisant comprendre qu'elle était vraisemblablement dans l'erreur.

Ces femmes juives détenues au camp avaient peut-être songé à l'éventualité d'une issue fatale, mais dans l'ensemble elles paraissaient optimistes ou alors elles faisaient semblant de l'être.

Elles s'efforçaient de croire en leur libération prochaine et cela leur donnait du courage.

La femme juive me promit même qu'elle entrerait en contact avec mes parents, aussitôt qu'elle aura été libérée et qu'elle leur parlerait de notre rencontre au camp de Natzweiler.

Nous remarquâmes très vite que les nouveaux arrivés au camp recevaient très peu à manger. Nous nous efforçâmes alors de leur donner un peu de nos réserves de victuailles, que nous thésaurisions comme de « vieux lapins » du camp.

Etait-ce par compassion que nous leur offrions des vivres de nos réserves, parce qu'au fond de nous, nous devinions le sort terrible qui allait leur être réservé ?

Etait-ce pour cela que nous étions prêts à partager ?

Quelques jours plus tard, le bruit courait que « les femmes allaient être transférées ailleurs ». Avec quel moyen de transport, me demandai-je ?

Pour en avoir le cœur net, je me rendis chez un ami dans la baraque de la cuisine, où étaient confectionnées les rations alimentaires en cas de transfert.

De lui, j'appris qu'aucune préparation de rations n'était prévue ce jour-là.

Ces femmes, alors, ne seraient pas transportées ailleurs, mais liquidées au camp même, comme la rumeur le laissait entendre ?

Le soir, lorsque je réussis à nouveau à m'approcher de la baraque, je constatai que les femmes paraissaient toujours aussi optimistes. On leur avait fait croire qu'une partie d'entre elles quitterait le camp le soir même et que le lendemain elles seraient enfin libérées.

Soudain surgirent des SS et je dus disparaître au plus vite. Ils ordonnèrent aux femmes de se mettre en rangs et une partie d'entre elles reçut l'ordre de se rendre au portail, munies de leurs bagages.

A l'entrée du camp, on les fit monter dans un camion. Nous vîmes le camion s'éloigner peu à peu et nous le suivîmes du regard jusqu'à ce qu'il disparût.

Ce voyage allait-il vraiment les mener vers la liberté ou conduisait-il plutôt au Struthof où se trouvait une chambre à gaz ?

Toutes ces questions ne cessaient de nous tarauder et nous regardions constamment en direction du Struthof qui se trouvait bien à quelques centaines de mètres du camp, mais nous

étions convaincus de voir ou de discerner quelque chose malgré la distance. Nous étions tous tendus et crispés ; de longues minutes s'écoulèrent sans que rien ne se passât.

Emplis d'espoir, nous pensions avoir été trop pessimistes et trop angoissés, lorsque soudain nous vîmes apparaître une ombre se faufiler entre les différents bâtiments du Struthof : c'était le camion.

Peut-être était-ce tout simplement un autre, du même modèle ? Peut-être ne ferait-il qu'une simple halte, le temps de charger encore des victuailles pour le voyage ?

Nous évaluâmes toutes les probabilités et au fond de nous naquit le sombre pressentiment que toutes ces pensées optimistes et pleines d'espoir n'étaient en fait qu'illusions ; la réalité du sort de toutes ces femmes allait être beaucoup plus tragique.

Ces femmes qui venaient à peine de quitter le camp avec confiance et espoir d'être bientôt libérées, allaient en réalité être conduites à un endroit qu'elles ne pourraient plus quitter vivantes. Pourtant, cette éventualité nous semblait impossible.

Les SS du camp étaient certes des gens sans scrupule, mais jusqu'à présent ils n'ont tué que 2, 3, voire 4 personnes à la fois, jamais un groupe aussi important.

A présent, ils seraient prêts à exterminer d'un coup tout ce groupe de femmes ?

S'ils le faisaient avec un groupe de résistants actifs, on comprendrait à la rigueur, mais des femmes ?

Aussi étions-nous partagés entre crainte et espoir. Avec un brin d'espoir, nous regagnâmes notre dortoir, car il était temps d'aller se coucher.

Le lendemain matin, il nous était difficile d'obtenir quelques informations de la part du secrétaire du camp. Il se contenta de nous répondre de manière évasive : les femmes étaient parties. Mais où ? Que leur était-il arrivé ? Il refusa de répondre à nos questions pressantes.

Je retournai au travail avec mes camarades, comme d'habitude. A ce moment-là, je travaillais comme factotum à la baraque de la « Kommandantur ». Comme tous les matins je voulus m'assurer que les pièces à nettoyer étaient vraiment inoccupées. La première à droite de l'entrée devait l'être à coup sûr. Ce matin-là, il en fut autrement.

Au moment où je frappai à la porte, personne ne répondit. Je me permis alors d'ouvrir et un SS m'ordonna d'entrer. Son lit était en désordre et je constatai rapidement qu'il n'avait pas dormi dans son lit mais sur la couette uniquement. De plus, il n'avait absolument pas touché à son petit-déjeuner. Je me dis qu'il le prendrait vraisemblablement plus tard. Mais il m'ordonna de reprendre le tout et me fit signe qu'il n'avait pas faim.

Sans lui avoir adressé la moindre parole, le SS commença à me parler, alors que d'habitude il était plutôt renfermé, voire taciturne. L'envie de manger lui était passée, remarqua-t-il ; il n'avait qu'une seule envie : « foutre le camp d'ici » ! Il préférerait même être détenu au camp qu'être SS ; il avait honte. Au camp, il en avait vu et vécu des choses, mais ce qu'il venait de vivre durant cette nuit dépassait tout. C'était tellement horrible, que jamais il ne pourra oublier une atrocité pareille ! Plus jamais, il ne voulait revivre çà !

Je compris tout de suite, ce à quoi il faisait allusion. Il ne pouvait s'agir que du sort tragique de ces femmes juives qui, la veille, avaient été conduites au Struthof pour y être gazées.

Le SS le confirma : au Struthof toutes les femmes eurent l'ordre de descendre du camion ; on leur fit croire qu'elles pourraient prendre une douche avant le voyage, mais elles commencèrent à avoir des doutes et se débattirent.

Les SS, contraints par les autorités supérieures à les faire entrer de force dans la chambre à gaz, utilisèrent alors mains, pieds et crosse de leur fusil et les frappèrent violemment pour forcer les femmes à entrer dans la pièce exigüe. Les portes furent fermées et verrouillées et par un trou dans le mur fut déversé un produit, que le SS ne put identifier avec certitude.

D'atroces cris retentirent depuis la chambre à gaz ; c'était horrible à entendre. Un instant plus tard, les cris s'amenuisèrent et puis ce fut un silence de mort.

D'une voix tremblante d'émotion, le SS poursuivit en précisant que peu de temps après, on ouvrit les portes de la chambre à gaz et avec d'autres SS il dut y pénétrer pour retirer les corps.

La scène qui se présenta à lui était horrible : il y avait du sang partout, le visage des victimes avait une expression effroyable.

Notre crainte était fondée : toutes ces femmes, que nous avions vues la veille partir confiantes, en bonne santé et pleines d'espoir, étaient mortes.

En outre, leurs compagnons d'infortune juifs, durent prendre, eux-aussi, le même chemin vers le Struthof, après avoir quitté le camp en pleine nuit, alors que tout le monde dormait.

Quel est le nombre exact de toutes les personnes gazées au Struthof, impossible de l'apprendre, pas même les jours suivants.

Josef Kramer, le commandant du camp.

Lors de son procès en juillet 1945, Josef Kramer, ancien commandant du camp de Natzweiler, avoua qu'au début du mois d'août 1943 15 femmes furent gazées le même soir. Il reconnut, que, quelques jours plus tard, cette opération se produisit à nouveau sur un groupe de femmes et peu de temps après 50 à 55 hommes furent gazés en plusieurs étapes. Il s'agissait exclusivement de déportés juifs transférés exprès d'Auschwitz vers Natzweiler, dans le but de les exterminer par gaz. Leurs dépouilles mortelles furent aussitôt après livrées au professeur Hirt à Strasbourg pour sa collection de squelettes.

Kramer avança le nombre de 80 victimes ; selon d'autres sources, il y aurait eu 85 à 86 victimes et lors du procès à Metz en 1954, il fut question de 87 victimes.

A. Hornung évoque dans son ouvrage *« Le Struthof, camp de la Mort »* le nombre de 29 femmes et de 59 hommes. Ces deux chiffres correspondent davantage à mon estimation personnelle en tant que détenu et témoin au camp de Natzweiler.

Quant à la provenance des victimes gazées à Natzweiler, il circule plusieurs versions. En effet, selon Kramer tous les déportés, hommes et femmes, furent transférés du camp d'Auschwitz vers celui de Natzweiler – ce qui me paraît tout à fait juste, vu mon entretien relaté plus haut avec l'une des femmes juives devenue victime peu après.

Selon une autre source*, les futures victimes seraient venues du camp de Ravensbrück ; d'autres encore prétendent de la Grèce.

Tout le monde s'accorde sur un point : il s'agissait exclusivement de Juifs. Sans doute étaient-ils originaires de pays différents, tels que la France (cf. Procès de Metz de 1954, mon propre témoignage) ; de Belgique (cf. mes propres souvenirs), de Grèce ou d'ailleurs.

*A.Hornung, « *Le Struthof, camp de la Mort »/* Editions de la Nouvelle Revue Critique, 14 rue Chanoinesse, Paris IVe – 1945- pages 77, 87 et 88.

August Hirt, professeur et médecin SS, **l'homme à la collection de squelettes.**

Voici 2 autres témoignages datant du Procès de Metz de 1954 contre les responsables nazis du camp de Natzweiler-Struthof. Ils portent sur le crime de masse, dont nous avions été témoins, perpétré à Natzweiler.

Léopold Steiner, un bûcheron alsacien employé par les SS du camp comme charretier, avait remarqué les travaux préliminaires des SS en vue du gazage. Un soir, un SS lui dit de veiller à ce qu'aucune personne étrangère au lieu ne s'approchât. Ce qu'il fit durant un laps de temps ; puis, il décida d'aller se cacher à l'écurie. Ce fut à partir de sa cachette qu'il vit passer un certain nombre de femmes en direction de la chambre à gaz. D'un coup, il entendit un coup de feu et un cri effrayant. Il reconnut parmi les SS présents le commandant Kramer et Dillmann – lors du Procès de Metz en 1954, celui-ci nia sa présence lors du crime au Struthof, il serait allé au cinéma ce soir-là !

Ernest Idoux, propriétaire et exploitant de la ferme du Struthof, témoigna qu'au cours de l'après-midi Léopold Steiner l'aurait prévenu, que le soir même quelque chose d'horrible

allait se produire au Struthof. Ernest Idoux décida alors d'être particulièrement attentif à ce qui allait se produire ce soir-là. Subitement, il entendit des cris effroyables de femmes en provenance de la chambre à gaz. Durant la même nuit, il put entendre les SS chanter, comme s'ils participaient joyeusement à une fête.

Lors du même procès, un ancien détenu du camp, qui avait dû travailler au Revier ou au block des malades, était de ce fait également chargé d'enregistrer les cas de décès, de même que leurs causes. Il s'adressa au SS Nitsch, pour lui demander ce qu'il devait noter comme causes de décès dans le registre. Nitsch lui répondit : « *Ecrivez tout simplement : montée au ciel » !*

Identification des corps 60 ans plus tard

Après la guerre, les corps furent enterrés dans une fosse commune au cimetière de Cronenbourg près de Strasbourg.

Au bout de longues années de recherches, toutes les dépouilles mortelles des victimes furent identifiées.

Les disparus dans « Nacht und Nebel » [Nuit et Brouillard]

Les déportés NN au camp de Natzweiler-Struthof

A la fin de l'hiver 42 et au début du printemps 43, des groupes entiers de déportés NN arrivèrent au camp de Natzweiler. Ils portaient des habits de prisonniers de camp où ne figurait non seulement leur matricule, mais à la place de la grande croix étaient inscrites deux lettres : « NN ». C'est la raison pour laquelle cette catégorie de détenus fut d'emblée nommée déportés NN.

Nous autres détenus du camp n'avions aucun contact avec eux. Ils séjournaient dans une baraque à part, portaient des habits de prisonnier, mais pas de casquette comme nous, censée nous protéger quelque peu du froid, de la pluie et de la chaleur. Ils furent tout de suite affectés à des commandos spéciaux particulièrement éprouvants.

Quant à la nourriture et aux rares moments de loisirs au camp, les détenus NN étaient traités de manière beaucoup plus sévère que nous.

Nous nous efforcions de deviner le sens du sigle « NN ». Etant donné que les premiers déportés NN venaient de Norvège, nous croyions que les deux lettres étaient en relation avec leur nationalité.

Mais plus tard se rajoutèrent les déportés NN français et c'est là que nous apprîmes la signification du sigle, à savoir « Nacht und Nebel » [Nuit et Brouillard]. Par ailleurs, des rumeurs circulaient au camp sur la portée exacte de cette appellation : la nuit et par temps de brouillard, des hommes étaient torturés à mort. Dans le cas de cette catégorie de déportés, il s'agissait en fait d'hommes qui devaient littéralement disparaître sans laisser de trace, après avoir été torturés et réduits à néant.

Au lieu de les exterminer sur le champ, les nazis les condamnaient à mourir lentement et horriblement et cela leur permettaient de dire : « Nous ne les avons pas condamnés à mort ; s'ils n'ont pas réussi à survivre à la vie concentrationnaire, c'est de leur faute » !

Les déportés NN restaient nettement plus longtemps affectés dans le commando des nouveaux arrivants ou « Zugängerkommando » et ils y subissaient des sévices nettement plus graves que les autres détenus du camp. Beaucoup parmi eux devaient être portés par leurs camarades lors du retour au camp ; ce qui signifie qu'ils étaient soit mourants soit déjà morts.

Leur sort s'aggrava encore davantage après l'ordre donné par Seuss de priver de repas tout détenu NN jugé récalcitrant au travail ou trop paresseux pour marcher jusqu'au camp.

Pendant que nous étions en train d'avaler notre misérable repas du camp, eux devaient rester debout à la place de l'appel ou couchés, s'ils étaient à bout de force.

Un chef de block, la plupart du temps Oehler ou Ehrmanntraut, les surveillait avec une sévérité extrême, il les harcelait, les maltraitait.

J'ai personnellement assisté à la scène où un SS de la cuisine située à côté de la place de l'appel bombardait d'eau ces malheureux détenus à l'aide d'un tuyau d'arrosage. Il faisait certes très chaud ce jour-là et la quantité d'eau projetée sur eux pouvait les rafraîchir un peu, mais au moment où l'eau se mit à sécher sur leurs mains, leur visage et leur corps à cause du soleil brûlant, ils attrapèrent très vite de forts coups de soleil qui les firent souffrir.

Je fis la connaissance d'un déporté NN d'origine allemande qui avait subi ce genre de maltraitance. Au bout de quelques jours, la peau au niveau de son visage et de sa tête se mit à enfler tellement que se forma une épaisse couche de pus sous-cutanée et cet homme eut d'horribles douleurs. Cette catégorie de détenus n'avait droit à aucun soin ni à aucun médicament.

Il était clair que les nazis les poussaient à une mort lente et douloureuse. Ce qui fut le cas peu de temps après leur transfert au camp ; le nombre de morts augmenta sensiblement, toutefois je ne connais pas le nombre exact de déportés NN décédés au camp.

Au début, les détenus NN n'eurent pas droit au morceau de pain de 10 heures.

Les déportés NN norvégiens reçurent une quantité assez importante de paquets de la Croix Rouge ; c'était les seuls paquets qui leur parvinrent au camp de Natzweiler. Cependant, ils ne les gardèrent pas, mais les partagèrent avec d'autres détenus. Certains paquets disparurent mystérieusement, sans que quiconque ne sût où ni comment.

En tant que factotum, il m'arrivait de retrouver dans les affaires des SS des objets qui ne pouvaient que provenir des paquets destinés aux Norvégiens !

Au camp tout comme aux différents lieux de travail, les nazis maltraitaient les déportés NN de manière impitoyable.

Selon le témoignage de Georges Maradène lors du Procès de Metz en 1954, sur un groupe de 67 déportés NN français ne survécurent que 33 et en 1954, seuls 2 d'entre eux étaient encore en vie.

Selon une autre source, 169 déportés NN français seraient morts au camp de Natzweiler.

Et selon le témoignage de l'ancien déporté NN, Louis Huidin de Stavanger, 48 % des déportés NN de Norvège n'auraient pas survécu au camp de Natzweiler.

Le décret « Nacht und Nebel » [Nuit et Brouillard]

Hommes et femmes des zones d'occupation condamnés sur la base de ce décret étaient considérés comme des déportés ou détenus NN. La Gestapo et la SD (service de sécurité du Führer et service secret de la NSDAP) procédaient à la surveillance serrée, à l'arrestation puis à la condamnation de gens hostiles au régime nazi ou de membres de groupes d'opposition internes au parti.

Les nazis les transféraient systématiquement en Allemagne, les soumettaient à des interrogatoires musclés et les condamnaient impitoyablement.

Ce décret fut promulgué le 7.12.1941 par Hitler. Il stipule :

« Suite à la décision mûrement réfléchie et à la volonté du Führer, il devient indispensable de durcir les sanctions à l'encontre des coupables d'actes hostiles au Reich ou aux autorités mises en place dans les zones occupées. Le Führer est d'avis que les mesures punitives actuelles, à savoir les peines de prison ou l'emprisonnement à vie, sont considérés par le peuple comme des signes de faiblesse du régime. A présent, il est urgent de passer à l'étape d'une dissuasion efficace et durable à travers l'application de la peine de mort ou la prise de mesures intransigeantes quant au sort du coupable qui laissent dans l'incertitude totale les membres de sa famille, voire la population entière.

Dans ce but, le transfert vers l'Allemagne sera systématique. Les directives ci-dessous concernant la poursuite et les sanctions liées à de tels actes délictueux répondent à la volonté du Führer. L'ensemble des mesures a été lu et approuvé par lui.

Parmi les lignes directrices du présent décret figurent les deux mesures dissuasives suivantes :

a) La disparition du coupable sans laisser de trace.
b) L'interdiction absolue de fournir des renseignements ni sur le lieu de détention ni sur le sort réservé au coupable.

[Source : Heydecker-Leeb, « Der Nürnberger Prozess », tome 2, p 385].

Les principaux lieux d'internement pour cette catégorie de déportés étaient le camp de Natzweiler-Struthof et celui de Groβ-Rosen en Basse Silésie, non loin de Breslau, actuellement nommée Wroclaw.

Le signataire de ce décret fut Wilhelm Keitel, chef du commandement supérieur de la Wehrmacht. Lors du Procès de Nuremberg, il déclara avoir pleinement conscience de la portée et de la gravité d'un tel décret, de même que des conséquences qu'il pouvait entraîner après sa promulgation. Il avait également conscience que ce décret ferait partie des points d'accusation les plus graves dans le procès.

Hitler se suicida dans son bunker à Berlin, le 20.04.1945 ; Keitel fut condamné à la peine de mort par pendaison le 1.10.1946. Son exécution eut lieu le 16.10.1946.

Une visite surprise courageuse

Durant la guerre, Henri Ludes, qui travaillait alors en tant que secrétaire général à la commune luxembourgeoise de Befort, avait fait la connaissance de René Ludes, employé au service social de la ville de Strasbourg.

Malgré leur homonyme, les deux hommes n'étaient pas en parenté, mais entretenaient des relations régulières et s'invitaient l'une ou l'autre fois pour une rencontre jusqu'alors sans suite.

Mais au début de 1944, en pleine guerre, Henri Ludes accepta l'invitation renouvelée de la part de son homonyme strasbourgeois. Henri Ludes ne se rappelle plus de la date exacte de leur rencontre à Strasbourg, mais selon diverses sources cela devait être aux alentours de la Pentecôte, dans la seconde moitié du mois de mai 1944.

L'une des raisons qui avait poussé cette fois-ci Henri Ludes à accepter l'invitation était son espoir d'apprendre des choses importantes sur le camp de Natzweiler-Struthof, situé pas trop loin de Strasbourg finalement.

Parmi les détenus au camp, il y avait 5 jeunes de Befort, prisonniers depuis 1943, c'est-à-dire depuis plus d'un an déjà : Cony Adam, Pitt Conter, Lé Donven, Pierre Lorang appelé Pierchen et Lé Schilling.

Henri Ludes était fermement convaincu que son homonyme de Strasbourg partageait la même opinion sur les nazis que lui, en sachant que l'Alsace avait été annexée de fait depuis juin 1940, tout comme les nazis occupaient le Luxembourg.

Sa conviction s'avéra être juste aussitôt après les premiers contacts lors de leur première rencontre. Aussi, n'hésita-t-il pas à faire part à son ami de sa ferme intention de se rendre au camp de Natzweiler, afin de s'informer de ce qui s'y passait.

« Holà, mais c'est extrêmement dangereux ! » le prévint René.

Cependant, Henri Ludes ne se laissa pas démonter ni décourager par les arguments de son interlocuteur alsacien. Conscient que son ami ne voulait pour rien au monde renoncer à son projet, il lui fournit tous les renseignements nécessaires, de même qu'une série de recommandations pour s'approcher du camp.

Dès le lendemain matin, Henri Ludes prit le train à la gare de Strasbourg en direction de Schirmeck.

En suivant le conseil prodigué la veille par son ami strasbourgeois, il descendit du train à la gare de Schirmeck avec l'intention de faire le reste du chemin à pied.

A la gare, un Allemand en uniforme contrôlait les voyageurs qui étaient descendus du train et lui demanda ses papiers.

« Vous êtes d'ici ? » l'interrogea l'Allemand.

« Non, je viens du Luxembourg » lui répondit Henri Ludes.

« Vos papiers, s'il vous plaît ! ».

Henri Ludes lui montra sa carte d'identité, de même qu'une carte établie par les autorités d'occupation allemande au Luxembourg lui donnant l'autorisation de voyager, donc un document officiel allemand. L'Allemand en uniforme ne fit aucune remarque.

« Que faites-vous ici ? » s'enquit-il encore.

« Ah, je rends visite à des membres de ma famille et aimerais profiter pour visiter cette très belle région d'Alsace » lui répondit Henri Ludes, qui se garda bien de préciser davantage.

Un dernier coup d'œil de la part de l'Allemand et puis le signe, comme quoi Henri Ludes pouvait poursuivre son voyage.

Il quitta la gare de Schirmeck et dans sa main il tenait une boîte en carton contenant de petits paquets de cigarettes qu'il avait l'intention d'offrir à ses amis de Befort.

Avec son ami de Strasbourg, il avait parfaitement bien étudié la région à l'aide d'une carte géographique détaillée, tant et si bien qu'il trouva facilement le chemin à emprunter pour se rendre à Rothau et, à partir de cette localité, pour se diriger vers le camp.

A l'entrée du village, il croisa un camion qui roulait relativement lentement ; ce qui lui permit de remarquer qu'il transportait des gens en uniforme, mais également quelques détenus, dont Pierre Lorang de Befort. Celui-ci n'avait pas fait attention au promeneur du matin !

Par contre, Jemp Dichter, un ancien copain de classe du temps du collège de Diekirch, reconnut Henri Ludes sur le champ. Henri, lui, ne reconnut aucun des deux, tellement ils avaient changé depuis leur arrestation et leur détention au camp.

« Pierchen » dit Jemp Dichter à son camarade Pierre Lorang, « regarde, c'est Hary de Befort qui se promène ici ! ».

Alors Pierre le reconnut aussitôt et lui cria « Hei, Hary, wou kënns du dann hier ? » [Hé, Harry, mais qu'est-ce que tu fais là ? »].

« Je suis chez des amis. Passe le bonjour aux autres camarades de Befort. Tout se passe bien à Befort… ».

Les deux SS qui accompagnaient les détenus à bord du camion étaient en fait des « Beutegermanen » de Roumanie, c'est-à-dire des « germains spoliateurs », mais qui avaient plutôt une attitude correcte envers les détenus. Les SS roumains n'eurent d'abord aucune réaction ; sauf un bout de chemin plus loin, ils se mirent à poser quelques questions aux deux déportés luxembourgeois sur le promeneur qu'il venait de croiser.

Quant au chef du commando, l'Allemand Miesler, qui avait habité au Luxembourg jusqu'à sa mutation dans la section SS à Kayl, il ne prononça pas un seul mot durant tout le trajet. Il ne signala rien non plus à ses supérieurs hiérarchiques.

Le succès de cette entreprise autant audacieuse que périlleuse était certainement dû à des circonstances exceptionnellement favorables et à un heureux hasard.

Henri Ludes ne pouvait ainsi connaître les raisons de la passivité des SS et vit disparaître ses amis au loin ; en signe d'adieu, il lança le paquet contenant les cigarettes sur le bas-côté de la route, avec l'espoir que des détenus auraient l'opportunité de le ramasser lors de leur retour au camp.

Mais selon le témoignage ultérieur de Pierre Lorang, il n'en fut rien.

Après que le camion avait disparu au loin, Henri Ludes poursuivit son chemin vers le camp. A Rothau, il changea de direction et se mit à grimper le chemin très pentu. Il y croisa un prêtre qui le salua fort poliment en français et il profita de sa sympathie pour lui poser quelques questions, auxquelles le religieux répondit aimablement en lui souhaitant bonne chance et ils se dirent adieu.

Henri Ludes se hasarda à questionner un autre passant ; leur conversation débuta en allemand et se poursuivit en français. Dès le début de leur échange, il sentit que les relations devenaient plus amicales, car le passant semblait parler librement. Henri Ludes prit alors le courage à deux mains pour lui demander franchement le chemin vers le camp de Natzweiler. Il prétexta vouloir rendre visite à des amis enfermés au camp.

« Holà, c'est extrêmement dangereux ! » lui fit remarquer l'Alsacien. « Vous devez rester très prudent ! » Après un brin d'hésitation, le passant alsacien accepta de lui expliquer en détail le chemin pour se rendre au camp et Henri Ludes se remit en chemin en suivant les explications du passant.

Très pentu, le chemin menait à travers une immense forêt, où Henri Ludes croisa quelques bûcherons au travail. Il les salua poliment de loin, mais ceux-ci ne lui répondirent pas. Certainement, ils étaient surpris par le fait qu'un « civil » inconnu grimpât en direction du camp.

Au bout d'une heure de marche, Henri Ludes parvint à sortir de la forêt et il aperçut au loin une ferme et plus loin encore d'autres bâtiments ; « ça doit être le Struthof » se dit-il.

Il demeura, quelques instants, immobile et regarda autour de lui. Très loin sur sa gauche, il aperçut toute une série de baraques situées sur une hauteur : c'était le camp !

Henri continua son chemin et de loin il vit un panneau au bord de la route. Lorsqu'il fut près du panneau, il put lire : « Danger ! Interdiction absolue de poursuivre le chemin. A 50 mètres, risque de tir sans mise en garde préalable. Camp de concentration de Natzweiler*

*Selon d'autres témoignages, un panneau semblable se serait trouvé à mi-chemin entre Rothau et le Struthof. Henri Ludes ne l'aurait pas remarqué. De ce fait, le risque qu'il avait pris était encore plus grand qu'il n'y paraît dans son récit.

Selon d'autres sources, le panneau aurait comporté l'inscription suivante : « Attention ! A partir d'ici, tir sans mise en garde préalable. La direction du camp ! »

Un panneau identique se trouvait au bord de la route entre Rothau et Natzweiler en direction du Struthof, à quelques mètres de ce dernier.

Notre promeneur fit une halte. Ce premier contact avec le camp suscita en lui une émotion plus vive que ce qu'il pensait. Il comprit qu'ici on n'hésitait pas à tirer sur tout « intrus ». Il comprit également qu'à quelques mètres de lui commençait un autre monde où régnait la mort en maître absolu.

Henri Ludes fut saisi d'effroi ; il jeta un dernier regard en direction du Struthof et du camp où devaient souffrir ses camarades et tant d'autres êtres humains et que Pierre Lorang devait regagner le même soir.

Puis, il fit demi-tour décidé à regagner au plus vite un monde plus humain.

Poussé par la peur, il dévala à une vitesse record le chemin conduisant à la vallée. En traversant la forêt, il vit à nouveau les bûcherons qui faisaient semblant de ne pas le voir.

Au village, il croisa une nouvelle fois le prêtre, il le salua et le religieux lui souhaita un bon retour dans son pays natal.

A Schirmeck, Henri Ludes se rendit dans un café à proximité de la gare et se réconforta en buvant un verre de vin.

A la gare, il dut montrer à nouveau ses papiers à un Allemand en uniforme.

Son retour à Strasbourg se passa sans encombre. Le lendemain matin, René Ludes l'accompagna à la gare de Strasbourg et il retourna au Luxembourg pour regagner le beau petit bourg de Befort. Son voyage se déroula sans problème.

Quelques jours après son périple audacieux mais périlleux, il alla trouver les parents de ses amis détenus au camp de Natzweiler pour leur parler de sa rencontre fortuite, mais Néckel Else, la mère de Lé Schilling, lui aussi détenu au camp, s'empressa de lui dire : « Oui, je suis déjà au courant que tu as rencontré Pierre Lorang. Lé nous l'a raconté dans sa dernière lettre ! »

La poste était rapide, même en pleine guerre, même d'un camp de concentration nazi et les nouvelles circulaient à une vitesse impressionnante !

Mais était-ce la poste officielle, c'est-à-dire la baraque de censure du courrier au camp de Natzweiler qui avait laissé passer cette heureuse information ? Ou bien n'était-ce pas plutôt

Lé Schilling qui une fois de plus avait réussi à contourner la voie officielle pour faire parvenir ce courrier au Luxembourg ?

Aussitôt après mon retour, le bruit courait dans le petit bourg de Befort qu'Henri Ludes avait réussi à rencontrer le fils de la plus « pauvre femme de Befort » au camp de Natzweiler et que celui-ci était en bonne santé !

La mère, Polësse Kett, en tout cas était ravie longtemps après encore de cette bonne nouvelle grâce à Henri Ludes !

Il avait fait preuve de beaucoup de courage, voire d'audace, en ayant osé approcher d'aussi près l'enfer de Natzweiler-Struthof. Il avait osé courir un risque énorme par amitié pour les copains de son village natal faits prisonniers par les nazis. Il leur avait témoigné son soutien, leur avait apporté une joie immense et un réconfort inoubliable à travers cet acte de bravoure.

Pierre Lorang, qui eut l'occasion d'en parler plus tard à l'un de ses meilleurs amis du village, avait été profondément touché par cette rencontre fortuite. 50 ans plus tard, il se souvenait encore de cette rencontre-éclair et réconfortante avec son ami Harry avec beaucoup d'émotion.

Et Henri Ludes, qu'en pense-t-il ? Je l'ai interrogé à ce sujet, mais il est de nature très discrète. A ses yeux, ce voyage au camp de Natzweiler n'était qu'un simple geste d'amitié, donc tout à fait normal, parmi plein d'autres qu'il avait faits. C'était un homme trop discret pour vouloir en parler ; il avait agi pour le bien de ses copains et c'était là l'essentiel.

19 mai 1944

Des résistants luxembourgeois et français exécutés au camp de Natzweiler pour avoir défendu vaillamment la liberté de leurs semblables

Au camp de Natzweiler-Struthof, les SS fusillèrent 11 détenus le 19 mai 1944.

Ils furent exécutés parce qu'ils s'étaient activement engagés pour défendre la liberté, ils sacrifièrent leur vie pour préserver celle des autres.

Les 11 victimes étaient des résistants actifs en tant que passeurs et organisateurs de réseaux. 3 d'entre eux, à savoir Albert Ungeheuer, Marcel Jung originaires de Differdigen, de même que Ernot Lorang de Beles s'étaient réfugiés en France, dans la zone non occupée, et avaient trouvé un nouveau foyer aux Ancizes, localité située dans le Puy-de-Dôme.

Ils créèrent une ligne d'évasion qui allait du Luxembourg à la région des Ancizes, Elle fut efficace grâce au soutien de résistants en relation avec l'organisme luxembourgeois de résistance, le PI-MEN et de résistants français.

A partir de la fin de l'année 1942, de plus en plus de Luxembourgeois de tous âges empruntèrent ce chemin vers l'exil, les plus jeunes des fugitifs refusant de servir au STO (service du travail obligatoire) ou au RAD (Reichsarbeitsdienst) ou réfractaires à la Wehrmacht.

Aux Ancizes naquit en 1943 un centre d'accueil des réfugiés, dirigé par les 3 Luxembourgeois cités plus haut. C'est là que les fugitifs du Luxembourg trouvaient asile et nourriture, de même qu'une cachette dans la région depuis l'invasion du Luxembourg par l'armée nazie.

En plus de l'hébergement et de la nourriture, ils obtenaient également de faux-papiers et souvent un travail et une aide précieuse pour poursuivre leur exil vers l'Angleterre.

Les 3 Luxembourgeois étaient soutenus dans leur action par 3 résistants français : Jean Cros des Ancizes, Jos Gaspard aussi appelé « Mich » originaire de Russange près de Beles mais sur territoire français et Marcel Meyer de Clermont-Ferrand, mais natif de Berg-sur-Moselle.

Les 3 Français dévoués et altruistes allaient malheureusement faire partie des victimes du 19 mai 1944.

Après des activités intenses et fructueuses menées sans problème particulier durant des mois, voire des années, ce travail de solidarité aux Ancizes connut, hélas, une fin subite et effroyable.

Un jeune Luxembourgeois, réfugié aux Ancizes car réfractaire à la Wehrmacht, voulut retourner momentanément dans son pays natal, mais durant son voyage il fut arrêté le 12 février 1944 par la Gestapo et livré à celle du Luxembourg.

Par malheur, il céda lors des interrogatoires nazis et dénonça l'ensemble des réfugiés et résistants aux Ancizes. Ce qui donna lieu à une rafle de grande envergure dirigée depuis la centrale de la Gestapo au Luxembourg et les nazis arrêtèrent les principaux membres et acteurs du centre d'accueil des réfugiés aux Ancizes.

Parmi les personnes arrêtées, il y avait les résistants luxembourgeois et français cités plus haut, mais également de nombreux soutiens et des Luxembourgeois en résidence illégale dans la région. Toutes ces personnes furent arrêtées entre le 13 et 15 mars 1944, soit aux Ancizes, soit à Clermont-Ferrand ou encore dans la région.

Ernot Lorang qui, au moment de la rafle, séjournait à Longwy avait de ce fait échappé à l'arrestation massive de réfugiés et de résistants, mais il fut arrêté le 16 mars 1944 par la Gestapo à Longwy après dénonciation.

Toutes les personnes arrêtées qui intéressaient particulièrement la Gestapo sévissant au Luxembourg furent immédiatement transférées dans notre pays natal. A ce groupe de prisonniers furent rajoutés 3 autres passeurs luxembourgeois, à savoir Edouard Morbé, Charles Wiesen de Rümelingen, arrêtés dans la nuit du 29 au 30 mars 1944, de même que François Goldschmit de Differdingen, arrêté le 8 avril 1944.

Après des interrogatoires musclés et des séances de torture à la Villa Pauly, l'ensemble des prisonniers fut transféré au camp de Hinzert au cours du mois d'avril. Seuls Lorang et Goldschmit furent maintenus à la prison de Luxembourg-Grund.

Le 16 mai, les 7 principaux responsables des Ancizes durent retourner à la prison au Luxembourg. Se rajouta un nouveau prisonnier, Georges Tholl d'Esch-sur-Alzette.

Pour quelle raison devait-il partager le même sort tragique que les 9 autres, en plus de l'apatride d'origine allemande Jeng ou Karl Steiner, cela demeure un mystère jusqu'à nos jours.

Georges Tholl fut incarcéré le 3 mars 1944 à la prison de Luxembourg-Grund. Tholl et Steiner la quittèrent peu de temps après. Il était connu que les 2 étaient des « ennemis du Reich », c'est-à-dire qu'ils avaient mené des actions contre les nazis, mais les mobiles réels de leur condamnation à mort demeurent inconnus. Dans le cas de Tholl l'éventualité d'une confusion n'est pas à écarter.

Toujours est-il que les 11 prisonniers – Cros, Gaspard, Goldschmit, Jung, Lorang, Meyer, Morbé, Steiner, Tholl, Ungeheuer et Wiesen quittèrent la prison de Luxembourg-Grund pour être transférés au camp de Natzweiler-Struthof. Ils arrivèrent au camp vers 17 heures où ils furent soumis aux formalités d'accueil habituelles le soir même et le lendemain matin.

Peu de temps après leur arrivée, les détenus luxembourgeois du camp, de même que les plus anciens du camp ou les « vieux routiers », tels que Muerzel Rausch, Edouard Barbel, Jos Freismuth et Chrëst Horn eurent l'occasion d'échanger quelques mots avec les « nouveaux ». Ils avaient l'air confiant, sans doute à cause de la présence et du contact avec leurs compatriotes et à cause de l'accueil au camp relativement calme.

Cependant, cet accueil « calme » et « normal » n'était que duperie de la part des nazis du camp, ce que les « nouveaux » commencèrent à réaliser seulement en début de soirée, le 19 mai. C'est alors seulement qu'ils prirent pleinement conscience des prémices d'une exécution imminente.

Un Luxembourgeois du nom de Roger Wagener ayant la fonction de dentiste au camp fut lucide dès le départ et conclut que le fait d'avoir convoqué les 11 au secrétariat à un moment aussi inhabituel ne présageait rien de bon. Il pressentit que quelque chose d'effroyable allait se produire de manière imminente.

En effet, les « nouveaux » furent convoqués au secrétariat du camp aux environs de 17 heures. Ce fut là que les nazis leur annoncèrent leur condamnation à mort, une sentence de mort qu'une poignée d'assassins SS de Berlin avait prononcée au mépris de toute procédure juridique.

Il ne reste aucun témoignage direct de ce qui se passa réellement au secrétariat à ce moment-là, hormis le fait que quelques détenus réussirent à observer en cachette et de loin les futurs condamnés à mort ; ils témoignèrent que tous avaient une attitude impassible et digne.

Vers 18h30, alors que tous les commandos de travail étaient de retour au camp et que tous les détenus avaient eu l'ordre de rester dans leur baraque, un silence macabre et oppressant régna sur le camp entier.

Quant aux condamnés à mort, ils durent se mettre en rang au portail d'entrée du camp. Entourés d'une imposante escorte de SS armés, parmi lesquels plusieurs officiers, les 11 prisonniers sortirent du camp. L'un d'entre eux, Ernot Lorang fit le salut hitlérien au moment où il quitta le camp. Le chemin menant à la gravière n'était pas loin ; c'est là que s'arrêta le chemin de vie des 11 condamnés à mort qui s'étaient battus pour un idéal noble au prix du sacrifice de leur vie.

On entendit deux salves retentir dans toute dans la montagne. A cet instant même s'effondrèrent 11 hommes abattus d'une balle.

Les détenus au camp retinrent leur souffle. Dans un silence oppressant, ils pensèrent tous aux nouvelles victimes des nazis.

Leurs corps furent transportés aussitôt après la fusillade au crématorium, après avoir été déposés dans des cercueils ou plutôt des caisses en bois confectionnées à la hâte.

Quelques détenus luxembourgeois et français purent observer en cachette cet événement effroyable et tragique.

Hommage aux victimes assassinées à la gravière au camp de Natzweiler

Photo de Paul Weyer, 1999.

Au crématorium, Roger Wagener fut le seul détenu luxembourgeois à pouvoir rendre les derniers honneurs aux héros décédés, à les saluer une dernière fois. Il fut autorisé à se recueillir devant les dépouilles mortelles criblées de balles, avant qu'elles ne fussent consumées par les flammes et réduites en cendres.

En l'absence totale de piété et de dignité du côté nazi, Roger Wagener réussit malgré tout à récupérer les cendres de ses camarades héroïques. Sans son intervention, elles auraient été mêlées à d'autres et elles auraient disparu dans l'anonymat le plus total.

De la part de Franz Berg, kapo responsable du crématorium, il obtint la faveur que les cendres fussent mises à part. D'autres camarades le soutinrent dans cette entreprise, notamment René Walentiny qui cacha les cendres dans une baraque située à l'extérieur du camp.

C'est dans cette baraque d'artisanat que des détenus luxembourgeois et français confectionnèrent en cachette des petites boîtes en métal et des caissettes en bois ; les cendres respectives furent d'abord mises dans une boîte métallique puis dans une caissette en bois et le tout fut caché sous le plancher de la baraque.

A cette entreprise périlleuse participèrent en plus des personnes déjà citées, les Luxembourgeois Jean-Pierre (?), Jacques Beauvent, Louis Biren et Georges Stoesser ; ainsi que les détenus français Dolounoy, Roger Leroy et Pinçon et le détenu allemand August Fuhrmann.

Cérémonie commémorative au Monument aux Morts du cimetière de Differdingen, en l'honneur des victimes fusillées par les nazis au camp de Natzweiler, le 19 mai 1944.

Photo prise le 10 mai 1977.

C'est là que demeuraient cachées les cendres des héros jusqu'au 7 juillet 1945, jour où à l'initiative et en présence de Jean-Pierre Alzin et de Louis Biren les urnes provisoires furent exhumées par une commission militaire française.

Les cendres furent alors ramenées au Luxembourg, où elles furent déposées dans une tombe d'honneur national à Differdingen au cours d'une cérémonie solennelle.

Quant aux cendres des victimes françaises, elles furent conservées durant quelques mois supplémentaires dans le socle de la baraque à l'ancien camp de Natzweiler, avant d'être définitivement déposées dans les tombes familiales respectives des victimes et héros.

Un monument aux morts définitif fut érigé au cimetière de Differdingen en 1971, lieu où reposent désormais les cendres des victimes de la fusillade du 19 mai 1944 au camp de Natzweiler. L'inauguration officielle du monument se déroula le 11 novembre 1971.

Toutes les personnes qui veulent garder en mémoire les vaillants Luxembourgeois se rendent à cet endroit commémoratif solennel. C'est là aussi que nous, anciens déportés, nous retrouvons chaque année le jour anniversaire de la mort de nos défunts camarades, victimes de la barbarie nazie.

Leur destin tragique doit rester à jamais gravé dans la mémoire collective.

Un acte final barbare perpétré le 1er septembre 1944

Massacre de 400 résistants français au camp de Natzweiler-Struthof.

A vrai dire, je n'avais pas l'intention de témoigner dans le présent ouvrage de choses que je n'avais pas vécues personnellement de manière directe ou indirecte au camp de Natzweiler.

Mais en lisant les articles de presse sur le procès mené par le tribunal militaire à Metz en 1954, au cours duquel les responsables SS du camp devaient s'expliquer sur les actes criminels qu'ils avaient perpétrés, j'appris tellement de choses effroyables que l'image que j'ai du camp de Natzweiler en tant qu'ancien détenu serait incomplète. C'est pourquoi, je me permets de relater ces faits horribles, d'autant plus que les accusés ne les avaient pas niés lors du procès.

Au camp de Natzweiler périrent au moins 2388 personnes, en sachant qu'un certain nombre de morts n'était même plus enregistré vers la fin ; ce qui permet d'en déduire que le nombre réel des victimes est nettement plus élevé.

Une autre source fait état de 3000 morts ; je ne sais pas si dans ce chiffre avancé on a inclus les personnes de l'extérieur transférées à Natzweiler pour les exécuter.

Il est très difficile d'avancer un chiffre exact, mais les personnes non détenues mais amenées au camp dans le but de les tuer seraient au nombre de 500 à 600.

Selon le témoignage précieux d'un ancien détenu allemand, Hary Wittke qui, en tant que greffier, avait eu la charge d'enregistrer toute arrivée et tout départ, les SS exécutèrent en une nuit 30 femmes amenées au camp en début de soirée.

Au moment où ces femmes arrivèrent au camp, Wittke voulut connaître leurs noms, afin de les enregistrer, mais cela lui fut interdit. Le lendemain matin, il vit leurs vêtements amassés devant une baraque. Il s'enquit auprès du SS Nitsch sur la signification de tout cela. Il se contenta de lui répondre de manière évasive, qu'il s'agissait d'un simple convoi. Wittke insista en lui disant que pour tout convoi, on lui aurait remis une liste de noms. Sur ce, Nitsch lui aurait répondu en riant : « Eh bien soit, il s'agit alors d'un « Himmelsfahrtkommando » ! »

[Commando qui mène tout droit au ciel].

Ces 30 femmes juives d'origine grecque furent effectivement tuées en une seule nuit et leurs cendres mêlées à la terre de Natzweiler.

Eugène Mainz de Metz qui avait travaillé à la cuisine des détenus témoigna qu'un jour il tomba sur des restes de 2 cadavres humains, alors qu'il était en train de ramasser des orties pour la soupe des détenus. Ce témoignage fut confirmé par d'autres anciens détenus du camp.

Dr Georges Bogaerts, un médecin militaire belge détenu au camp et chargé de soigner les malades au Revier apporta le témoignage suivant : « *Je vis arriver 4 femmes, qui avant d'être tuées au moyen d'une piqûre intraveineuse au phénol, avaient dû se dévêtir entièrement et se faire raser les cheveux* ».

Selon d'autres témoignages, il s'agissait en fait de trois Anglaises et d'une Française du nom de Mme Morel exécutées car accusées d'espionnage. Le lendemain, le kapo du crématorium remit en cachette au médecin belge une blague à tabac, dans laquelle se trouvaient les cendres de Mme Morel. Après la guerre, le médecin les fit parvenir à la sœur de la victime des nazis.

Dr Bogaerts avait le droit de se déplacer plus librement dans l'enceinte du camp que les autres détenus ; par conséquent, il était témoin de nombreuses exécutions, même si elles devaient rester secrètes.

Le témoin Leclerc se souvient qu'un jour le kapo du crématorium lui raconta qu'une jeune femme fut pendue par le menton à l'un des crochets devant les yeux de sa mère.

Cependant le summum de tous ces actes criminels et barbares fut sans aucun doute le massacre perpétré à l'encontre de 400 membres du groupe de résistance « L'Alliance ».

Ce fut le 1er septembre 1944, la libération du camp était quasi imminente, mais malheureusement par pour tous les détenus.

Devant l'entrée du crématorium se trouvait le SS Nitsch, selon le témoignage de Leclerc.

Il regarda de près le four crématoire, puis ordonna d'un ton sec et ferme au témoin de ne plus se montrer dans les parages ! Celui-ci ne se fit pas prier et disparut aussitôt.

Par après il apprit par le kapo du crématorium ce qui s'était réellement passé ce jour-là. Dans les baraques situées à proximité du four crématoire, les détenus bien que cachés derrière les volets clos étaient à l'affût de ce qui était en train de se produire. Malgré l'interdiction formelle des SS, certains détenus parmi lesquels Braas réussirent à voir ce qui se passait à l'extérieur. A travers les fentes des volets, ils virent défiler des prisonniers sortis du bunker ; ils étaient enchaînés et se dirigeaient vers le crématorium. A plusieurs reprises ils purent entendre des cris, même entendre crier un prisonnier « Vive la France ! ». Aussitôt après

retentirent les premiers coups de feu. Ils purent également voir la porte du crématorium s'ouvrir et un SS couvert de sueur tenir un revolver dans sa main.

Pour le petit groupe des assassins commença alors un travail épuisant durant lequel ils durent utiliser toute leur énergie pour accomplir leur crime. Les uns tirèrent une balle dans la nuque des prisonniers au moyen d'un revolver, d'autres procédèrent à la pendaison des condamnés à mort ; pour ce faire, il y avait 3 crochets au plafond.

Le sang coulait à flots et le kapo chargé de brûler au plus vite les corps se tenait dans une mare de sang qui lui arrivait aux chevilles, comme il raconta plus tard à son camarade.

La nuit s'avéra courte et les SS durent se presser pour tuer les 400 condamnés. Les assassins se firent apporter du café et du schnaps de la cuisine du camp pour tenir le coup.

Le détenu du nom de Nevers chargé de leur servir du café eut un choc terrible au moment où il ouvrit la porte : il aperçut 3 hommes pendus aux crochets du plafond, 2 autres attendaient leur tour à côté et l'un d'eux avait déjà la corde autour du cou.

Le kapo du crématorium faisait de son mieux, mais sans cesse il devait mettre de nouveaux corps dans le four et entretenir un feu d'enfer.

Il fallait faire disparaître au plus vite les corps de toutes ces victimes. La cheminée devenait rougeoyante et de gigantesques flammes jaillissaient très haut dans le ciel. Les SS poursuivirent leur massacre durant la nuit entière, le café et surtout le schnaps les maintenaient éveillés. Ils s'y acharnèrent jusqu'au petit matin : leur œuvre était accomplie ; ils avaient soit pendu, soit fusillé, soit battu à mort 400 personnes.

Epuisés et ivres, ils quittèrent le crématorium en titubant. Combien étaient-ils : 4 ou 6 ? Et qui étaient-ils ? Selon les rumeurs, il se serait agi de Seuss, Nitsch, Ehrmanntraut et de Hartjenstein, peut-être de quelques autres en plus. Les témoins oculaires ne purent pas tout voir ni les reconnaître tous.

Plus tard lors du Procès de Metz, Nitsch prétendit avoir été en congé ce jour-là ; mais on lui rétorqua que cette affirmation ne pouvait être juste, puisque tout congé avait été suspendu au camp ce jour-là. Hartjenstein, lui aussi, nia formellement y avoir participé.

Le camp de Natzweiler a des centaines de morts à son actif durant les derniers mois avant sa fermeture et le transfert des détenus.

Il est regrettable qu'il n'y ait pas eu de survivant pouvant témoigner de tels crimes. De plus, tous les témoins n'ont pas eu l'occasion de s'exprimer lors du Procès de Metz en 1954.

Les responsables SS du camp avaient tout mis en œuvre pour empêcher qu'il y eût des témoins ; c'est la raison pour laquelle toutes ces atrocités et tous ces crimes eurent lieu en secret et souvent la nuit. En outre, ils s'assurèrent à faire disparaître tout témoin gênant.

Parmi les témoins les plus gênants, il y avait bien entendu les détenus affectés au crématorium, tels Karl Rauch et Franz Berg. Je les connaissais très bien tous les deux, car je les rencontrais fréquemment dans le cadre de leur fonction de « Kohlenklau ».

Ils ont toujours été de bonne composition et ils savaient pertinemment qu'en comparaison des autres détenus, ils ne pourraient pas quitter vivants le camp : « *Un jour, lorsque ce sera le dernier moment des coups de balle dans la nuque et des pendaisons, ce sera notre tour ! »*

avaient-ils coutume de dire. *« C'est alors qu'un SS nous jettera dans le four. Et puis, plus un chat ne saura quoi que ce soit sur la masse de gens tués au camp ».*

Selon la classification nazie des détenus, les 2 témoins étaient considérés comme des « SV », c'est-à-dire des « Schwerverbrecher », de dangereux criminels. Ils avaient la charge d'un travail horrible à accomplir au camp de Natzweiler.

Les autres détenus auraient pu les craindre ou les repousser ; il n'en était rien, au contraire ils avaient beaucoup d'amis au camp. Personne ne les enviait, personne ne les plaignait.

Je ne sais pas si finalement ils ont réussi à quitter vivants le camp. Toujours est-il que je le leur souhaite de tout cœur, car ils ont vécu tant de choses abominables au camp, qu'ils n'ont pas mérité de mourir assassinés eux aussi. Les deux sont les témoins les plus importants de tous les crimes atroces perpétrés au camp. Ne serait-ce que pour cette raison-là, ils méritaient de survivre et de se retrouver libres. Mais je ne sais pas s'ils ont eu cette chance.

Le four crématoire, ultime station pour tant de détenus à Natzweiler.

Photo prise par Michel Monari, le 23 juin 1996.

Photo extraite d'Internet.

Site du camp du Struthof.

Qu’ils reposent en paix…

« *Requiescant in pace » !* Cette prière prononcée dans le monde chrétien à chaque enterrement, quelle que soit la langue, personne ne l’a prononcée à l’intention des victimes de Natzweiler.

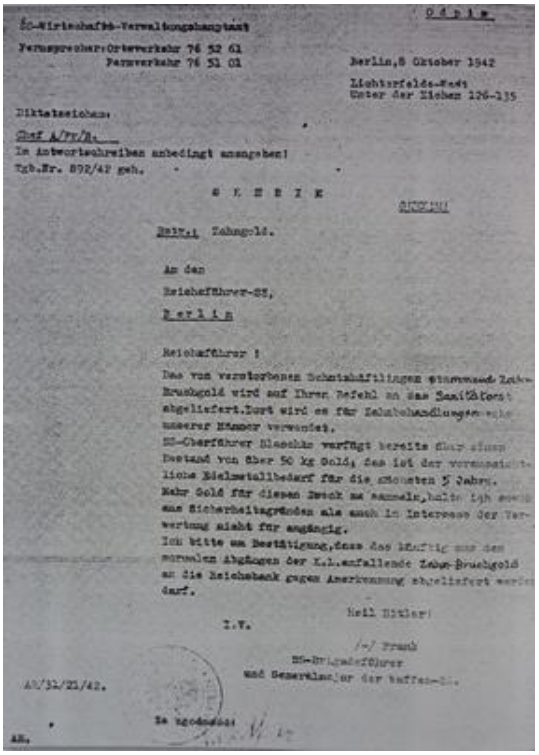
Quelqu’un avait-il prié en secret pour les défunts ? C’est difficile à dire ; de plus cette prière n’aurait pas suffi dans cet enfer sur terre. Il aurait fallu crier, hurler à faire trembler les baraques alentours, à faire tomber les arbres et surtout à ne plus permettre aux assassins de passer une seule nuit tranquille sans penser à toutes leurs victimes !

Comment aurait-on pu attendre un minimum de respect à l’égard des morts de la part de gens qui n’avaient pas le moindre respect face à la vie humaine et aussi peu face à la vie en général ? Ils avaient agi pire qu’un animal qui certes tue aussi, mais pour assouvir sa faim et celle de ses petits.

Les morts au camp de Natzweiler ne valaient rien aux yeux des nazis ; même sur le point de mourir dans leur lit ou sur leur lieu de travail forcé, ces détenus devaient être traînés par les autres jusqu’à la place de l’appel. S’ils s’étaient effondrés lors de l’appel, on les mettait sur un tas. S’ils s’étaient effondrés de faiblesse ou sous les coups de leurs bourreaux, les SS trouvaient du plaisir à les maltraiter encore davantage, en leur assénant d’autres coups, soit avec la crosse de leur fusil, soit en leur donnant de violents coups de botte. Des fois, ils lançaient leurs chiens contre les malheureux détenus qui se faisaient mordre, voire déchiqueter, malgré le refus de certaines bêtes d’obéir à leurs maîtres.

Il était même arrivé que 2 ou 3 détenus fussent jetés dans une caisse servant de cercueil, alors qu’il s’y trouvait encore des restes de cadavres d’autres détenus. Une odeur pestilentielle s’en dégageait, pourtant le couvercle fut brutalement fermé et les malheureux détenus y restaient enfermés des heures durant et en plein soleil jusqu’à leur agonie. Une fois morts, ils étaient transportés par d’autres au four crématoire.

Malgré tous ces actes abominables et criminels, les détenus avaient une certaine valeur aux yeux des nazis, puisqu’ils ne se gênaient pas d’arracher les dents en or aux défunts, avant de les brûler !



Odpis

SS-Wirtschafts-Verwaltungshauptamt
Fernsprecher: Ortsverkehr 76 52 61
Fernverkehr 76 51 01

Berlin, 8 Oktober 1942
Lichterfelde-West
Unter der Eichen 126-135

Diktatzeichen:
Chef A/Fr/R.
Im Antwortschreiben unbedingt anzugeben!
Tgb.Nr. 892/42 geh.

S E H R I E

Betr.: Zahngold.

An den
Reichsführer-SS,
Berlin

Reichsführer !
Das von verstorbenen Schutzhäftlingen stammende Zahn-Bruchgold wird auf Ihren Befehl an das Sanitätsamt abgeliefert. Dort wird es für Zahnbehandlungen [illegible] unserer Männer verwendet.
SS-Oberführer Blaschke verfügt bereits über einen Bestand von über 50 kg Gold, das ist der voraussichtliche Edelmetallbedarf für die nächsten 5 Jahre.
Mehr Gold für diesen Zweck zu sammeln, halte ich sowohl aus Sicherheitsgründen als auch im Interesse der Verwertung nicht für angängig.
Ich bitte um Bestätigung, dass das künftig aus den normalen Abgängen der K.L. anfallende Zahn-Bruchgold an die Reichsbank gegen Anerkennung abgeliefert werden darf.

Heil Hitler!
I.V.
/-/ Frank
SS-Brigadeführer
und Generalmajor der Waffen-SS.

AR/31/21/42.

Zu ergänzen:
AR.

Modèle de lettre nazie ordonnant la livraison de dents en or récupérées sur les dépouilles mortelles.

Profanation des personnes assassinées !

Dans le cas des condamnés à mort, c'était encore pire : en plus des dents en or, les SS étaient également intéressés à bien d'autres choses qui pouvaient avoir une certaine valeur à leurs yeux, comme par exemple leur corps entier ou leur squelette.

L'attitude des SS était encore plus ignoble en ce qui concerne les dépouilles mortelles des femmes.

Au four crématoire, on n'enfourna pas seulement une seule victime, mais un maximum de morts, jusqu'à ne plus pouvoir fermer entièrement la portière !

Les cendres furent mêlées à celles de tant d'autres et même mélangées à d'autres combustibles. Elles étaient considérées au début comme sans valeur et jetées sur un tas d'ordures, jusqu'au jour où un SS eut l'idée de s'en servir comme engrais. Selon le témoignage d'un ancien détenu du camp, elles furent alors utilisées comme engrais pour le jardin du commandant du camp !

Photo prise par Erny Gillen, le 7 avril 1993 : cimetière d'honneur national sur le site de l'ancien camp de Natzweiler.

Des cendres furent certes envoyées par les nazis à certaines familles qui insistaient à pouvoir conserver un souvenir de leur mari, leur fils ou leur père. L'urne était alors accompagnée d'une lettre mensongère sur les circonstances du décès de la personne.

En outre, c'étaient bel et bien des cendres, mais de qui ?

En ce qui concerne quelques détenus luxembourgeois incinérés au camp, il avait été possible moyennant quelques victuailles de persuader le kapo de brûler séparément le corps de chaque défunt et de mettre les cendres respectivement dans une boîte, bien entendu le tout dans le plus grand secret.

Les cendres de la plupart des morts à Natzweiler furent balayées par le vent ou emportées par les eaux de pluie. Ainsi ce qui restait des défunts devint une partie de la nature environnante du camp ; les arbres alentours ont pu ainsi puiser une partie de leurs forces des restes terrestres de ceux qui avaient été tués ou de ceux qui étaient morts pour leur patrie et pour la liberté.

Le camp de Natzweiler-Struthof après le retrait des nazis

La majeure partie des détenus fut évacuée du camp dès fin août ou mi-septembre 1944 par train en direction du camp de Dachau. Il ne restait alors à Natzweiler que 16 détenus et un nombre assez important de responsables nazis et de SS.

Les détenus, tout comme les responsables nazis, s'étaient repliés dans le bâtiment de l'hôtel du Struthof qui se trouvait à proximité du camp et qui en constituait auparavant la partie inférieure.

Le 22 novembre 1944, les derniers détenus et leurs gardes SS furent évacués à leur tour. Ils quittèrent le camp au petit matin dans des camions bondés.

Dans la descente pentue vers Rothau l'un des camions se mit à zigzaguer et fit plusieurs tonneaux dans un virage très serré.

Lors de l'accident, 2 détenus luxembourgeois furent blessés. Accompagnés par 2 autres Luxembourgeois, les 2 blessés furent pris en charge par un médecin de la Wehrmacht résidant à Rothau, après avoir été prévenu par une personne de la population civile locale.

Les 10 détenus qui restaient – 2 ayant disparu au moment même du départ du convoi – poursuivirent le chemin sans encombre vers le camp annexe de Neckarelz dans le Pays de Bade sous la surveillance des gardes SS.

Quant aux 2 camarades luxembourgeois qui avaient accompagné les 2 blessés, ils réussirent le jour même à échapper à la vigilance de leur garde SS à Rothau et à s'enfuir.

Les 2 autres purent fuir dès le lendemain matin grâce à la complicité et à l'aide de personnes courageuses de Rothau.

Une partie des SS était restée au camp ou aux alentours, d'autres y revinrent momentanément.

Toutefois, le camp fut entièrement évacué dans la matinée du 24 novembre 1944.

La F.F.I., très active dans la région, avait réussi à libérer la quasi-totalité du secteur, même avant le départ définitif de l'ennemi et les forces de libération américaines parvinrent à gagner cette région et à pénétrer dans le camp entre le 24 et le 25 novembre 44.

Le 26 novembre plusieurs anciens détenus retournèrent au camp du Struthof, mais cette-fois-ci en citoyens libres. Ils veillèrent à mettre en lieu sûr tout le matériel laissé sur place au moment de la fuite des nazis.

Sur la petite route menant au camp, ils croisèrent un SS vêtu d'habits civils ; ils le reconnurent aussitôt, l'arrêtèrent et le firent évacuer par les soldats américains.

Les 4 Luxembourgeois, qui étaient demeurés cachés pendant quelques jours chez des habitants de Rothau complices de leur évasion, prirent le chemin du retour vers leur pays natal, où ils arrivèrent sains et saufs le 15 décembre, après quelques péripéties.

Les 2 détenus, qui avaient réussi à s'évader dès le 22 novembre au moment même du départ du convoi au camp, demeurèrent cachés, eux aussi, quelque temps dans la maison des personnes qui les avaient sauvés et hébergés, avant de retourner chez eux en Allemagne et en Autriche.

****

L'ancien camp de concentration, resté quasi intact après le départ définitif des nazis, ne demeura pas longtemps inoccupé.

Aussitôt après l'évacuation de la quasi-totalité des détenus en septembre 1944, les baraques furent occupées par des membres de la Milice et leurs familles, avec l'assentiment de la direction SS du camp.

Puis dès décembre 44, les Forces de Libération alliées y enfermèrent les premiers prisonniers complices du nazisme.

Parmi ces prisonniers d'après-guerre, on comptait environ 1000 membres de la Milice, sans doute des gens arrêtés dans la région même. S'y ajoutèrent environ 2000 prisonniers de guerre allemands au cours du mois de décembre.

Prisonniers de guerre et miliciens furent transférés quelque temps plus tard dans d'autres camps. A partir du 27 janvier 1945, ils furent relayés par environ 1100 prisonniers politiques français, accusés de collaboration avec l'occupant et ennemi nazi. Ces prisonniers venaient de lieux de détention provisoire des alentours de Strasbourg, de même que de prisons-forteresses qui au regard des libérateurs ne convenaient guère à ce type particulier de détention.

Tous ces nouveaux prisonniers ou anciens collaborateurs durent affronter le froid glacial de l'hiver dans cette région et faire eux-mêmes l'expérience de tout ce qu'avaient dû endurer et souffrir leurs victimes détenues des années durant au camp.

La France spoliée par l'occupant nazi souffrait de pénurie alimentaire ; de ce fait, les nouveaux occupants du camp eurent à endurer, eux-aussi, la faim et toute la misère qui l'accompagne.

A cette époque immédiate d'après-guerre, on peut comprendre que certains d'entre eux aient été maltraités par leurs gardes, qui peu de temps auparavant avaient souffert de la tyrannie et de la barbarie nazies.

Il est vrai que tous les cas de brutalité et de maltraitance ne se justifiaient certainement pas. Néanmoins, on peut comprendre que les anciens détenus de camps nazis devenus leurs gardes étaient à l'époque emplis d'un profond besoin de vengeance qui pour certains dérapait en actes répréhensibles.

Il n'y a pas de données exactes sur la durée de détention de tous ces nouveaux prisonniers à l'ancien camp de Natzweiler. Par conséquent, il est difficile d'avancer une durée quant à l'affectation de l'ancien camp nazi en lieu de d'internement et de détention par les autorités militaires et civiles françaises et alliées.

En juillet 1947, il y avait encore des prisonniers politiques à l'ancien camp nazi de Natzweiler. Au début des années 50, il semble que l'affectation de l'ancien camp en lieu de détention se soit peu à peu estompée.

****

Peu après la Libération furent prises les premières décisions pour entretenir la mémoire collective quant aux multiples victimes du nazisme, aux lieux, installations, objets et documents afférents.

Dès le 7 juillet 1945, deux anciens détenus luxembourgeois retournèrent à l'ancien camp de Natzweiler afin de récupérer les cendres des 11 détenus luxembourgeois et français qui avaient été fusillés le 19 mai 1944. Les cendres des défunts furent retirées de leur cachette avec les honneurs et la présence d'autorités françaises, puis rapatriées au Luxembourg.

Les cendres des victimes luxembourgeoises furent déposées dans une tombe d'honneur national au cimetière de Differdingen lors d'une cérémonie solennelle, le 6 août 1945.

Durant sa détention à Natzweiler, un détenu d'origine hollandaise avait réussi à tenir en cachette un journal, dans lequel il notait de manière détaillée les événements marquants qui avaient lieu au camp. Il remplit environ 3000 petites pages en écrivant de manière minuscule et à peine lisible. Ce journal contenant des indications précieuses sur le camp demeurait caché dans une baraque ; il fut récupéré grâce aux autorités françaises, mis en lieu sûr, puis publié en partie dès 1947.

Au printemps et à l'été 1947, des espaces funéraires furent aménagés à l'endroit même où les nazis avaient éparpillé les cendres des défunts du camp en l'absence totale de considération à leur égard.

Photo prise par A. Schmitz en 1987. Louis Hubert, porte-drapeau de l'Amicale Luxembourgeoise des Anciens Prisonniers de Natzweiler-Struthof. Le drapeau a été fabriqué avec l'habit rayé d'un ancien détenu du camp.

A la place se dresse à présent une immense croix visible de loin, en mémoire aux victimes du camp.

D'autres endroits du camp où avaient eu lieu des atrocités perpétrées par les responsables nazis se virent doter d'aménagements spécifiques. Au lieu de pendaison, on réinstalla la potence, de même que d'autres instruments qu'avait utilisés le bourreau au moment de l'exécution. On y aménagea également un joli parterre de fleurs et des panneaux du Souvenir.

On procéda également à la délimitation exacte du camp afin d'empêcher toute profanation du site, lieu de martyre.

Le 14 octobre 1945, eut lieu le premier voyage de pèlerinage d'anciens détenus au Struthof. Une foule immense d'anciens déportés, mais aussi de simples visiteurs participèrent à cette fête solennelle dont le point d'orgue fut un office religieux d'expiation à proximité du four crématoire.

L'ancien camp nazi, de même que certaines parties annexes furent classés « Monument historique », afin de les préserver de l'oubli et du délabrement. Ainsi, le camp se transforma après le départ définitif des derniers prisonniers de guerre peu à peu en lieu national de Mémoire de la période nazie.

Très vite il s'avéra impossible de maintenir en bon état l'intégralité des baraques. Au bout de quelques années déjà elles se dégradèrent nettement à cause des intempéries et leur délabrement devint même un danger potentiel pour les nombreux visiteurs.

C'est pourquoi, il fut décidé, en 1954, de brûler la plupart des baraques, hormis les plus marquantes, à savoir l'ancien block1 situé directement à l'entrée du camp, transformé en musée et en exemple de baraque pour détenus.

On décida de maintenir également la baraque qui avait servi de cuisine des détenus, située à peu près au même niveau que la première. En outre, on conserva le crématorium situé en contrebas du camp et qui se compose du four crématoire, des douches et de pièces annexes, ainsi que le bunker ou prison interne du camp. Furent préservés également la maisonnette du « Blockführer » à l'entrée du camp, l'ensemble des miradors et la clôture de barbelés.

Des pierres commémoratives rappelant chacune l'un des camps de concentration de la dictature nazie furent placées au niveau des plateformes dégagées après la disparition des baraques et bien entretenues depuis. Ainsi le Struthof est destiné à être un lieu de Mémoire collective de tous les camps et de toutes les victimes du nazisme.

A peu près à la même période fut érigé un mur du Souvenir à l'endroit où les cendres des défunts avaient été mises sur un tas, voire éparpillées. Des délégations de divers pays y ont apposé des plaques du Souvenir en l'honneur des compatriotes décédés au camp et victimes de la barbarie nazie.

A la fin des années 50, la partie haute du camp, là où se trouvaient les baraques affectées à l'administration, aux logements des SS et aux ateliers, fut transformée en « Cimetière National de la Déportation ». On y enterra également les restes de détenus français et étrangers du camp et de l'un des camps annexes de Natzweiler qui avaient été enterrés à la hâte dans un charnier. Avec l'accord des autorités françaises, on procéda à l'exhumation des corps, sauf opposition de membres de la famille des défunts, puis à leur inhumation à cet endroit solennel du Souvenir.

Pour clore toute cette série de travaux et en guise d'apogée quant à l'aménagement de l'ancien camp en site du Souvenir fut érigé le « Mémorial National de la Déportation », à l'endroit où repose la dépouille mortelle d'un détenu politique inconnu.

L'inauguration officielle de ce monument gigantesque se déroula le 23 juillet 1960 en présence du Président de la République Française, le Général Charles de Gaulle, devant une assemblée de milliers d'anciens déportés de nombreux camps nazis de toute la France mais aussi des pays voisins et en présence des représentants de nombreuses associations.

A proximité immédiate du camp et au bord du chemin qui mène à la carrière se trouve l'endroit où de nombreux patriotes avaient été fusillés soit d'une balle dans la nuque, soit d'un coup de revolver ou encore sous les salves lors de leur exécution individuelle ou en peloton entier.

Cet endroit appelé communément « Kiesgrube » gravière ou encore sablière devint lui aussi un lieu de recueillement et de mémoire ; une plaque commémorative rappelle aux visiteurs les événements atroces qui s'y étaient déroulés.

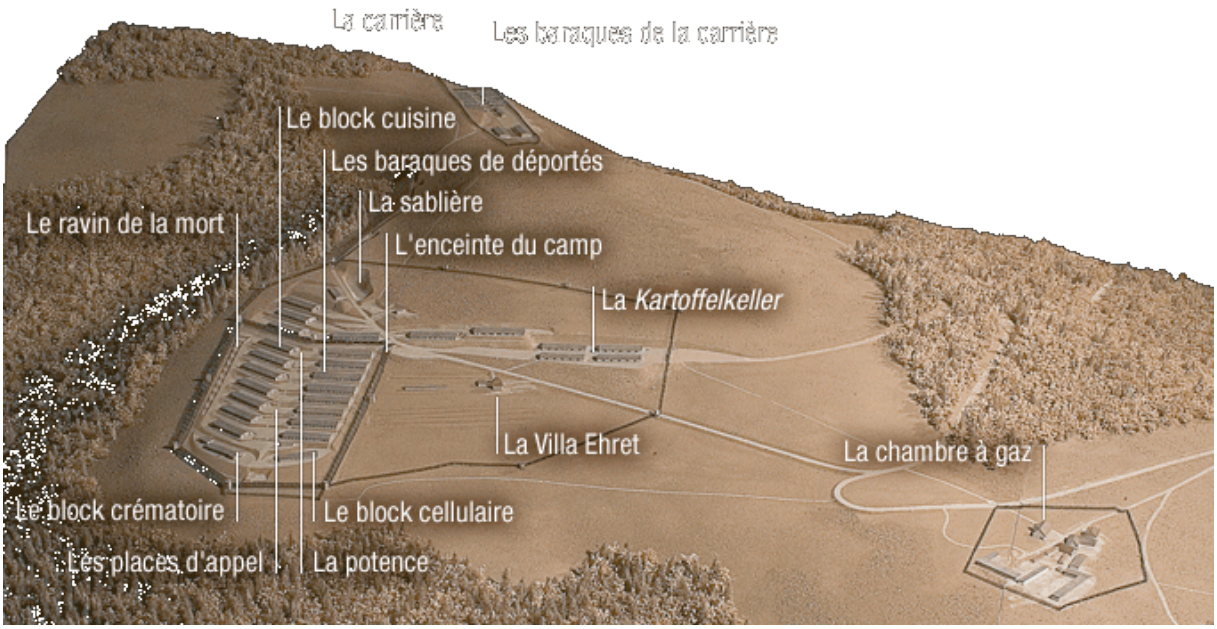


Photo extraite du site Internet sur le camp du Struthof.

A l'entrée de ce site, le visiteur aperçoit le gisant d'un « Muselmann » NN. On appelle ainsi un détenu décharné, semblable à un squelette ambulant, souffrant horriblement de faim et d'épuisement total. Ce fut cette catégorie de détenus qui eut à souffrir des pires conditions de vie au camp et de l'extermination par le travail au pire sens du terme.

Gisant d'un « Muselmann ».

Photo extraite du site Internet, « Les monuments de camps de concentration et d'extermination nazis ».

Au bas du versant ouest de la colline, à proximité de l'ancienne « villa » du commandant du camp, se dresse la « Lanterne des Morts » allumée nuit et jour ; elle se trouve sur l'une des terrasses ayant formé le jardin privé du commandant. Ce fut dans ce fameux jardin que les cendres des victimes servaient d'engrais, suite à l'idée macabre d'un SS qui n'avait aucune considération à l'égard de tous les détenus décédés et brûlés au camp.

La « Lanterne des Morts », photo prise par Ernest Gillen.

A quelques centaines de mètres de l'ancien camp se trouve l'hôtel du Struthof qui a donné son nom à l'ancien camp nazi de Natzweiler après la guerre. Il est toujours en activité.

C'est à cet hôtel que les SS avaient leur quartier, leurs bureaux administratifs et leur intendance.

A proximité du complexe hôtelier, les nazis avaient fait installer en 1943 la chambre à gaz, où périrent 90 personnes en une nuit pour qu'un fanatique des théories raciales pût constituer une collection privée de squelettes !

Le bâtiment hébergeant la chambre à gaz existe toujours à l'heure actuelle ; il est devenu un lieu historique du Souvenir et rappelle les atrocités commises en ce lieu.

L'hôtel fonctionne en tant qu'hôtel-restaurant privé et il attire du monde. Une végétation dense et luxuriante cache à présent l'endroit où se trouvait le camp, de même que la place où se trouvait le four crématoire provisoire utilisé jusqu'en 1943.

La carrière, où des milliers de détenus s'étaient épuisés au travail dans des conditions extrêmes, où bon nombre d'entre eux avaient été maltraités à mort, se situe à quelques centaines de mètres en amont du camp ; les baraques qui avaient servi d'ateliers ont disparu depuis longtemps et on ne voit plus que des vestiges de murs d'anciens bâtiments en pierres.

Un panneau discret relate ce qui s'était passé à cet endroit, il représente le seul témoignage de ce lieu de martyre.

Photo prise par Erny Gillen, le 29.9.1983. Vestiges de l'ancienne carrière du Struthof.

Dans le musée du camp qu'abrite une ancienne baraque de détenus conservée comme modèle, les visiteurs trouvent des informations et des documents explicatifs intéressants et riches et en partie des installations d'origine ; ce qui leur permet de mieux comprendre à quoi pouvait ressembler la vie concentrationnaire où régnaient en maître absolu faim, froid, maladie, souffrance, maltraitance, humiliation, deshumanisation et mort atroce, de même que les conséquences de l'idéologie nazie sur les détenus et de toutes les horreurs commises en son nom.

Le musée a du succès et pourtant des visiteurs d'un genre spécial vinrent y mettre le feu dans la nuit du 12 au 13 mai 1976. D'une certaine manière cet incendie criminel est en relation directe avec la période du 27 janvier 1945 et l'internement d'anciens collaborateurs nazis.

La baraque-musée fut reconstruite à l'identique, mais dotée d'un système anti-incendie moderne.

Pourtant 2 ans plus tard, la baraque fut saccagée dans la nuit du 26 au 27 janvier 1979, les fenêtres brisées, de nombreux documents et aménagements détruits. Le traumatisme du 27 janvier 1945 ne semble toujours pas surmonté par certains nostalgiques d'un passé pourtant sinistre et horrible.

Fort heureusement que de tels actes ignominieux demeurent une exception.

L’ancien camp de Natzweiler-Struthof devait devenir un lieu de Mémoire et du Souvenir en l’honneur de toutes les victimes du nazisme, quelle que fût la nationalité, et il l’est pour toujours.

Toutes les manifestations qui s’y déroulent ont le même but : garder en mémoire l’horreur de tous les camps de concentration et d’extermination nazis.

Le Mémorial est devenu pour toujours un lieu de visite et de recueillement pour des visiteurs du monde entier, qu’ils soient d’anciens détenus revenant à leur lieu de détention ou tout simplement des visiteurs intéressés à la vie dans les camps ou peut-être même d’anciens responsables, voire tortionnaires, accompagnés de membres de leur famille - il faut espérer que cette dernière catégorie de visiteurs prenne vraiment conscience de toutes les atrocités qu’ils avaient infligées à d’autres au nom d’une idéologie cynique et barbare –

Bref, un lieu comme le Struthof a pour but d’entretenir la Mémoire, de susciter la réflexion et de permettre une compréhension juste et profonde de la vie concentrationnaire, afin d’éviter à l’avenir la répétition de telles horreurs.

Traduction

Marguerite Kubler

Janvier 2018

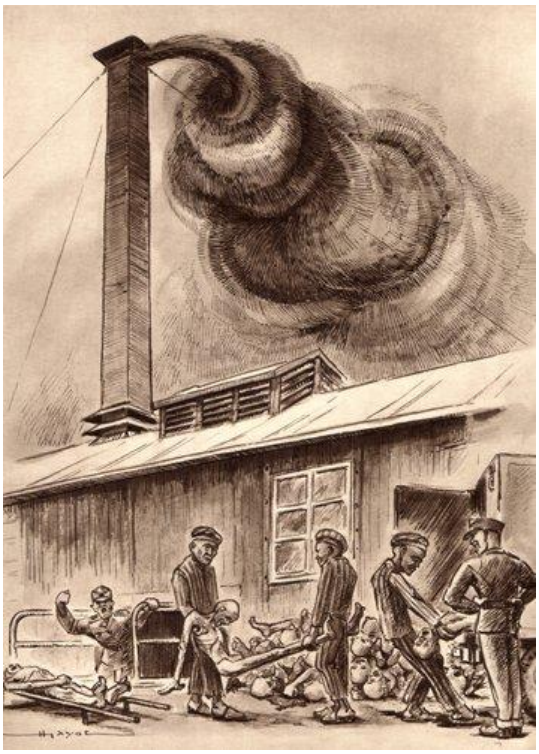
Rajout par la traductrice de quelques photos extraites du site Internet sur le camp du Struthof.

Photo aérienne extraite du site Internet sur le camp du Struthof.

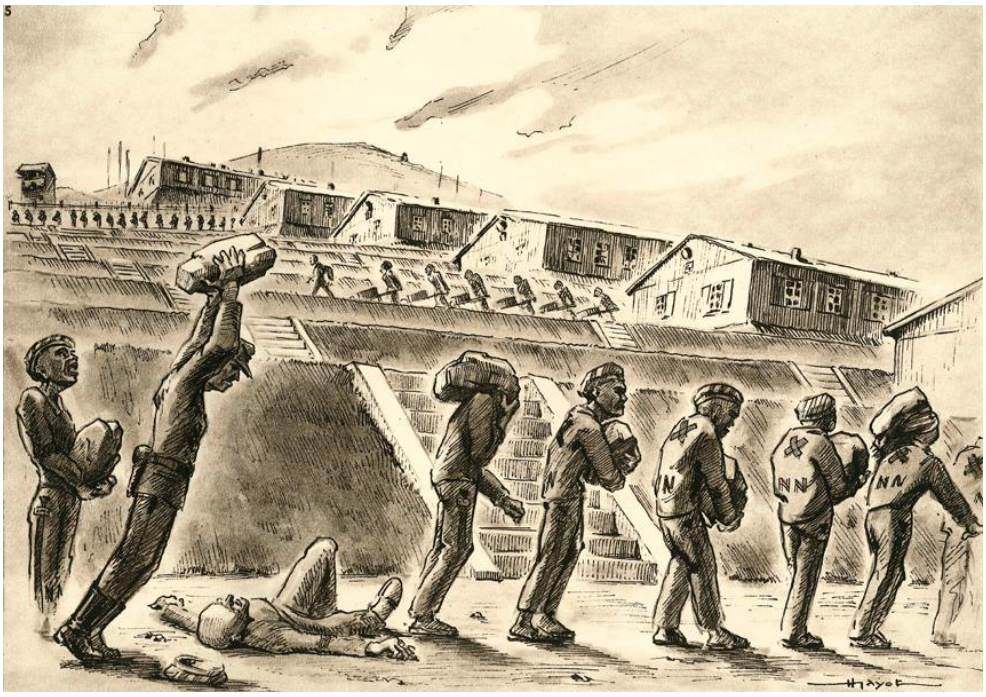
Photo de l'entrée du camp, extraite du site Internet.

Photo de la chambre à gaz située en contrebas du camp, à environ 2km.

Photo extraite du site Internet sur le camp.



Deux dessins d'Henri Gayot, ancien déporté français au camp de Natzweiler-Struthof.

« La Déportation », Musée du Struthof.

Images extraites d'Internet.